

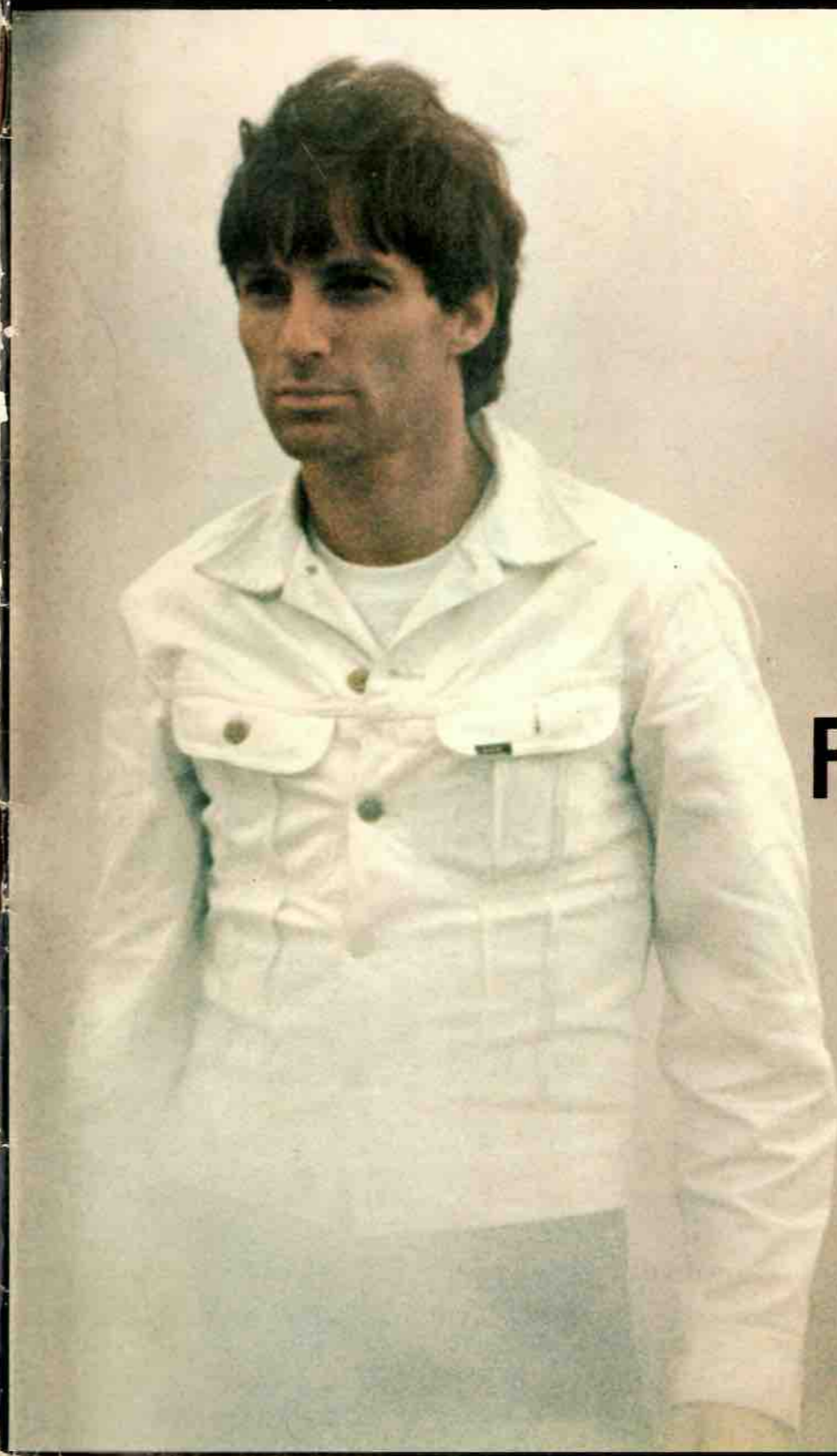


Tom Jones

Belgique 30 F. Suisse 3 F.

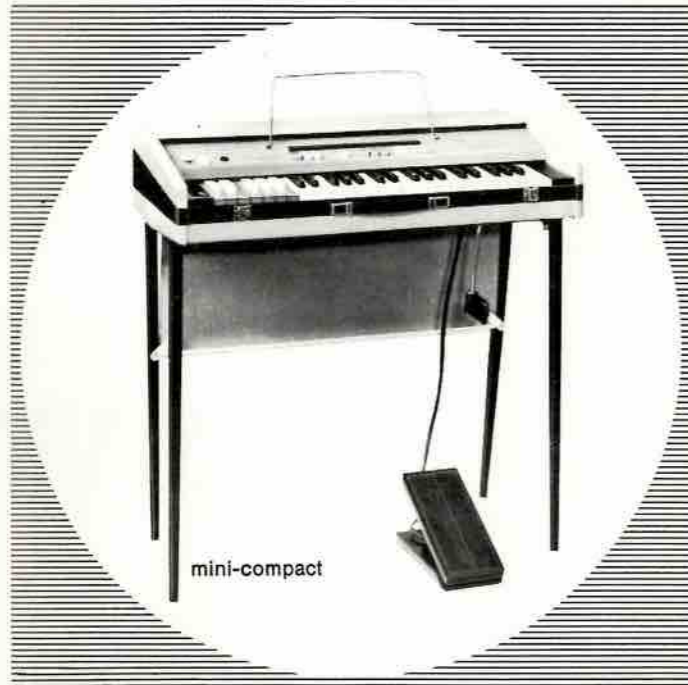
rock & folk

MUSIQUE 67 NUMERO 4 FEVRIER 2,50 F

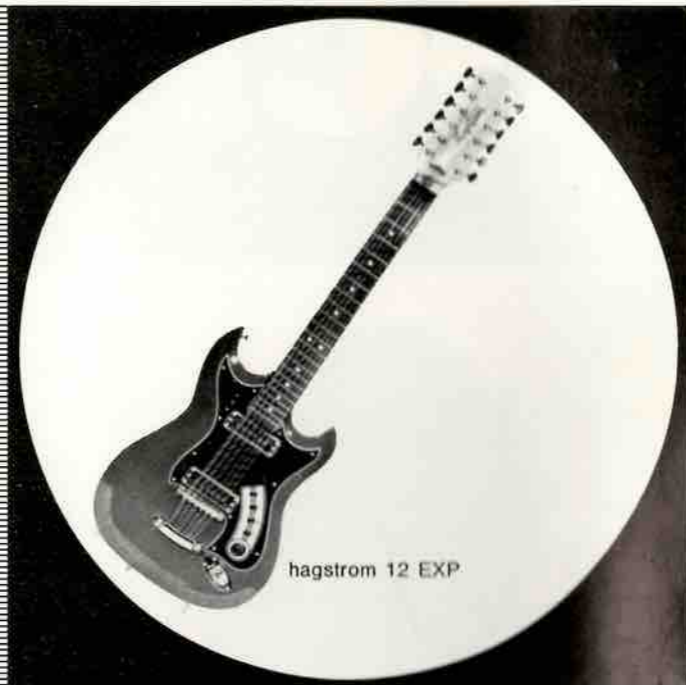


HUGUES AUFRAY
LES KINKS
ROCK
FOLK ET
BEATNIKS
AUX U.S.A
TOM JONES
FRANCOISE HARDY
BUDDY HOLLY
JOSE ARTUR
YOUNG RASCALS

SULLIVAN ?



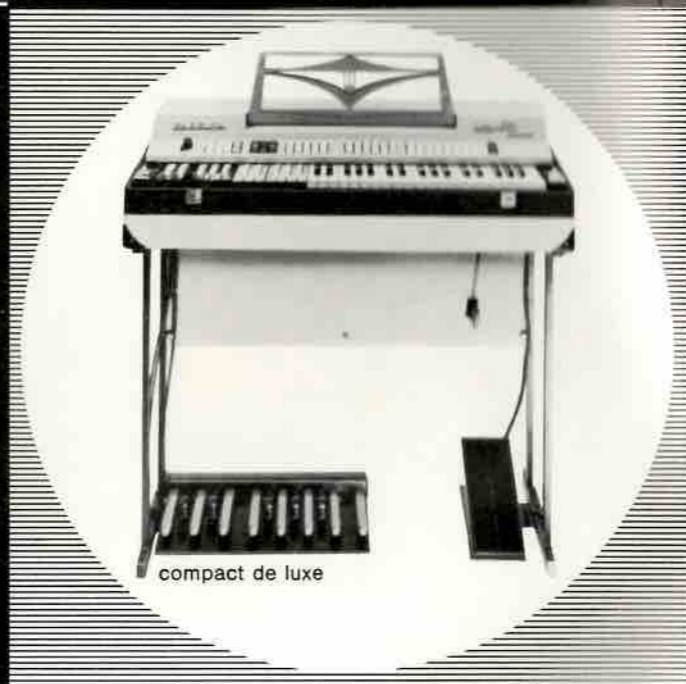
mini-compact



hagstrom 12 EXP



hagstrom-viking



compact de luxe

terrible!

farfisa

hagstrom

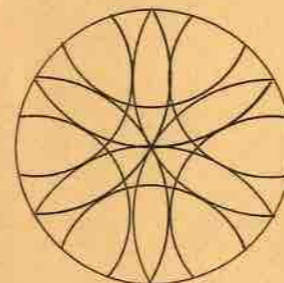
professionnels ou amateurs,
l'orgue électronique portatif farfisa
vous assure la réputation de la
plus importante marque mondiale,
par ses ventes,
sa gamme d'instruments,
ses prix de 3 105 à 5 190 f,
garantie totale
crédit longue durée.

guitare électrique :
la meilleure
expression musicale
de la qualité suédoise,
choix des matières premières,
finition,
présentation,
garantie totale
crédit longue durée.

en vous recommandant de cette revue : documentation complète et gratuite sur simple demande.

g. becker 54, rue des petites écuries, paris 10^e - tél.: 770.17.18

pete seeger en conférence et sur scène



Rock & Folk
actualités
par
Jacques Barsamian
Jean-Noël Coghe
Jacques Vassal

« Si vous ne me posez pas de questions, c'est moi qui vais vous en poser. » Pete Seeger vient de faire une entrée discrète en la salle de réception de l'hôtel George V, s'excusant de son retard. Et personne n'ose ouvrir tout de suite le feu, tant il y a de choses à demander à un si grand bonhomme (au propre comme au figuré), que l'on voit si rarement. Mais Pete met tout le monde à l'aise. Il parle. Et c'est là que le terme de « conférence » de presse reprend toute sa valeur :

« Dans les pays d'Europe que j'ai visités, j'ai trouvé un vif intérêt chez les gens pour le folklore américain. Il n'y a pas de mal à cela. Mais on dirait que par contre les jeunes Européens ignorent leurs folklores nationaux. Qu'en pensez-vous? »

Personne ne bronche. Je lui demande : « Et les Américains, eux, s'intéressent-ils à leur folklore? »

— Oui, depuis quelques années, il y a un regain d'intérêt certain chez eux pour le folklore et qui est un élément de l'intérêt qu'ils se sont mis à porter à leur culture. Mais vous n'avez toujours pas répondu à ma question : oui? non? »

(Toujours rien). Quelqu'un demande : « La chanson folklorique américaine n'a-t-elle pas subi des apports étrangers? »

— Notre folklore est une combinaison particulière de mélodies irlandaises, anglaises et d'un apport africain très important. Mais vous n'avez toujours pas répondu à ma question! » (C'est merveilleux comme il a de la suite dans les idées!). Alors je vais répondre à votre place, vous

me direz si j'ai raison. » Et il s'ensuit une discussion tumultueuse où chacun y va de sa question, de sa réponse. Pete est très intéressé par ce que nous pensons du folklore français : on dirait que c'est lui qui nous interroge! On trouve chez lui une grande ouverture d'esprit. Croit-il que les chansons engagées, très en vogue à l'heure actuelle, ont une influence sur l'opinion publique?

« Je n'ai jamais vu une chanson qui ait produit sur le public l'effet escompté par son auteur. Quand on me demande : « Quel effet cela produit-il de chanter

une chanson? », je réponds souvent : « Pas plus d'effet que de voter ». Mais chacun de nous traverse cette vie en faisant ce qu'il peut... par exemple écrire dans les journaux! (Gros rires dans la salle). Je crois que chaque chanson a un sens et qu'une vieille chanson peut acquérir un sens nouveau pour vous et moi, même si elle a été composée il y a un siècle ou deux par un Noir en esclavage. » Et pour illustrer sa pensée il prend son banjo et nous chante une vieille ballade « hillbilly » (du sud-est des États-Unis). Je lui ai demandé s'il se considérait plus comme auteur de chan-

PETE SEEGER ET HUGUES AUFRAY
Pas plus d'effet que de voter.



sons que comme interprète : « J'aimerais savoir composer des chansons mieux que je ne le fais ; mais c'est une chose que de le désirer, c'en est une autre que d'y réussir. » Quelqu'un lui demande ce qu'il a pensé de Berlin Est et Ouest, où il vient de chanter : « J'ai été heureux de voir, à Berlin Est comme à l'Ouest, combien les gens s'intéressaient au folksong. Ils ont chanté avec moi et se débrouillaient fort bien en anglais. Je suis allé en Allemagne parce que je n'y avais pas mis les pieds depuis longtemps, bien qu'ayant chanté dans plusieurs pays alentour. J'ai eu le sentiment un peu agaçant que tout Américain a pu ressentir, à la vue de gens de mon âge ou plus, me demandant : « Que faisait cet homme en 1938 ? » Et j'ai pensé que c'était idiot après tout, car si dans vingt ans je vis encore, les gens d'autres pays pourront me montrer du doigt en disant : « Que faisait-il, celui-là, en 1967 ? »

Que pense-t-il de la jeune génération actuelle des folk-singers comme Joan Baez, Bob Dylan, Judy Collins, Tom Paxton, Phil Ochs, etc. ? « Beaucoup de bien, car je suis persuadé qu'à une époque où les machines règnent un peu trop sur le monde, les hommes plus que jamais ont besoin de créer par eux-mêmes ce qu'aucune machine ne peut créer. Après tout, le problème du monde moderne, c'est de réussir à ce que les gens se comprennent et se connaissent mieux et, si une guitare peut y aider, alors tant mieux ! »

A 21 h 10, la scène de l'Olympia s'éclaire et l'entrée de Pete est saluée par le tonnerre des applaudissements d'une salle pleine à craquer et piaffante (ou plutôt « seegerante ») d'impatience. Très gentiment Pete, qui ne parle pas français, s'en excuse, ajoutant : « Heureusement, le banjo n'a besoin d'aucune traduction ! » Et, tout de suite, il le prouve. Après une petite introduction instrumentale, il entonne « The ox driver's song », vieille bal-

lade du Texas où un bouvier raconte une dure journée de travail. Puis, en confessant que si l'on apprend des chansons aux enfants des écoles, on ne leur apprend pas les meilleures, il nous conte « Never wed an old man » (censuré : mais il y a des chansons paillardes dans tous les pays). Pete ne se repose que quelques secondes entre chaque chanson, qu'il commente toujours avec une pointe d'humour. Il dédicace « Oh, what a beautiful city » à Paris, puis joue une très belle pièce instrumentale à la guitare à 12 cordes, suivie du « Goodnight, Irene » de Leadbelly, l'un des plus célèbres succès des Weavers. « Old Ruben James » est repris en chœur par la salle, tout comme le si mignon « Why, oh why ? » du grand Woody Guthrie, chant plein de tendresse pour les enfants (et « vlan » dans les dents pour les grandes personnes !). Puis c'est le satirique « What did you learn in school today ? » en hommage à son auteur Tom Paxton, l'un des plus doués de la jeune génération :

« Qu'as-tu appris aujourd'hui à l'école, Mon cher petit garçon ? — J'ai appris que notre gouvernement doit être fort, Qu'il a toujours raison et jamais tort, Et que nous l'élorons encore et encore ! »

Vient alors « Little boxes » de Malvina Reynolds, une femme qui vit en Californie et qui écrit, paraît-il, une chanson tous les matins à son petit déjeuner ! Celle-ci est une satire des immeubles du style « HLM » de là-bas et des gens qui y vivent et qui sont tous pareils (en français « Petites boîtes » de Graeme Allwright). La première partie se clôt sur « Walkin' down death road » de Woody Guthrie suivi de « Guantanamera ».

L'entracte est très animé : tout le monde est heureux et discute avec passion. Je rencontre Graeme Allwright qui fait partie des « gardes du corps » de Pete. La deuxième partie a passé,

je crois, trop vite au goût de tout le monde. Il a chanté pour commencer « The water is wide », vieille ballade anglaise, puis beaucoup de thèmes étrangers, faisant chanter le public (en particulier dans « Malaika », chanson d'Afrique orientale et deux très belles chansons juives : « Shalom » et « Zhankoye »). Vers la fin il a formé la salle pour chanter « Frère Jacques » en canon et interpréta l'une de ses plus belles compositions : « Turn, turn, turn ! » :

« Pour chaque chose, tourne, tourne, tourne ! Il y a une saison, tourne, tourne, tourne ! Et un temps pour chaque chose, sous le ciel. Un temps pour la guerre, un temps pour la paix, Un temps pour l'amour, un temps pour la haine ;

UN TEMPS POUR LA PAIX. JE JURE QU'IL N'EST PAS TROP TARD. »

Le rideau se ferme, trop tôt à notre goût. Pete est ovationné et rappelé plusieurs fois de suite. Tout le monde attend « We shall overcome » en bis, le fameux hymne des Noirs antiségrégationnistes. Mais, petite déception, il ne le chante pas et donne à l'adresse de la caméra de la télé, une chanson mimée avec danses et grimaces, à faire pâlir Jacques Brel de jalousie !

Malgré les rappels, Pete s'en tient là ; il ne faut pas lui en vouloir car, m'a-t-on dit, il était ce jour-là malade et fatigué ; il a donné cependant aux nombreux spectateurs une soirée inoubliable de bonheur et d'espoir. En rentrant, seul dans le métro, j'ai chanté « We shall overcome ». J. V.

Avec **GRAEME ALLWRIGHT** il n'est pas trop tard.



L'Alhambra a récidivé ! Pour la seconde fois en effet, à notre grande joie, l'Alhambra a ouvert ses portes pour nous proposer, lors de deux représentations mémorables, un spectacle de qualité, 100% « pop-music », organisé pour la maison Menier et qui n'eut guère besoin d'une publicité outrancière pour remplir, avec moins de trente minutes d'intervalle, deux beaux parterres de copains avertis... Le programme était uniquement composé de formations d'outre-Manche venues spécialement pour cette occasion : le Mike Cotton Sound + Lucas, Zoot Money et son Big Roll Band, les Cream (en seconde représentation ?), les Moody Blues, et les Small Faces. Aucun artiste français dans le programme : Ronnie Bird était là en spectateur...

Dans les coulisses, après un calme relatif, tout soudain s'est animé, mais pas de la façon que l'on pourrait s'imaginer, la mentalité des artistes anglais étant totalement différente de celle des artistes français ; enfin, de certains... Dans le cas présent, pas de conflits ouverts entre eux, ni de jalousie... Des Small Faces, Ian Mac Lagan et Kenny Jones avaient été les premiers à prendre possession du plateau, suivis de Lucas et Mike Cotton, puis des autres et quelques producteurs ou régisseurs... Entre les artistes, ce sont des poignées de mains chaleureuses et autres congratulations. A chaque arrivée — toutes se font remarquer — on se précipite, on s'inquiète de la petite santé, du voyage, on blague, on est heureux de travailler dans le même programme. C'est l'euphorie. Plus tard, bien plus tard, lors du battement entre les deux représentations, on se rendra visite dans les loges respec-

l'alhambra récidive !

tives. On trinquera, et puis surtout, on discutera métier. Enfin, lors du passage en scène de l'un ou l'autre, ils iront tous l'encourager. C'est ma foi bien sympathique et agréable à constater... Sur le plateau, l'heure avançant, les « road-managers » entrent à leur tour en action. On installe le matériel, mais auparavant on s'arrange : Pourquoi tout débiller ? On utilisera pour la première partie du spectacle les amplis Vox des Moodies, l'orgue et l'ampli Marshall des Smalls, chaque batteur utilisant le matériel de Graeme Edge. Le tout se monte tandis que chacun s'ingénie à être utile à l'autre. C'est une communion, motivée par le profond respect que se portent mutuellement les différentes formations. Vient alors l'inévitable « bœuf ». Small

Kenny Jones à la batterie, Mike Cotton à l'orgue, un sax de Zoot, un trompette de Cotton... Enfin, chacun regagne sa loge. Le public afflue. C'est l'heure ! Le rideau se lève sur le Mike Cotton Sound + Lucas, formation excellente et réputée. Composée de deux saxos, un trompette, batterie, basse et organiste-soliste, elle est une habituée des clubs londoniens. Ils accompagnent actuellement le chanteur noir Lucas dont la personnalité, malheureusement, ne déborde pas encore. Notons cependant une présence sur scène et de bonnes versions de classiques tels « Satisfaction ». Zoot et son Big Roll Band leur succèdent. Après l'habituel numéro de Paul Williams, le bassiste-chanteur, Zoot entre en scène, vêtu d'une robe de nuit rouge ! Hilarant. Après l'interprétation de plusieurs morceaux, il finit par l'enlever et reste en caleçon et en « tee-shirt », sur lequel figure la face « sinistre »

d'Eric Burdon et s'inscrit « Beware ! It's a Burdon ». On aura également l'occasion de voir, lors de la seconde représentation, écrit sur le train arrière de Mr. Money, « J'aime Charlotte ». Nous aussi, Monsieur Money, et n'en déplaise à certains, j'avoue aimer votre musique. En plus de votre talent naturel de clown, vous possédez un « soul » auquel on ne peut rester insensible. Je vous ai vu quitter la scène, Mr. Money, vous sembleriez triste...

Les Cream, c'est Clapton + Bruce + Baker. Dans les coulisses, on se pressait pour les voir et les entendre, tous, sans exception. Peu de différence entre le Clapton que j'ai vu se produire il y a deux ans au Marquee Club de Londres

(avec les Yardbirds). Toujours le même sérieux et le même amour de sa musique. Toujours en progression, il semble enfin avoir découvert deux partenaires, deux complices qui lui permettent enfin, semble-t-il, la réalisation de son rêve secret. Pour les Moody Blues également on éprouvait de la curiosité. Aucun des groupes présents n'avait eu l'occasion de voir se produire la formation actuelle. Alors qu'en Angleterre, on les déclarait hors course, certains ont dû être surpris de savoir que le succès remporté par les Moodies fut démentiel, avec cet essaim de filles qui se précipitaient sur scène pour les embrasser. Personne n'a été déçu. Les Moody Blues sont bien en place maintenant.

Après un court entracte, la deuxième partie du spectacle avait pour vedettes les Small Faces (dont c'était le premier concert à Paris). Je pense que pour beaucoup ce fut une révélation.

Avant que le rideau ne se soit levé sur eux, ils m'ont semblé tendus, en particulier Steve Marriott. Mais finalement, tout s'est bien passé. Avec des titres comme « Sake », « You need lovin », « All or nothing », ils pouvaient et devaient convaincre les plus réticents à leur sujet. Toutes les formations présentes pensaient qu'ils étaient vraiment les meilleurs du programme. Les Small Faces seront-ils n° 1 en 1967 ?

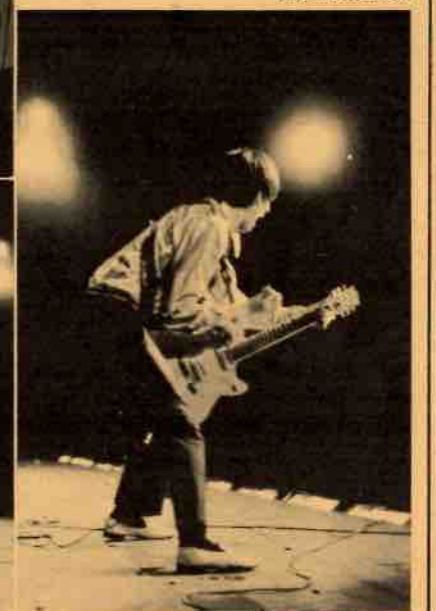
Nombreux sont ceux qui le croient... J.-N. C.



ZOOT MONEY vous sembleriez triste.



SMALL FACES les meilleurs.





JIMMY JAMES
La nouvelle religion.

jimmy james et ses vagabonds

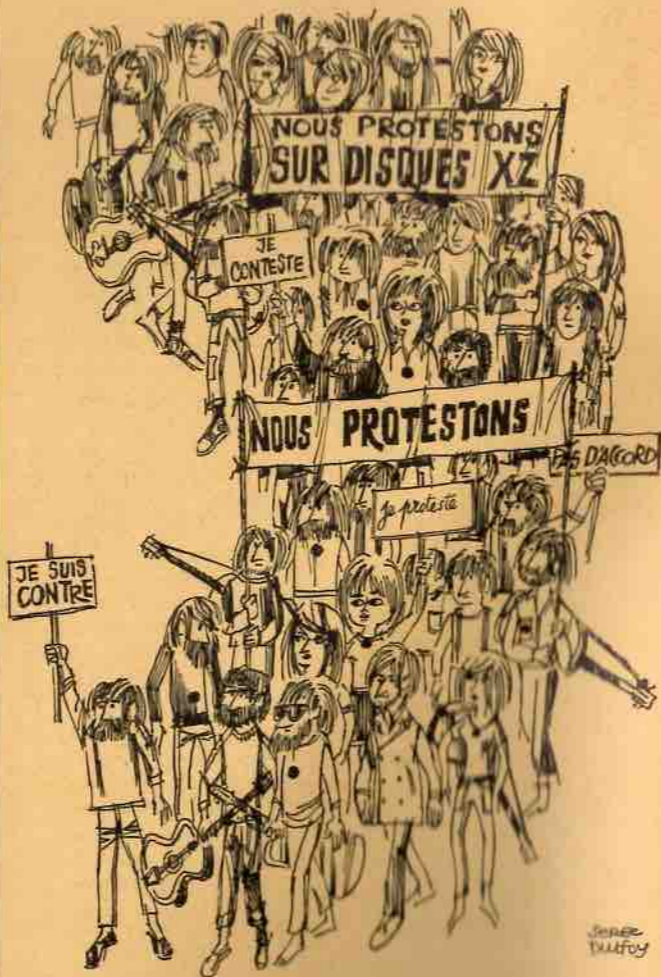
Alors qu'ils sont en France totalement inconnus — un peu moins du reste depuis « Ain't that love, ain't that proud » — Jimmy James and the Vagabonds restent l'un des groupes les plus réputés d'Angleterre.

Originaire de la Jamaïque, comme les Vagabonds, Jimmy James est âgé de 26 ans. Après avoir été collectionneur de timbres (il voulait en faire un métier), il décida de chanter et devint professionnel en 1960. Son répertoire, à l'époque, comprenait quelques calypsos. Il n'empêche que son premier disque, et aussi sa première composition, « Bewildered and blue », se classe n° 1 dans les hit-parades du pays. Plus tard, son deuxième disque remporte un succès équivalent. Bientôt, les auditeurs d'une station de radio le plébiscitent comme la vedette n° 1 de l'année. Jimmy travaille alors dans un cabaret pendant trois ans. Il a ainsi l'occasion de se produire avec Ben E. King, Chuck Jackson, Jackie Wilson et le regretté Sam Cooke. Quit-

tant ce club, Jimmy fait la connaissance des Vagabonds et du Comte. Il s'intègre à la formation. En 1964, ils débarquent à Londres. Une nuit, tandis qu'ils se produisaient à Earls Court, ils font la connaissance de Peter Meaden, qui a déjà découvert les Who. Peter, fortement impressionné par ce qu'il voit et entend, décide de s'occuper d'eux. Très vite, Jimmy James and the Vagabonds deviennent les préférés des habitués du « Mojo » de Sheffield, du « Club a gogo » de Newcastle, du « Marquee » de Londres, du « Jigsaw-Club » de Manchester et du « Birdcage » de Portsmouth. Ensuite, ils signent un contrat d'enregistrement chez Pye. Toute la jeunesse « mod », fanatique des Who, Small Faces et Action, les adore car ils sont des adeptes de la « New-Religion »... Parmi les Vagabonds, « le Comte Prince Miller » est le chanteur mais aussi le meneur de jeu de la formation. Précédemment, il a travaillé sur les différents continents, mais

particulièrement aux USA avec Bobby Bland et James Brown. Phillip Chen est le bassiste, Wallace Wilson le guitariste soliste, Carl Noel l'organiste, Rupert Balgobin le batteur et Nat « Fred » Frederick le saxo-ténor. Récemment, un second sax s'est joint à eux. Jimmy James and the Vagabonds, en Angleterre, sont donc les apôtres de la « Nouvelle Religion » c'est-à-dire d'une forme de rhythm and blues à l'état brut et pur, même lorsqu'il est fait appel aux violons. Curtis Mayfield, le soliste des Impressions, et Major Lance l'ont popularisée aux États-Unis. « Monkey time » en est un exemple. En Angleterre, avec « Hi diddley dee dum dum », Jimmy James et les Vagabonds ont concrétisé cette tendance. Il faut avoir vu Jimmy James and the Vags sur scène pour comprendre. Le groupe, en plus de ses propres composi-

tions, donne des versions très personnelles des titres de Wilson Pickett, de Cooke, des Temptations ou des Impressions... Leur version de « On Broadway » (des Drifters) est fantastique. La cohésion du groupe est complète, la voix de Jimmy James est chaude, nuancée. Quant au comte, il encourage, par son « show », le public à se défouler. Souvent, j'en ai été témoin, la scène est prise d'assaut. Le public est littéralement soulevé : il porte le comte en triomphe, puis Jimmy James, et tour à tour chacun des musiciens. Jimmy n'en continue pas moins de chanter. Toute l'assistance marque le rythme en frappant des mains, en communiant réellement avec les membres de la formation. Adieu racisme et autres préjugés désuets... C'est peut-être cela la « Nouvelle Religion ». J.-N. C.



télégrammes

de Jacques Barsamian

Cliff Richard, les Shadows, Billy Fury, Jim Reeves et Roy Orbison sont les seuls artistes ayant figuré chaque année, depuis 1960, dans les « Top 30 » du New Musical Express ■ Les Easybeats sont en ce moment numéros 1 et 2 en Australie avec « Friday on my mind » et « Sorry » ■ Les Monkees sont attendus en Europe ce mois-ci ■ Le Spencer Davis Group est en train d'obtenir son plus gros succès outre-Atlantique avec « Gimme some lovin' » ■ Antoine a eu sa dépression nerveuse en enregistrant « Les flocons » ■ Chuck Berry enregistre désormais sous le label Mercury ■ Jeff Beck, le soliste des Yardbirds, a définitivement quitté ce groupe en raison de sa mauvaise santé. Jimmy Page passe soliste et Chris Dreya, bassiste ■ Après l'Olympia le 14 février, les Mama's & Papa's seront à l'Albert Hall de Londres ■ La Lutherie Moderne vient de vendre un sitar indien à Sullivan qui débute sur le marché du disque avec un 30 cm chez Vogue ■ Vince Taylor a établi un record d'affluence au Golf Drouot le 14 janvier ■ Évolution du rock en Espagne : Pour la première fois, le très sérieux journal ABC a consacré trois pages d'éloges à un groupe anglais, les Small Faces ■ Eric Clapton était à Paris le mois dernier ; on l'a souvent vu au club « The Cell » ■ Dick Rivers a été follement acclamé lors de son passage à Alger le 31 décembre ■ Georgie Fame a bien commencé l'année avec son show « Fame in 67 » ; Julie Felix et Cat Stevens figuraient également à l'affiche ■ Mick Jagger et Keith Richards viennent de signer un contrat de trois ans avec une maison d'édition musicale aux États-Unis ■ Les Swinging Blue Jeans font actuellement une tournée aux Pays-Bas ■ Linda Lewis, sœur de Jerry Lee Lewis, va enregistrer pour CBS ■ Parmi ses dix morceaux préférés, Dave Dee cite : « Rock around the clock » (Bill Haley), « Good golly miss Molly » (Little Richard), « Oh boy » (Buddy Holly) et « Say mama » (Gene Vincent) ■ Les Righteous Brothers sont sur le point de tourner un film dont le titre « Soul and inspiration » n'est autre que celui d'un de leurs anciens « best-sellers » ■ Le prochain 33 t des Beatles sortira au mois de mars en Angleterre ■ Lord Sutch se produit désormais sous le nom de Ceasar Sutch ■ Pour que sa guitare ne le quitte jamais, Jacques Dutronc vient d'en acheter une étonnante. Ainsi, il peut jouer tout en prenant sa douche ■ Avec « Mathew and son », Cat Stevens a sorti un titre digne de succéder à « I love my dog » ■ Les Disques Belfort se lancent sur le marché du 45 t avec The Kent's, une jeune formation qui a enregistré « Whole lotta shakin' going on » ■ C'est fait, Jimi Hendrix est classé dans les « charts » anglais avec « Hey Joe », un titre extra qui fait déjà beaucoup de bruit. Jimi doit se produire dans le nord de la France et en Belgique prochainement ■ Les enregistrements des Hollies sont désormais distribués par Fontana ■ Johnny Hallyday sortira encore un nouvel LP à l'occasion de ses quinze

jours à l'Olympia en mars ■ Les Outsiders qui ont remplacé, au pied levé, un orchestre au Week-End Club y ont obtenu un véritable triomphe ■ Les Caretakers, orchestre suédois en vogue, se produiront dans notre pays du 4 au 20 février ■ Brian Epstein veut faire du Saville Théâtre l'Olympia londonien. S'y sont déjà produits : Little Richard, les Who, Julie Felix, Georgie Fame. S'y produiront : les Cream (le 5 février), Chuck Berry (le 19 février), Lee Dorsey (le 5 mars) ■ Le dernier Stones « Let spend the night together » est vraiment extra ■ Le dernier disque de Sylvie Vartan « Par amour, par pitié » aussi ■ Donovan va tourner son premier film cet été ■ Billy Fury enregistre maintenant pour Columbia. Son premier titre pour cette firme est « Hurting is love » ■ Simon & Garfunkel seront en Angleterre au mois de mars ■ Cat Stevens fera une tournée de promotion aux États-Unis à partir du 14 février ■ L'ancienne sonorisation de Johnny Hallyday va être installée à la Locomotive, ce qui donnera à ce club la meilleure « sono-voix » de France ■ La tournée française des Trogs, prévue au mois de février, a été reportée à avril ■ Ronnie Bird a coupé ses cheveux très, très courts ■ Philips mise beaucoup sur Keith, chanteur américain au « psychedelic sound » dont le premier titre est « 98.6 » ■ L'orchestre qui accompagne Cléo sur scène a déjà un nom, les Cinq Ascètes ■ Les Sunlights ont dû interrompre leur série de galas, le batteur Aldo ayant dû se rendre en Italie pour subir une opération ■ Un nouveau groupe anglais vient d'enregistrer son premier disque en France. Il s'agit des Kinetics avec « A letter to Rosetta », dans le style de Paul Butterfield ■ Jerry Lee Lewis et Little Richard reviendraient en mars participer ensemble à une même tournée européenne ■ Pour l'édition de Noël de « Ready steady go » à la télévision anglaise, les Who ont chanté « Please don't touch » du regretté Johnny Kidd ■ Le 22 janvier dernier, les Rolling Stones furent les vedettes du London Palladium pour la première fois de leur carrière ■ Jimmy James and the Vagabonds iront en Amérique à partir du 10 mars ■ Jeff Beck va enregistrer seul comme chanteur-guitariste ■ Mike d'Abó, chanteur de Manfred Mann, a épousé Magie London (un mannequin) le mois dernier ■ Nino Ferrer, lui aussi, s'est marié, le 31 janvier ■ Michel Polnareff animera le bal de la Chambre de Commerce le 18 mars ■ « Only you » des Platters qui s'était vendu à plus d'un million d'exemplaires chez Barclay est ressorti chez Mercury ■ Gary Lewis et les Playboys ont une séquence dans « Way, way out », film américain dont la vedette n'est autre que Jerry Lewis, père de Gary ■ Tommy Steele, Screaming Lord Sutch, Wee Willie Harris et Terry Dene, pionniers du rock anglais, étaient les principales vedettes d'une émission de la BBC programmée le 25 janvier dernier et racontant l'histoire du 2 I's (club londonien où débuta le rock anglais, il y a

télégrammes

de Jacques Barsamian

plus de dix ans) ■ **Barry Young**, chanteur américain de folk-song, vient de mourir ■ Les **Monkees** ont obtenu un nouveau disque d'or avec « I'm a believer » ■ Après s'être produits en Italie, les **Troggs** donnent en ce moment plusieurs concerts en Irlande ■ **Roy Orbison** viendra en Europe au printemps. Il fera, dès le mois de mars, une tournée avec les **Small Faces** ■ Certains affirment que **Stevie Winwood** voudrait imiter la personnalité de **Bob Dylan** ■ Un spectacle « **Copains Menier** » est organisé tous les quinze jours à Bobino. Il y avait beaucoup de monde le 12 janvier pour applaudir les **Zombies**, **Ronnie Bird**, **Tom et Jerry**, les **Bunch of Fives** et les **Sharks** ■ **Richard Anthony**, qui vient de faire un voyage-éclair à la Jamaïque, prépare déjà sa tournée d'été ■ **Jimmy James**, victime du surmenage, a écourté sa tournée française. Aussi, les téléspectateurs en ont-ils été privés, ainsi que les habitués de la **Locomotive** et de l'**Eden Ranch** de Lens ■ L'animateur du **Tchoo Tchoo Club**, **Claude Chambon** a quitté ce club pour en ouvrir un autre à Vincennes « **Le Pied Bleu** » ■ **Little Richard** a demandé à **Brian Epstein**, manager des **Beatles**, de devenir le sien également ■ Après s'être produits aux États-Unis, **Eric Burdon** et les **Animals** iront au Japon, en Australie et en Nouvelle-Zélande ■ **Keith Moon** a dit qu'il préférerait les vieux disques des **Beach Boys** à leurs récents succès ■ « **Images** » est le titre du prochain 33 t des **Walker Brothers** qui sort ce mois-ci en Angleterre ■ **Violaine** a fait de très bons débuts sur scène, mais elle attend, avant de sortir son nouveau disque, de trouver des titres qui lui conviennent ■ Le style **James Brown**-**Otis Redding**-**Wilson Pickett** marche en Angleterre avec **Jimmy James**, **Geno Washington**, **Sonny Childe** et **Alan Bown** ■ Le **Bunch of Fives**, ancien orchestre de **Viv Prince**, a été très apprécié à la **Locomotive** et à l'**Omnibus** de Colombes dont il est devenu la véritable idole ■ **Michel Polnareff** a décidé d'équiper son personnel de « **talkies-walkies** » (appareils de radio émetteurs-récepteurs) afin de coordonner ses passages sur scène ■ **Johnny Hallyday** va tourner un film autobiographique en couleurs qui démarrera au **Golf Drouot** ■ « **Indescribably blue** » et « **Fools fall in love** » sont les titres du nouveau simple américain d'**Elvis Presley** ■ « **I'm a man** », nouveau disque du **Spencer Davis Group**, est une composition de **Stevie** ■ On annonce en Angleterre la parution d'un 33 t de blues avec **Eric Clapton**, **John Mayall**, **Otis Spann** et **Champion Jack Dupree** ■ **Graham Bond** vient de signer un contrat avec **Larry Page**, producteur des **Troggs** ■ Le 30 cm des **Monkees** s'est déjà vendu à trois millions d'exemplaires aux États-Unis ■ D'après les statistiques américaines, les **Beatles** ont obtenu en 1966 six disques d'or chez eux ■ Les **Sharks**, qui ont animé le réveillon de Noël à la télévision française, sortent leur premier disque vocal dans le courant du mois ■ **Dick Rivers** prépare actuellement la musique de quatre films d'une série intitulée « **The Investigator** » ■ Les pionniers

du rock ont fêté les 32 ans d'**Elvis** le 8 janvier au **Golf Drouot**, où l'on avait déjà fêté ses 22 ans ■ Dans le style « **psychedelic** », **Philips** annonce la sortie du premier EP des **Blues Magoos** : « **We ain't got nothing yet** » ■ On a vu **Paul McCartney** et sa fiancée **Jane Asher** au **Drugstore-St-Germain-des-Prés**, il y a quelques jours ■ Un LP « **Disque d'or** » et un 45 t « **Club Nitty Gritty** » par **Chuck Berry** sortent ce mois-ci chez **Mercury** ■ La tournée **Johnny-Eddy Mitchell**, qui a très bien marché lors des fêtes de fin d'année, risque de reprendre cet été, **Johnny** et **Eddy** étant très copains ■ **Vince Taylor** a dit : « **Les Rockers** constituent l'une des meilleures formations françaises et je suis content de travailler avec eux » ■ **Nicolas Nils**, nouveau chanteur chez **Vogue**, vient d'enregistrer une version dans le genre **Tamla-Motown** du « **Condamné** » de **Bécaud** ■ La « **James Brown Admiration Society** », c/o **Alan Curtis**, 95 **Lothian Road**, **Brixton**, **London** (Angleterre) offre de nombreux avantages : disques de **rhythm'n'blues** gratuits, revue en couleurs consacrée à **James Brown**, badge et carte du club ■ « **Is this what I get for loving you** » est le titre du nouveau disque anglais de **Marianne Faithfull** ■ **Cliff Richard** enregistre un album de classiques avec « **Good golly miss Molly** » et son premier tube « **Move it** » ■ **Julie Felix** se produira au **Savoy** de **Londres** à partir du 3 avril ■ **Del Shannon** vient d'arriver en Europe ■ Le nouveau disque de **Ronnie Bird** que nous attendons impatiemment est enfin enregistré ■ **Donovan** écrit la musique qui illustrera la pièce de **Shakespeare** « **As you like it** » ■ **Georges Brummell**, qui enregistre désormais seul, vient de faire l'adaptation française de « **Friday on my mind** » ■ **Dylan** enregistre à présent chez **MGM** aux États-Unis ■ **Riviera** lance un jeune chanteur anglais **Bob Lackman**, âgé de 15 ans, dont le producteur est le président **Rosko** ■ La **Lutherie Moderne** a organisé un « **bœuf monstre** » au **Golf Drouot** le 27 janvier avec les **Rockers**, le **Kingset**, les **Murators**, les **Piteuls**, pour n'en citer que quelques-uns ■ Dans leur prochain disque, les **Charlots** feront une caricature de « **L'amour avec toi** » de **Michel Polnareff** et donneront leur opinion sur le service militaire ■ « **Ooh baby** », le nouveau disque de **Bo Diddley** monte fort au **Billboard** ■ **Sharon Sheeley**, l'ex-fiancée d'**Eddie Cochran**, vivrait à **Londres** ■ **John Sebastian** des **Lovin' Spoonful** a composé le dernier succès de **Bobby Darin** « **Lovin' you** » ■ **Antoine** vient de terminer son 33 t avec une chanson de style **New-Orleans** (« **Je l'appelle Cannelle** »), une avec un quatuor à cordes (« **Moi, je veux faire la guerre** »), et une autre longue de six minutes (« **Le sexe de Dieu** ») ■ **Michel Polnareff** a ramené de son séjour au **Maroc** un luth arabe et dit « avoir vu des **Berberes** jouer à la **Bo Diddley** » ■ **Chris Farlowe** va sans doute enregistrer « **Yesterday's papers** », un extrait du nouveau 30 cm des **Rolling Stones**. On sait qu'il avait déjà obtenu un numéro 1 avec « **Out of time** », extrait de leur précédent album. J. B.

un groupe anglais qui marche mieux en france

Ils sont venus pour la première fois à Paris le 26 novembre dernier pour participer à la **Mondivision** de **Danny Kaye** à l'**Alhambra**; certains d'entre vous les ont peut-être vus le 27 à l'**Omnibus** de **Colombes**, d'autres le 28 à la **Locomotive**. En décembre, la télévision les a programmés dans « **Vient de paraître** » et « **A tous vents** ». Pendant ce temps-là, ils participaient à la tournée allemande de **Dave Dee**, **Dozy**, **Beaky**, **Mick and Tich** et du **Spencer Davis Group**, tournée qui remplissait chaque jour des stades de 20.000 personnes — et cela dura trois semaines. Nous les avons vus encore le 1^{er} janvier à la

Locomotive et à l'**Eden-Ranch** de **Lens**. Ils ont animé le réveillon de la deuxième chaîne à la télévision. C'est dans les studios de l'**O.R.T.F.** que je les ai rencontrés : les **V.I.P.'s** (prononcez « **Vaille-pise** »). Ils sont cinq : **Mike Harrison** (piano, harmonica et chant) né le 30 septembre 1944 à **Carlisle**, ancien exportateur dont les violons d'**Ingres** sont la musique et les courses de chevaux. **Gregg Ridley**, né le 23 octobre 1943 à **Carlisle**, bassiste dont les filles sont la véritable obsession. **James Henshaw** (piano, guitare) né le 20 octobre 1943 à **Motherwell**, dingue lui aussi des filles et qui, sinon, passe son temps

LES V.I.P.'s plus populaires chez nous.



à dormir. **Frank Kenyon** (guitare rythmique) né le 12 octobre 1945, grand amateur d'alpinisme. Et le nouveau venu **Mike Kelly** (batterie) né à **Birmingham** le 24 mars 1947, qui passe son temps, lorsqu'il vient à Paris, au marché aux puces à rechercher des bottes de daim de toutes les couleurs, les plus loufoques possibles. **Mike** a un style de voix qui s'apparente à ceux de **Stevie Winwood** et **Eric Burdon**; quant à **James**, il chante souvent des morceaux de rock pur tirés du répertoire de **Jerry Lee Lewis** dont il a le style au piano.

C'est **James Henshaw** qui a formé le groupe, il y a un peu plus d'un an, en compagnie de **Frank** et de **Gregg**; par l'intermédiaire de **Stevie Winwood**, il a rencontré **Mike Harrison**. **Stevie** est d'ailleurs, avec **Chris Blackwell**, le producteur de leurs disques. Le premier, « **I wanna be free** », sorti il y a quelques semaines en France, est assez formidable, c'est une chanson de **Joe Tex** très bien enlevée

par **Mike**. Les autres titres sont « **Smokestack lighting** » de **Howling Wolf** et « **Don't let it go** ». Ce disque est très souvent diffusé dans les clubs et à la radio. Sa référence : **Fontana 460.982 ME**.

A la suite de leur récent passage en France, les **V.I.P.'s**, qui n'ont pas encore obtenu la consécration outre-Manche, pensent qu'ils pourraient être le premier groupe anglais à devenir plus populaire chez nous que dans leur propre pays.

La vente de leur disque semble vouloir le confirmer, d'autant plus qu'ils savent allier deux styles en vogue désormais en France : celui de **James Brown**, **Otis Redding** et autres **Wilson Pickett**, et celui des pionniers du rock. Ils admettent également avoir été au départ influencés par le **Spencer Davis Group** mais ne veulent pas le copier, ils tiennent à approfondir leur style : « C'est pour cette raison que nous nous habillons tous selon notre guise ». Ils détestent les groupes qui ont un super succès puis disparaissent, prouvant ainsi que leur classement était dû au choix d'une chanson et non à leur valeur intrinsèque.

Jean-Jacques Vuillermin se trouvait à l'**Ancienne Belgique** (**Bruxelles**) l'automne dernier lorsque **Spencer Davis**, qui s'y produisait, lui fit écouter l'épreuve anglaise du disque « **I wanna be free** »; impressionné, il prit tout de suite l'avion pour **Londres**, alla écouter au **Sybelle's**, club londonien dont le patron est **George Harrison**. Quelques heures plus tard, il signait un contrat d'exclusivité pour les représenter en France. **Vuillermin** m'a affirmé que les **V.I.P.'s** avaient refusé tout engagement pour préparer leur second disque.

Leur ambition serait de devenir numéro 1, mais ils ne pensent pas encore que ce soit pour demain car cela devient de plus en plus difficile. Personnellement, je crois beaucoup aux **V.I.P.'s** pour 1967. J. B.



VIGON
coqueluche des pionniers

un rocker de rabat

C'est au Bus Palladium, où il s'est produit plusieurs semaines de suite, que j'ai retrouvé Vigon, l'un de nos meilleurs rockers nationaux. Chaque soir, il y interprétait des rocks tels « Bamalama bamaloo » (Little Richard), des jerks comme « Don't mess with cupid » (Otis Redding) ou des slows : « Stand by me » (Ben E. King), « I'll take care of you » (Bobby Bland), par exemple. Vigon, coqueluche des clubs parisiens, est né le 13 juillet 1947 à Rabat, au Maroc,

dans une famille de douze enfants. Abandonnant ses études très tôt, il se mit à travailler à 14 ans dans le commerce d'exportation de fruits de son père avant de devenir garçon de courses : « Pour faire des économies, dit-il, afin de pouvoir venir en France ». Il débarque à Orly le 7 septembre 1964 ; des amis l'hébergent et lui parlent souvent du Golf Drouot, si bien qu'un certain dimanche, il s'y rend avec eux. Ronnie Bird est sur scène ; Vigon, par l'inter-

médiaire d'Henri Leproux, obtient la permission de chanter avec son orchestre « Tutti frutti » et « Long tall Sally » ; c'est la révélation du mois. « J'étais depuis longtemps, rappelle-t-il, un admirateur de Little Richard, Fats Domino, Bill Haley et de tous les grands pionniers dont j'avais appris le répertoire. Henri me demanda de revenir, me fit connaître un groupe avec lequel j'allais me produire pendant huit mois, chaque week-end, au Golf Drouot ».

Quelque temps plus tard, il rencontre les Lemons qui deviennent ses accompagnateurs. Cet orchestre est aujourd'hui composé de Mike Benforth à la guitare solo, Gérard Mondon à la guitare basse, Albert Verrechia à l'orgue, Jean Padovali à la batterie et de deux trompettistes âgés à peine de seize ans qui sont assez sensationnels. Véritable triomphateur du Musicorama de Bo Diddley le 19 octobre 1965, Vigon sort à cette époque son premier 45 tours (« Bamalama bamaloo », « Dizzy miss Lizzy », Barclay S.001), très apprécié des pionniers du rock, puis part effectuer une tournée en Suisse : Lausanne, Genève et les principales stations de sport d'hiver.

A son retour de Suisse, il fait plusieurs galas à travers la France : Le Havre, Beau-

vais, Lens, Fourmies... c'est l'artiste le plus demandé dans les clubs de la capitale : Locomotive, Golf Drouot, Week-End Club, Bilboquet. Septembre 1966 voit la sortie de son second disque (« I'll wake up crying » et « Hound dog », Barclay 600.001) encore très fréquemment diffusé dans les clubs Rock & Folk. Il fait alors un nouveau Musicorama avec Otis Redding. Et c'est loin d'être la fin de sa carrière. Tout en demeurant un fanatique acharné de Little Richard et de son époque, il est devenu aujourd'hui un grand amateur des chanteurs de rhythm'n'blues américains (James Brown, Otis Redding, Jackie Wilson, Ford Eglin...). « Mais lorsque Little est venu à Paris en novembre, dit-il, j'ai passé la soirée avec lui ! » Comme artistes français, Vigon aime surtout Henri Salvador pour son comique et Johnny Hallyday : « C'est le seul en France pour moi qui sache vraiment se donner sur une scène », ajoute-t-il. Dans les groupes anglais, il n'aime que le Spencer Davis Group et les Action ; les autres, il préfère ne pas en parler. Sachez enfin que lorsqu'il ne chante pas, il passe ses journées à dormir : « Pour être d'attaque avant de remonter sur les planches ! »

J. B.



— MAIS IL NE FALLAIT PAS LAISSER POUSSER ÇA !



LES SUPREMES ET SATCH

A gauche, il y a Berry Gordy, directeur de Tamla-Motown, à droite son père et au centre Louis Armstrong entouré des Supremes.

* ALL PURPOSE SPEAKER - 7055 *
 * STEREOMASTER - 7019 *
 * NEW THUNDERBIRD 7045 *
 * NEW TAURUS 7044 *
 TV/100 - 7037
 * NEW TREBLE 'N' - BASSE *
 * NEW GOLIATH 100 - 7048 *
 * NEW TV/4/10 - 7054 *

DOCUMENTATION SUR DEMANDE :
INSTRUMENTS HENRI SELMER
 78 rue de la Fontaine-au-Roi - PARIS XI^e
 Tél. 023-09-74

Distribution exclusive - Henri SELMER - Paris

NOUVEAUTÉS TEENAGERS



Kama Sutra

FEVRIER 1967



THE WHO
«Happy Jack»
45 EP 27 799



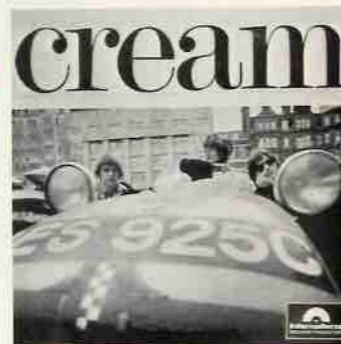
LOVIN'SPOONFUL
«Nashville cats»
45 EP 617 106
33 t. 30 cm 719 102 - 19,95 F



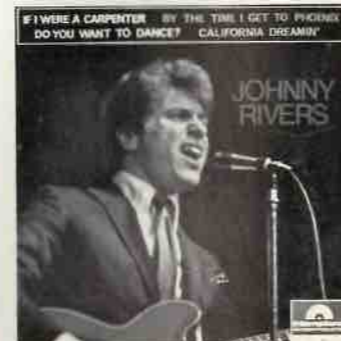
ALVIN CASH
«Alvin's boogaloo»
45 EP 27 795



CHER
«Mama»
45 EP 27 797



CREAM
«I feel free»
45 EP 27 798



JOHNNY RIVERS
«If I were a carpenter»
45 EP 27 796

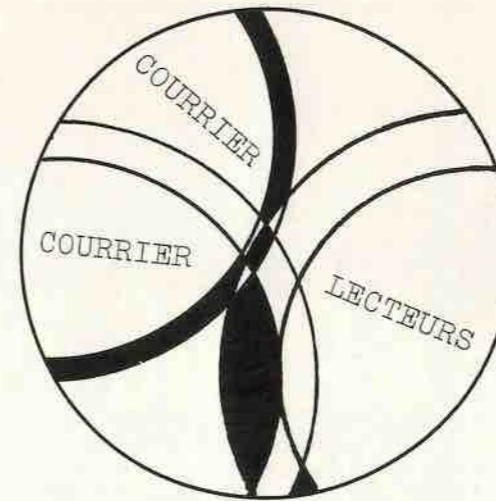
LE VÉRITABLE ANTOINE

Bravo pour l'article et les deux photos admirables du Superman Donovan ; c'est vraiment très bon et je vous en remercie sincèrement!... Ne serait-il pas possible de faire un semblable reportage sur Antoine ? Mais il faudrait le traiter d'une façon sérieuse car trop de gens le prennent pour un rigolo, ce qui est faux bien entendu. La « musique », je la connais : les critiques se basent seulement sur des chansons commerciales sans grande valeur telles « Les élucubrations » ou « Votez pour moi » ; par contre ils font des yeux ronds si on leur parle de « La guerre », « La loi de 1920 », « Bruit de roses », « Une autre autoroute », etc. Bref, ils ignorent tout du côté poète sensible et réaliste d'Antoine. A mon avis on peut les qualifier d'attardés du XX^e siècle ! Pour d'autres c'est son physique qui les gêne et en particulier ses cheveux longs!... Ça, c'est le comble!... A-t-on jamais pensé à critiquer le grand Einstein pour ses longs tifs?... Et j'ajouterais qu'Antoine est un élève érudit : les ingénieurs ne courent pas les rues, hein?... Puis, quand on aime quelqu'un pour son talent, on ne s'attache pas aux détails de son physique!... Antoine, c'est du sublime : qu'on se le dise!... Et « la barbe » aux critiques ! Encore merci pour Donovan. Amitiés.

Marie-Claude Béraud,
Ste-Marguerite,
La Garde (83).

SARAH EXTRAORDINAIRE

Chers amis, bravo pour votre revue « Rock & Folk ». Je n'ai découvert votre mensuel que ce mois-ci et je n'ai maintenant qu'un regret, c'est de ne pas posséder les n^{os} 1 et 2, mais je vais me les procurer rapidement. Votre revue correspond parfaitement à ce que les vrais amateurs de rhythm'n'blues, rock'n'roll et folk-song demandent. Tout le monde est las de ces revues « spécia-



DES LECTEURS

lisées » (que je ne nommerai pas d'ailleurs !) où l'on nous parle des sels de bain de Claude François, du dernier gag d'Antoine, du premier amour de Sheila ou encore de la dernière coupe de cheveux de Johnny Hallyday ! Dans ce numéro, ce que j'ai apprécié, c'est avant tout le reportage sur Little Richard ainsi que ceux consacrés à Donovan et au Spencer Davis Group. Quant aux critiques sur les disques, je ne suis pas totalement d'accord avec Philippe Adler en ce qui concerne le 30 cm de Sarah Vaughan. Bien que je ne connaisse pas entièrement ce disque, je trouve « What now my love » et « Make it easy on yourself » tout simplement fabuleux. J'espère que Philippe se montrera un peu moins sévère la prochaine fois avec cette extraordinaire chanteuse qu'est Sarah Vaughan. Encore bravo. Bien amicalement. Jean-Marie Berthelin, 5, place Saint-Laon, Thouars (79).

J'AI BIEN RI

J'ai bien ri. Les clowns du n^o 3 étaient encore meilleurs que ceux des numéros précédents. Surtout Noël Deschamps et Eddy Mitchell qui sont vraiment dignes de Zavatta. Mais je crois que Dutronc détient la palme des rigolos : quel charlot celui-là ! Merci, chers amis de Rock & Folk, pour votre remarquable série de pitres. Je n'ai pas rencontré ma tante Polnareff aux détours de ce n^o 3. Dommage, j'aurais atteint le délire. Merci à Little Richard pour sa franchise et sa grande modestie. J'admire beaucoup ce monsieur ; j'espère bientôt des articles sur André Verchuren, le Charlot numéro 1. Blague à part, connaissez-vous Elvis Presley ? Michel Van de Velde, 15, rue Mont-Louis, Paris 11^e.

LES PIONNIERS AUTHENTIQUES

Messieurs, le rock (surtout celui de Little Richard ou de Chuck Berry, très

proche du R'n'B), le folk qui nous a donné le grand artiste qu'est Bob Dylan, le R'n'B style Brown/Redding/Pickett ou Tamla-Motown, les groupes anglais style Beatles, Stones, toutes choses que j'aime, que j'adore, semblent être vos principaux pôles d'intérêt à Rock & Folk. Tout cela est très bien, mais dans le domaine de la musique qui bouge, de la musique de rythme, il ne faudrait tout de même pas oublier ceux qu'on peut à juste titre appeler les « pionniers » et les seuls qu'on devrait désigner sous ce vocable. Je veux parler des jazzmen et des bluesmen. J'en profite pour dire ma façon de penser au dénommé Marc Vassier en lui faisant tout d'abord remarquer que ses « pionniers » à lui font un peu jeunes à côté d'une musique qui plonge ses racines à la source même du rythme. Qu'il se pénètre bien de l'idée que la plupart de ses pionniers (les Holly, Cochran, Presley, Vincent et Cie) seraient tous actuellement dans la quincaillerie ou l'assurance s'ils n'avaient pas fait autant d'emprunts à la musique des Noirs, emprunts mal digérés d'ailleurs. Alors, comme pionniers, on fait mieux, il me semble. Je voudrais encore lui dire qu'en ce qui le concerne, puriste (mot aussi idiot que l'était l'esprit qu'il recouvre) m'a bien l'air de rimer avec fasciste. « Nous puristes on peut se permettre... » On ne peut rien se permettre en matière d'art, mon vieux. Si tu avais détenu la Vérité avec un grand V, tant mieux pour toi dans un sens — aux innocents les mains pleines — mais ta vérité n'est pas nécessairement celle de tout le monde. Et puis, en arriver, dans une discussion sur la musique, à ne trouver comme arguments que des « coups de poings sur la gueule » me paraît dénoter un esprit avoisinant le zéro. Et c'est le représentant du Bo Diddley Fan Club. Pauvre Bo Diddley ! Mais j'en reviens au sujet principal de ma lettre, le jazz et le blues. En ce qui concerne le premier, pas de problème, plusieurs (suite page 14)

revues existent en France et ailleurs qui traitent ou ont traité à peu près de tous les aspects de la question. Mais le blues, Messieurs, le blues? Qui nous parlera désormais de John Lee Hooker, Muddy Waters, Howlin'Wolf, Jimmy Reed, « Guitars » Watson et de tous les autres qui sont la base même de la musique que nous aimons et qui malgré cela restent (tout au moins en France) pratiquement méconnus?

Jean-Louis Ricial,
HLMGC,
rue du Midi,
Domfront (61).

DEMEURER DANS LE VENT

C'est quelque chose d'assez sensationnel. Je parle de votre revue pour laquelle se passionne le quinquagénaire que je suis. Rock & Folk est un magazine exceptionnel ; aussi bien pour la mise en page, les textes que pour les photos ; dans une période qui semble basculer vers le misérabilisme et la médiocrité (Mireille Mathieu, Macias, Sheila) c'est plutôt réconfortant ! Elle est très mignonne, Mireille Mathieu, mais déjà sur le retour d'âge avec ses gueulantes... N'insistons pas, mais qu'il se trouve des adultes... et des jeunes pour s'en gargariser (Oh, Guermantès du « Figaro »), ça paraît incroyable. Il n'y aurait aucun problème de générations si les individus savaient évoluer, s'ils étaient curieux, en un mot « disponibles », qu'il s'agisse de musique, de peinture, de théâtre, de littérature, etc.

Voyez-vous, les adultes de mon âge sont composés de gens qui furent swing à leur époque... et même be-bop... Combien ont su demeurer dans le « vent »? C'est pourquoi je me demande si nos jeunes d'aujourd'hui sauront mieux vieillir que la majorité des gens de ma génération, douillettement emmitouflés dans leur conformisme? Et pourtant, combien est sympathique l'enthousiasme des jeunes (voir le courrier de vos lecteurs). Je ne discuterai pas de la valeur de tel groupe ou de tel interprète. Ça dépasse mes compétences, mais j'adore les Beatles, les Rolling Stones, Baez, Dylan, Donovan, Hallyday (c'est une bête de théâtre), Little Richard, Nina Simone, etc., ce qui ne m'empêche pas d'être un « fan » de chanteurs comme Brel, Colette Magny, Ferré, Greco, Sauvage, etc. J'ai aimé Brassens quand il était la bête noire de beaucoup. Aujourd'hui, il me déçoit. Musique inexistante, facilité... Vivent Dutronc, Polnareff !... Je suis un auditeur assidu du Pop Club : Vive José Artur ! Notre époque, lorsqu'on la vit, est prodigieuse, excitante, et je verrais assez bien dans votre revue quelques flashes sur la peinture, le théâtre, le cinéma. Parce que vous avez un sens remarquable de la qualité, de la présentation et vous ne pouvez que rendre vos jeunes lecteurs

exigeants. Félicitations sans réserves à toute votre équipe et mes vœux pour que 1967 soit pour « Rock & Folk » une grande année.

P.S. : Colette Magny ne mériterait-elle pas une page dans votre revue? Elle m'émeut autant qu'une interprète américaine de blues... Elle n'a pas la place qu'elle mérite. Qu'en pensez-vous? A propos de peinture, un artiste comme Mathieu ne réjouit-il pas en s'exprimant comme un James Brown ou un Jerry Lee Lewis?
Sergé Mabire,
Salle de la Renaissance,
Place des Tilleuls,
Colombelles (14).

DANI FORMIDABLE

J'aime beaucoup votre revue et ses pages glacées, mais surtout vos articles et les photos. Vous me feriez un grand plaisir si vous faisiez un autre article sur Bob Dylan. Vous ne pouvez pas hésiter, car c'est un poète et un bon musicien. J'espère trouver beaucoup de photos de Bobby, je le trouve beau malgré ses cheveux frisés. Dites donc, vous ne parlez pas beaucoup des chanteuses. Aussi, je vous demande un article, un grand, avec beaucoup de photos, sur Dani. Une fille formidable ! Ses chansons sont marrantes, la musique bien rythmée. Je ne voudrais pas paraître ridicule en disant que c'est frais, jeune, gai... Et puis elle est belle. Je suis sûre que vous ferez plaisir à de nombreux lecteurs en lui consacrant un article. Je vous en remercie d'avance. Une lectrice.

TAMLA, TAMLA, TAMLA

Par ce petit mot, voici un très très grand bravo pour avoir publié dans votre n° 3 « Martha and the Vandellas », « The 4 Tops », « The Miracles » et surtout les « Supremes » qui ont, je crois, plusieurs fois été premières au hit-parade de Californie avec « Back in my arms again », « A lover's concerto », « I hear a symphony » et j'espère bientôt avec « You keep me hangin'on ». Nancy Jordan,
Rue de la Fontaine du Pin,
Résidence des Pins, Bloc B, apt 213,
Juan-les-Pins (06).

LA ROUTE DU TRIOMPHE

Le n° 3 est encore plus fabuleux que ceux déjà parus ; il nous informe sur tout, rien n'est oublié, tout est mentionné : Hector, qu'était-il devenu? Rock & Folk nous l'a appris ; l'épopée du rock à l'Olympia, article sensationnel, pour nous, malheureux provinciaux qui n'avons pas eu la chance de la voir ; Spencer et Stevie ; les deux leaders du Spencer Davis Group répondant à différentes questions, chapeau : aucun autre journal (mis à part anglais) ne l'avait aussi bien fait ; Noël Deschamps,

un peu oublié, mais que nous, fanatiques de rock, nous n'oublions pas ; vous lui consacrez un article, c'est merveilleux ; il y aurait encore bon nombre de choses à citer : Qu'en pense Dick?, Richard rocker de lion, et Donovan qui est à mon avis l'un des n° 1 actuellement. En passant, bravo aussi pour l'article de Johnny sur le n° 2, Johnny ne doit pas être ignoré — comme par beaucoup de canards — il est toujours à mon avis le meilleur, le grand roi. Continuez comme ça, Rock & Folk est sur la route qui mène au triomphe.
de Jimmy et Fifi,
Dijon.

LA LUCIDITÉ DES BEATNIKS

Les vrais beatniks, ils ont noms Burroughs, Corso, Ferlinghetti, Kerouac, Ginsberg ; s'y ajoutent Dylan, Donovan aussi. Mais Boris Vian, J. F. Kennedy, James Dean sont aussi « beat » ! Qu'ont donc ces gens? Ce sont des gens lucides, avant tout. Ce sont des gens qui se rendent compte du but du monde tel que les hommes aujourd'hui le construisent : c'est-à-dire la fin du monde par la guerre. Et plus près de nous l'automatisme, partout, dans certaines parties du globe, amenant une intoxication grandissante de la personne humaine. L'homme ne sera plus qu'une machine, qu'un jouet, jouet des machines électroniques. Il n'y aura plus aucune poésie dans ce monde-là. Et puis, d'un autre côté, il y aura la faim, la misère toujours grandissante ; tout cela amenant la folie et la guerre. Voilà ce dont la « beat generation » est consciente. Alors, quand on dit qu'elle n'a pas sa raison d'être en France, quand on dit : le problème de la guerre au Vietnam n'intéresse pas les Français, là je sursaute. Quand, succédant à la guerre du Vietnam, il y aura le conflit atomique, on verra si les Français s'en désintéresseront. On veut les en désintéresser ou ils s'en désintéressent eux-mêmes, tout cela par hypocrisie — on ne veut pas voir les choses en face — ou tout simplement par non-lucidité. Les beatniks, les vrais, eux, sont lucides. Et si, un jour, tout danger de conflit atomique est écarté, dites-vous bien que ce sera un peu grâce aux accusations portées par la lucidité de la « beat generation » ; il n'y a que les malhonnêtes pour ne pas le reconnaître. Bien sûr, des lettres de ce genre, vous ne les ferez pas paraître. Ça n'intéresse personne. Ce que je vous demande, c'est, au nom du « folk » du titre de votre journal, de faire paraître une ou plusieurs traductions de poèmes ou de chansons d'écrivains « beat ». Ce n'est pas difficile. Merci d'avance.
Jean-Louis Lemierre,
Cité route du Mans,
La Suze, Sarthe (72).

(suite page 18)

**TOUS
LES SUCCES
ANGLAIS ACTUELS
SUR UN SEUL
DISQUE
30 cm**



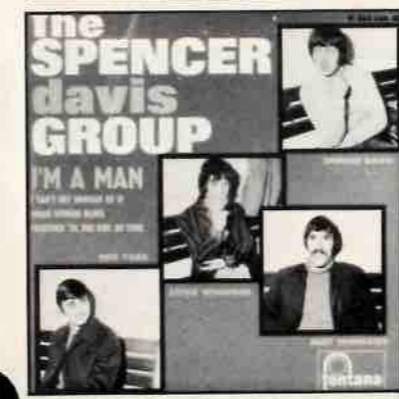
DANCE WITH...

- DAVE DEE, DOZY, BEAKY MICK & TICH SAVE ME
- LES TOUGHS BE CALM + ANYWAY THAT YOU WANT ME
- THE MERSEYS RHYTHM OF LOVE
- THE NEW VAUDEVILLE BAND WINCHESTER CATHEDRAL
- THE WALKER BROTHERS DEADLY THAN THE MALL
- THE PRETTY THINGS PROGRESS
- WAYNE FONTANA PAMELA PAMELA
- THE FOUR SEASONS TELL IT TO THE MAN
- MANFRED MANN BEAN DETACHED NURSEMAN W. JAMES
- THE V.I.P.s I WANA BE YOUR
- THE SPENCER DAVIS GROUP GIRME SOME LOVING

19^F
T.T.C.
30 cm

et tous les grands microsillons édités par la SOCIÉTÉ PHONOGRAPHIQUE PHILIPS

SUPER 45 t.



THE SPENCER DAVIS GROUP
I'm a man - Mean woman blues - I can't get enough of it - Together 'til the end of time
465.360

THE EASYBEATS
Friday on my mind - Remember Sam - Pretty girl - Made my bed "Gonna lie in it" Little Stevie, chanteur - Harry Vanda, George Young et Dick Diarmonde, guitares Snowy Fleet, batterie
36.106

n° 1 au hit parade étranger de l'émission Salut Les Copains



RIVIERA & BARCLAY vous proposent deux tubes

THE BEAT GOES ON
SONNY AND CHER
EP ATCO 118



HEY JOE
JIMI HENDRIX EXPERIENCE
EP BARCLAY 071.111

**...et n'oubliez pas qu'en
matiere de Rhythm & Blues
Riviera & Barclay
ont tout ce qu'il faut...**

WHAT IS SOUL ?
DEN E. KING
EP ATCO 120

DAY TRIPPER
OTIS REDDING
30 CM STAX 3001

YOU GOT ME HUMMIN'
SAM & DAVE
EP STAX 1006



NEW ORLEANS
WILSON PICKETT
EP ATLANTIC 750.018
30 CM ATLANTIC 820.102

PAPA WAS TOO
JOE TEX
EP ATLANTIC 750.018

LOVE ME TENDER
PERCY SLEDGE
EP ATLANTIC 750.020

rock & folk

SUJET	PAGE	AUTEUR	ILLUSTRATION
Hugues Aufray	1		Barclay-Tony Frank
R & F Actualités	3 à 10		
Pete Seeger	3	Jacques Vassal	Gilbert Nencioli
—	4	—	Cl. Delorme-Philips
Alhambra	5	Jean-Noël Coghe	Jean-Louis Rancurel
Jimmy James	6	—	X, Dutfoy
Télégrammes	7, 8	Jacques Barsamian	
V.I.P.'s	9	—	Fontana
Vigon	10	—	Rancurel, Bretecher, Motown
Courrier	13, 14, 18, 66		
Françoise Hardy	19 à 21	Jacques Barsamian	J. P. Leloir
Rock, Folk & Beatnicks	22 à 29	Alain Dister	Alain Dister
José Artur	30, 31, 57	Philippe Kœchlin	J. P. Leloir
Hugues Aufray	32 à 35	Pierre Chatenier	—
Tom Jones	36 à 39	Philippe Rault	—
Young Rascals	40 à 42	—	S. L. Brouste
Kinks	43, 44	Jean-Noël Coghe	P. P. P. Vogue
Sullivan	45 à 47	Kurt Mohr	Patrick Ghnassia
Buddy Holly	48 à 50	Jacques Barsamian	X
	51		Cabu
	53		Claire Bretecher
Clubs R & F	55	Robert Izmir	
Les disques	59		

Éditions du Kiosque : Administration, Rédaction et Publicité, 14, rue Chaptal, Paris-9^e. Tél. : 874-44-82 et 71-37.

Revue mensuelle. Numéro 4, février 1967.

Directeur : Robert Baudalet. Rédacteur en Chef : Philippe Kœchlin. Secrétaire Général : Jean Tronchot.

Comité de Direction : Philippe Adler, Philippe Kœchlin et Jean Tronchot.

Service Photo : Jean-Pierre Leloir. Service des Ventes : Jacky Ardoun.

Abonnements : France et zone franc, 1 an (12 numéros) : 25 F ; 6 mois (6 numéros) : 13 F.

Étranger, 1 an : 35 F français ; 6 mois : 18 F français.

Éditions du Kiosque : C.C.P. Paris 1964-22.

DISTRIBUTION : C.E.D
5, RUE GEOFFROY MARIE
PARIS 9^e

DISTRIBUTION : C.P.F.
143, AVENUE DE NEUILLY
NEUILLY-SUR-SEINE

PAS DE CATÉGORIES

« Nous, puristes » qui pouvons critiquer tout le monde, écrit Marc Vassier; pourraient-ils me dire ce qu'ils feraient aujourd'hui, ces rois, si les Beatles et Stones n'étaient venus remettre au goût du jour une musique qui s'enterrait. Qu'ils se souviennent donc de la « belle » époque de 1962 : Little Richard chantait des gospels, Elvis nageait dans la guimauve, Jerry Lee s'était tu et les hit-parades étaient envahis par la vague yé-yé avec Tornados, Shapiro, Nelson et autres Frank Ifield. Qui est venu donner un bon coup de balai sur tout cela et qui a permis à des chanteurs comme Chuck Berry, Bo Diddley et autres pionniers de reprendre une place de premier rang? Répondez vous-même. Les pionniers restent les pionniers mais on a justement le droit de penser que Bill Haley est démodé (qui le nierait) et que les derniers titres de Little Richard sont loin de valoir les « Tutti frutti » d'antan. Pourquoi donc vouloir faire tenir le rock dans une catégorie; tout ceci ne rime à rien. Ce n'est pas en gueulant qu'un tel est le dieu, que tel autre est une patate, que les pionniers sont des tordus et que les Anglais sont des bleus que l'on construira quelque chose de solide. Exemple, les rockers de Pont-à-Mousson : ont-ils seulement écouté « Shakin all over »; eh bien, ils verront que ce n'est pas si dingue que ça. Une lettre intéressante est celle de Jean-Paul Bergeault; il critique sans s'arracher les cheveux et c'est son droit de ne pas aimer les Beatles. Il n'en dit pas pour autant qu'ils sont bons pour la poubelle. De plus, il essaie de donner des idées et des appréciations, ce qui est plus que valable.

Pourquoi dire : « Évitez les Français, minables »; non ! tout chanteur français se rapprochant du rock et du folk, et faisant des originaux, est à soutenir et à aider. Moi, cela me ferait plaisir que par exemple Michel Polnareff flirte avec les premières places du « top » anglais. Pas vous?... Sylvie Vartan, que tout le monde rejète en bloc, est un cas. C'est vrai qu'elle était descendue bien bas; mais si elle remonte la pente, je pense qu'il faut justement la soutenir (ce qu'elle fait actuellement avec « Par amour, par pitié »).

Et bien, après avoir vidé mon sac, je voudrais ajouter quelques mots sur le dernier numéro. Tous les articles étaient bons, le maximum allant à Donovan et à Londres. Dick Rivers, au lieu de faire la moue, pourrait écouter un peu mieux ces groupes anglais. Cela lui permettrait de faire quelque chose de valable, au lieu de se perdre dans la platitude et la guimauve la plus complète. Mais l'idée des disques-surprises était excellente... Que les photos continuent à servir et non à supplanter le texte (celles de Donovan étaient terribles)... Un seul

et gros reproche : l'absence d'un hit-parade. J'ai boudé devant cette absence. Je crois que vous pourriez faire un hit-parade rien que pour Rock & Folk sans aller chercher Lido-Musique... L'équipe du journal n'a qu'à confronter ses goûts et je suis certain que nous aurions quelque chose de plus que valable. Arrêtons le bavardage... Je suis avec vous... Vive le bon rock.

Joël Fleutot,
Chemin-Ferrand,
La Cambe (14).

TAMLA, TAMLA, TAMLA

Il n'était pas dans mon idée d'acheter un journal un peu trop consacré au rock, mais en le feuilletant j'appréciai aussitôt la sélection finale de disques avec leurs références; la valeur de l'ensemble du petit commentaire de Kurt Mohr dans ladite sélection m'emballa : enfin je trouvais quelqu'un qui parlait du « Sound » de Detroit, du Tamla Motown Sound plus précisément. J'en arrive à mes idoles : Les Supremes, trop peu connues en France. Kurt Mohr, en quelques lignes, me combla en faisant l'éloge de leurs deux derniers 45 t. Rock & Folk n° 3 arrivé, c'est à mon tour d'employer les termes « sensass » et autre « fabulous » : splendides photos des Supremes, une de Martha avec un article sur Tamla et sur les compositeurs Holland et Dozier (qui ont aussi écrit les récents succès des Four Tops). Moi qui ai 14 disques Tamla (10 Supremes, 2 Martha, 2 Four Tops), je suis comblé. Kurt Mohr ne s'arrête pas là, il nous promet un article sur chaque vedette de Tamla-Motown. Je ne demanderais qu'une chose : qu'il y ait des photos aussi excellentes que celles de cet article (coup de chapeau à Patrick Ghnassia pour les photos des Supremes et de Martha). La photo des Supremes dans la sélection, les photos et l'article sur Donovan, les références des disques, la comédie Dutronc/Tronchot, Stevie et Spencer, tout est parfait dans ce numéro 3 et, si le rock ne me plaît pas, j'ai lu avec plaisir l'article sur Little Richard.

P. S. A mon tour de faire une critique de fanatique : pourquoi a-t-on fait écouter à Dick Rivers le « Lover's concerto » des Supremes quand il y avait des meilleurs titres comme « Can't hurry love » ou « You keep me hanging on »? André Lamoulié,
rue Thiers,
Roquefort (40).

LA RUBRIQUE COMIQUE

Votre « Rock & Folk » est bon. J'apprécie surtout sa rubrique comique, je veux parler du courrier des lecteurs. Chacun a sa vérité et, semblant pris d'un doute, croit indispensable de la faire savoir aux autres comme si, par là, il se sentait rassuré. Ridicule ! Ainsi, par le courrier, j'ai dû me considérer

successivement comme un « rocker », puis un « pionnier », un démodé (Bill Haley démodé parce que simple et un peu prétentieux — R & F n° 2 — triste !), un fanatique collectionneur d'une musique vieille de 10 ans (une chanson comme « Long tall Sally » vieille ? Incroyable !) et, enfin, un irréductible fossile (R & F n° 3). Tout ceci est d'ailleurs regrettable car votre journal est vraiment d'une tenue rédactionnelle remarquable.

M. J.-L. Nihouarn,
18, rue de l'Iroise,
Quimper (29).

PÉTULA CLARK

Nous espérons trouver très prochainement dans votre formidable bouquin un grand reportage sur Petula Clark, avec beaucoup de photos. C'est une des dernières vedettes féminines qui chantent encore des rocks et des jerks dans le monde. Aussi, c'est le « number one international ». Petula revient ce mois-ci des Etats-Unis où elle était depuis six mois. Régine.

WALKER BROS MIEUX QUE S.D.G.

Je vous écris pour vous remercier d'avoir créé une revue comme Rock & Folk. Elle est tout simplement formidable (il en aura fallu des années pour avoir un journal comme nous le désirons). Le n° 3 est « sensass », sa rédaction et son illustration sont beaucoup plus soignées que les précédents numéros, c'est encore un bon point à votre actif. Un grand bravo pour les articles que vous nous avez offerts sur Little Richard, Donovan et Dutronc. Parlez-nous dans votre prochain numéro des groupes comme les Easy Beats, les Actions, des groupes qui montent et surtout de Buddy Holly et Chuck Berry qui sont des grands pionniers du rock. Dans votre revue, établissez un hit-parade mensuel, nous en serions tous très heureux; abrégez vos télégrammes, on se passe des potins. En outre, je déclare infâme la critique des Walker Brothers par ce lecteur qui ose les traiter de prétentieux; cet ignare ferait mieux d'ouvrir ses oreilles, car il doit en avoir besoin. « My ship coming », n'est-ce pas une merveille? Je signale que les Walker Brothers sont nettement meilleurs que le Spencer Davis Group : sans Stevie Winwood, qu'est-ce qu'il serait? Longue vie à Rock & Folk. Patrice Foulon,
8, rue des Marronniers,
Paris 16^e.

PANNE D'ÉLECTRICITÉ

Vous savez, Messieurs, Dames, qui rédigez ce journal sensationnel nommé à juste titre Rock & Folk, vous savez que vous m'amusez? « Bob Dylan a eu un accident de moto », d'accord, entiè-

(suite page 66)



C'est dans son studio situé rue du Rocher que j'ai retrouvé Françoise Hardy. Elle a d'abord fait avec moi le point de l'année écoulée : « J'ai rarement été à Paris en 1966. J'ai chanté en Turquie, au Liban, en Angleterre (au cabaret londonien Le Savoy), en Allemagne aussi bien qu'aux quatre coins de la France. J'ai passé six mois à Londres pour le tournage du film « Grand prix », avec Yves Montand, Antonio Sabato et James Garner. C'était ma troisième expérience cinéma-

tographique après « Château en Suède » et « Une balle au cœur ». C'est également à Londres que j'ai enregistré mon dernier 45 t, « Rendez-vous d'automne » et je suis allé à New York en décembre pour participer à diverses interviews au moment du lancement de « Grand prix » aux États-Unis. En somme, je n'ai été dans notre capitale que pour faire des émissions télévisées. » Françoise m'a ensuite dit qu'elle serait de retour au Savoy de Londres pour deux mois à partir de février, qu'elle ne

comptait pas sortir de nouveau disque avant pas mal de temps. Elle en est venue à me parler de ses premiers disques : « Je les déteste et l'on n'arrête pas, comme pour ceux de Johnny Hallyday, de les rééditer à travers le monde. C'est abominable, cela fait une mauvaise publicité dont nous pâtissons ». J'ai ensuite branché son électrophone et elle s'est mise à critiquer les disques rock & folk que j'avais apportés :

qu'en dit françoise?

★★★★

LADY JANE (Les Rolling Stones)

« Je connais ce morceau : « Lady Jane » par les Rolling Stones. C'est l'une de leurs chansons que je préfère. « Aftermath » était un 33 terrible. Les Rolling Stones constituent mon groupe anglais favori.

★★

MOI JE PENSE ENCORE A TOI (Sylvie Vartan)

Voilà un vieux disque de Sylvie. C'est loin d'être l'un de ses meilleurs. Pourtant la chanson est bonne...

★★★★

WHAT'D I SAY (Jerry Lee Lewis)

Jerry Lee Lewis dans « What'd I say ». Extra, j'ai toujours préféré sa version à toutes les autres. J'ai une passion pour tout ce qu'il fait et j'ai regretté de ne pas l'avoir vu à l'Olympia en novembre dernier. Je pense que Jerry Lee est le meilleur chanteur de rock. Quelle manière de jouer du piano ! Ses titres que j'aime le mieux demeurent « Great balls of fire » et « Breathless ».

★

SHAKE IT BABY (John Lee Hooker)

Qu'est-ce? ... John Lee Hooker. Eh bien, je dois l'avouer, je n'aime pas beaucoup le folk-blues qui ressemble à tout et à rien à la fois.

★★★

DON'T BRING ME DOWN (Les Pretty Things)

Je connais cette chanson par Ronnie Bird... C'est « Don't bring me down », avec les Pretty Things. Excellent : J'aime ce style un peu comparable à celui des Rolling Stones. Ce titre aurait très bien pu être enregistré par ces derniers.

★★

PAPA'S GOT A BRAND NEW BAG (James Brown)

Ce n'est pas le genre de choses que je passe à longueur de journées sur mon électrophone. Les harmonies sont identiques à celles de « Ain't that a groove ». Je préférerais son « It's a man's man's world »...

★

LAST TRAIN TO CLARKSVILLE (Les Monkees)

Je connais, mais je n'aime pas tellement. Je sais que ce disque a été numéro 1 aux États-Unis. Par contre, leur nouveau « I'm a believer » est dément. Ce « Last train to Clarksville » ne marque pas et ressemble trop au Beatles-sound.

★★★

OU VA-T-ELLE (Ronnie Bird)

Tiens justement, voici Ronnie dont nous parlions plus tôt. C'est un bon copain et un bon chanteur. « Où va-t-elle » est l'une des meilleures chansons qu'il ait enregistrées. Disque très bien fait!...

★★★

I GO APE (Neil Sedaka)

Terriblement démodé mais cela m'accroche. Neil Sedaka?... J'aimais énormément ce qu'il faisait lorsque j'étais plus jeune, en particulier son « Carol ». C'est comme Paul Anka, Cliff Richard et compagnie, ces artistes me rappellent des tas de souvenirs vieux de cinq ou six ans et une époque où j'écoutais toute la journée mes disques anglais et américains.

★★★★

JUST LIKE A WOMAN (Bob Dylan)

Bob me l'avait fait entendre à son hôtel après son passage à l'Olympia, l'an dernier. J'étais vraiment contente car, avec Georges Brassens, c'est l'une de mes idoles. La mélodie est fantastique et les paroles émouvantes. Dylan est bien mon chanteur américain préféré.

★★★★

ALL I COULD DO IS CRY (Joe Tex)

Vieux disque de Joe Tex, un chanteur noir de rhythm'n'blues que j'apprécie énormément. Joe Tex est vraiment très drôle et l'humour plus le rythme, je trouve cela extraordinaire ; c'est pour cela que Dutronc me plaît aussi. J'ai rapporté d'Amérique tous les disques de Mr. Tex. Ici, il nous raconte l'histoire d'un type qui rentre dans une église et qui s'aperçoit que sa petite amie est en train de se marier avec un autre homme. Les arrangements sont parfois archifaux mais cela fait partie du charme de ce disque.

★★

I WANNA BE FREE (Les V.I.P's)

Je ne connais pas ce disque, ni ce groupe. C'est pas mal du tout, mais cela ne m'emballe pas. Il n'y a pas de vraie mélodie, ni d'arrangements particuliers.

★

SPINOUT (Elvis Presley)

Banal, alors que j'aime le vieux rock'n'roll lorsqu'il sort de l'ordinaire. Je ne connaissais pas ce disque d'Elvis, qui en a fait des dizaines et des dizaines de bien meilleurs. Pour chanter des slows, il n'a pas son égal et ses premiers succès étaient formidables.

★★★

SOUS QUELLE ÉTOILE SUIS-JE NÉ (Michel Polnareff)

Polnareff... J'aime beaucoup. Mais, sur ce 33 tours, je préfère « L'oiseau de nuit ». Les arrangements sont très soignés, on sent qu'il se donne du mal pour faire ses disques, c'est propre. J'ai une grande admiration pour Jacques Dutronc et lui, car ils font des chansons originales. Ce sont les deux révélations de la nouvelle vague.

★★★★

I BELIEVE TO MY SOUL (Ray Charles)

Grave lacune dans mon éducation musicale : Je connais mal Ray Charles car, à l'époque où il était en vogue en France, j'idolâtrais Jerry Lee Lewis, et les rockers blancs... Oui, je l'admets : il est fantastique dans ce morceau, j'adore ce rythme lent très marqué.

Tandis que je récupère mes disques, Françoise reprend déjà sa guitare et fais quelques accords. Avant de me raccompagner à la porte, elle me dit qu'elle regrette que je n'aie pas apporté de disques de Brassens et de Dutronc qu'elle considère comme deux des grands du folk-song français et me reproche de ne pas avoir passé plus de disques de filles comme Dionne Warwick, mais semble malgré tout satisfaite de cette heure passée à écouter des enregistrements rock & folk.

JACQUES BARSAMIAN

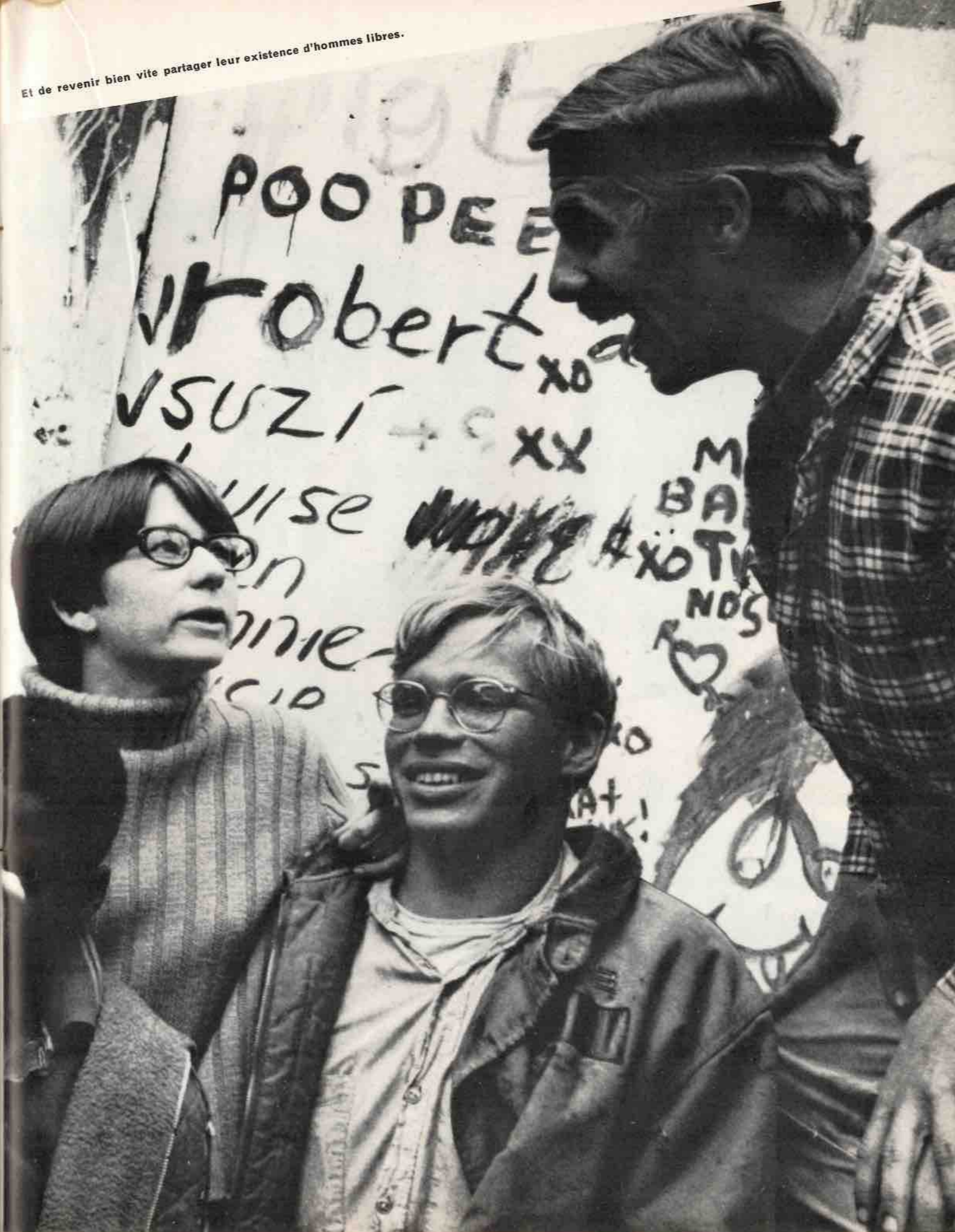


ROCK FOLK ET BEATNIKS AUX USA

C'est après avoir connu des gens comme ça qu'on a envie de chanter le « Subteranean Homesick Blues ».



Et de revenir bien vite partager leur existence d'hommes libres.



Deux cuillers entrecroisées sur la paume de la main et voilà des claquettes pour accompagner le copain qui joue de la guitare. C'est simple et ça swingue.



A New-York, l'on a fait la triste expérience, il est interdit de dessiner sur les trottoirs. Aussi les touristes se font tirer le portrait dans de petites échoppes aménagées spécialement pour une dizaine de peintres. Bien entendu, on ne les trouve que dans le Village, et plus précisément sur Bleeker Street.

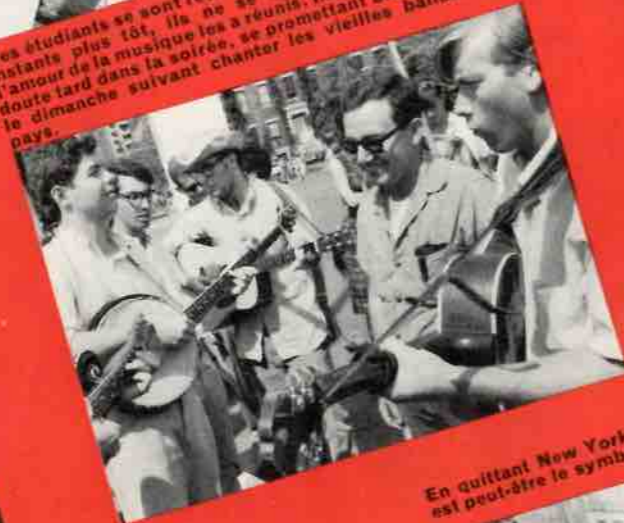


Ces tables en pierre ont vu défilé de joueurs. Ils viennent chaque jour de leurs poches et restent à heures, quelquefois même leur vie entière.

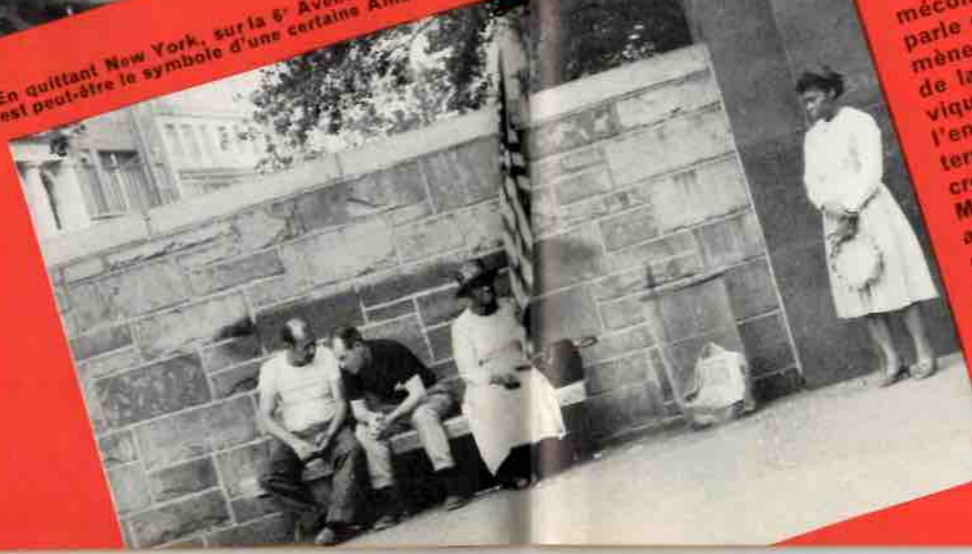


d'entrevoir cette scène qui

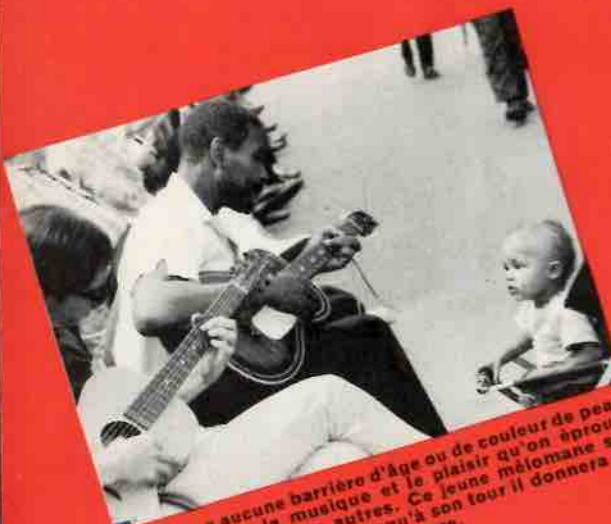
Ces étudiants se sont retrouvés là par hasard. Quelques instants plus tôt, ils ne se connaissaient pas. Seul l'amour de la musique les a réunis. Ils se sépareront sans doute tard dans la soirée, se promettant bien de revenir le dimanche suivant chanter les vieilles ballades du pays.



En quittant New York, sur la 6^e Avenue l'eus le temps est peut-être le symbole d'une certaine Amérique.



Ici, il n'y a aucune barrière d'âge ou de couleur de peau. Seule compte la musique et le plaisir qu'on éprouve à la faire goûter aux autres. Ce jeune malotrine s'en souviendra sans doute lorsqu'à son tour il donnera des aubades dans les allées du square.



C'est un drôle d'hôtel. Un dollar la nuit. Une paillasse dans une cellule où il est impossible de se tenir debout; un grillage en guise de plafond (pour empêcher les vols, car la cloison ne monte pas jusqu'en haut, question d'aération); d'énormes barreaux aux fenêtres, contre les envies de suicide; de la lumière toute le matin par un colosse noir. La police vient souvent y cueillir quelques malfaiteurs, ou les employés de locataires arrivent d'un peu partout, poètes barbus, étudiants en rupture de ban, clochards, repris de justice, pauvres types de tout poil. Comme je suis fauché, c'est la seule solution pour avoir un toit, en attendant qu'un ami m'offre de partager son appartement. Cela s'appelle le Greenwich Hotel et c'est en plein Village, à New York.

Dans l'esprit de certains New-Yorkais tout cela est démodé et, seul, compte l'East Village, compris entre la 3^e avenue et Tomkins Square Park. On y trouve tout ce qu'il faut pour être vraiment dans le coup: bijoux pharaoniques, badges provocants, vêtements et mocassins de toutes les tribus indiennes, vestes d'officier de la guerre de Sécession à celle de 18, et surtout deux ou trois boutiques d'objets de toutes sortes réalisés sous l'influence de toutes sortes de disques, le L.S.D. Les philosophes extrêmes-orientales y connaissent une vogue extraordinaire; des conférences sur l'hindouisme ont lieu toutes les semaines, souvent présidées par le grand poète Allen Ginsberg. Des instituts de yoga sont créés partout; comme je suis particulièrement écéuré par la cuisine américaine, je fais honneur à celle des Restaurants Zen Macrobiotiques tels que le Paradoxe ou l'Épicerie.

I'M FOR ME

I FIGHT POVERTY I WORK



Alain Dister a passé plusieurs semaines aux U.S.A. en menant la vie de ces beatniks tant décriés. Il a photographié une Amérique que l'on ignore: anticonformiste et très artiste. Son récit nous fait pénétrer au cœur de ce milieu d'où sont venus et viendront les groupes rock & folk les plus dignes d'estime.

En ce début de juillet, la chaleur est parfois insupportable. Aussi je fais comme tout le monde; je passe mes journées, et une bonne partie de mes nuits, dehors. Mon horizon se limite à quelques rues: Mac-Dougal, Bleeker, Saint Marks, centre de toute la vie musicale, atmosphère pop-rock et folk-song 24 heures sur 24. Il y a quelques mois, on pouvait encore y voir Bob Dylan aux alentours du « Café Feenjohn », du « Wha? » ou du « Bizarro ». Les Lovin Spoonful, les Byrds y firent leurs premiers pas. Les Village Fugs ont pris la relève et hurlent tous les soirs au « Players Theatre » leurs revendications et leur mécontentement de la société. On parle d'eux comme d'un des phénomènes musicaux les plus importants de la côte est: « l'individualité atavique de la frontière américaine, l'enchantement paillard de l'Angleterre élizabéthaine et la fécondité créatrice de la Renaissance » (Status Magazine). Cependant les touristes affluents, avec leurs dollars, ruinent ce qui faisait le pittoresque de ce quartier. Un peu comme à Saint-Germain-des-Prés. Bob Dylan a préféré partir. D'autres ont suivi. Mais quelques traditions demeurent et des groupes comme le Paul Butterfield's Blues Band ou les Pozzo Secco Singers continuent d'y maintenir haut la flamme du folk-song.

Tout le monde est d'accord pour se retrouver le dimanche après-midi à Washington Square, au bout de la 5^e avenue. Chacun vient avec son instrument: guitare surtout, mais aussi violon, harmonica, banjo, clarinette, bongo, tambourin. Un simple sifflet ou deux cuillers entrecroisées peuvent très bien suffire pour accompagner un ami; et l'on va d'un groupe à l'autre, chantant une ballade, un rock brûlant ou un de ces bons vieux airs du folklore chers à Johnnie Cash. Jeunes et vieux, Noirs et Blancs se retrouvent là, unis dans la même fraternité musicale pour célébrer chaque semaine et vieux succès de la fête. Partout, c'est la même fête. Dans une allée, quelques guitaristes interprètent les derniers succès de Bob Dylan. Près du bassin, un groupe de retraités s'égosille d'une voix éraillée sur de très vieux airs et s'accompagne des instruments les plus bizarres: trompette d'enfant, boîte de conserve, violon à une corde, sifflet à piston. A côté d'eux, indifférents, quatre Noirs chantent pour eux seuls de très beaux spirituels. Et les spectateurs vont d'un groupe à l'autre, participant joyeusement à ce festival permanent de bonne humeur. A l'écart, quelques enragés poursuivent

**Le Village, et les amis
que je m'y suis faits,
voudraient bien
me retenir, mais je dois
en savoir davantage
sur l'Amérique.
Il me faut partir...**

comme chaque jour leur partie d'échecs sur des tables en pierre, alors que tout près on fait la queue pour éteindre sa soif à l'eau glacée d'une fontaine publique. Le Village, et les amis que je m'y suis faits, voudraient bien me retenir; mais si je veux en savoir davantage sur l'Amérique, il me faut partir rapidement. Je prends donc la route pour la Californie grâce à un bon truc pour voyager aux moindres frais. Avec deux camarades français, nous nous adressons à une agence spécialisée qui nous confie la voiture d'un particulier se rendant à Los Angeles par avion. Nous la lui livrons une semaine plus tard, après avoir traversé la région des Grands Lacs, les plaines du Middle West et les déserts montagneux du Far West.



Je trouve un point de chute à Hollywood; cependant mes réserves s'épuisent et il me faut chercher un travail quelconque. En Amérique, c'est très difficile à cause des lois. J'ai la chance de rencontrer un disc-jockey qui va beaucoup m'aider en me donnant toutes les facilités pour voir le maximum de gens du spectacle et les photographier pour le compte de sa chaîne de radio. Malheureusement, beaucoup sont en tournée ou en vacances. Les Mama's and Papa's, les Byrds et même Elvis Presley m'échappent ainsi de justesse. J'obtiens alors l'autorisation d'assister à diverses séances d'enregistrement : Del Shannon, qui tente de réapparaître dans les hit-parades; Sonny and Cher (elle chante; il la dirige) qui sont vraiment très sympathiques et m'invitent à passer une journée avec eux dans leur magnifique villa d'Encino, le point le plus chaud de la région de Los Angeles. Cela commence très bien. Ça devient du délire lorsque je reçois un coup de téléphone me conviant à une soirée en compagnie... des Rolling Stones. Ils sont là pour trois semaines. Enregistrements, concerts, vacances. Le soir même, je suis au « Galaxy », l'une des boîtes les plus en vue de Sunset Boulevard. Ike et Tina Turner s'y produisent spécialement pour eux. Je ne l'ai jamais vu de Bill Wyman; très peu « fantôme ». Il aurait plutôt tendance à manifester

son enthousiasme, car le spectacle est fantastique. La salle « chauffe » très fort et la présence des Anglais stimule tout le monde. Le « show » est bien supérieur à celui de James Brown, que je verrai deux jours plus tard en compagnie de Mick Jagger et Brian Jones. Je poursuis ainsi quelque temps ma tournée des clubs : « Whisky-a-gogo » où passe Johnny Rivers, « Hullabaloo » qui lança Chad and Jeremy et où l'on trouve les plus jolies filles de la région, « Sea Witch », « Pandora Box », les deux grandes boîtes beatnik, « Wild Thing », qui « fit un malheur » là-bas. Un jour, je fais quelques pas sur Sunset Boulevard avec Keith Richards lorsqu'un escadron de filles adorables se précipite sur nous avec les pires intentions. Nous ne devons notre salut qu'à notre fuite au fond d'une splendide boutique d'artisan mexicain; nous pourrions ainsi continuer tranquillement la conversation, laissant le chauffeur aux prises avec les minettes.

Puis la course aux vedettes recommence : une semaine entière pour arriver à réunir les cinq Beach Boys chez l'un d'eux. Séance de photos. Pour me détendre, Dennis Wilson, le batteur, m'offre une promenade à plus de 200 km à l'heure à bord de sa Corvette Sting Ray (très) spéciale. Démarrages foudroyants, roues qui patinent, fumée et morceaux de pneus volant en tous sens : les malheureux habitants de ce coin tranquille de Beverley Hills sont complètement effarés. Dennis est un champion de la formule Dragster et possède en plus une demi-douzaine de monstres mécaniques parmi lesquels une Ferrari et un bijou délicieusement épouvantable appelé AC Ford Cobra 7 litres dont il se sert dans les courses de Hot Rod : 400 mètres en 8 secondes environ, départ arrêté ! Pour me remettre de ces émotions, un festival de cocasserie et de bonne humeur. Ces six garçons absolument dingues sont en train de révolutionner l'univers musical en Californie. Pour eux, le rock est un spectacle total qui demande l'adhésion sans réserve du spectateur. Cela donne les plus beaux « happenings » de la côte ouest, dans

Sonny délaisse volontiers le micro pour diriger les séances d'enregistrement de Cher. Il se démène alors derrière les pupitres de commande, assurant à lui seul tout le travail de production, de direction, de mixage, de voix-orchestre jusqu'à ce que tout soit parfait.



Ike T...
assure
toujours

urner dirige son fantastique groupe de rhythm and blues. Il la liaison entre les chanteuses et les différents musiciens, s' terriblement tendu et concentré alors que...



Souvent, le groupe
dansés. Dans ces
l'adhésion du public
spectacle ne perd
show business.

interprète des sortes de sketches chantés et dansés. La drôlerie s'ajoute au rythme et est alors totale. Mais, à aucun instant, le souffle. C'est un des meilleurs de tout le



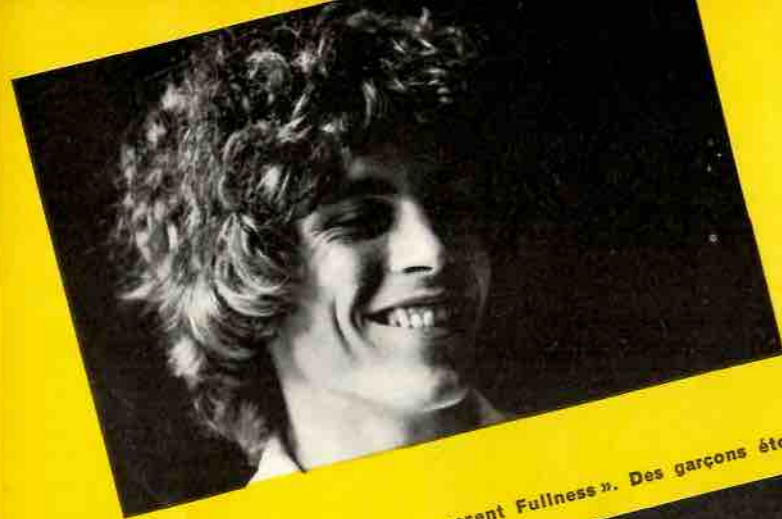
... sa femme Tina se livre à fond, dans les élans les plus furieux, à un art qui semble accuser encore davantage ses origines africaines.



Une journée entière avec Del Shannon pour enregistrer un grand succès local : « Red rubber ball ». Del remonte actuellement au Cash Box et pourrait bien effectuer un jour prochain un « come back »



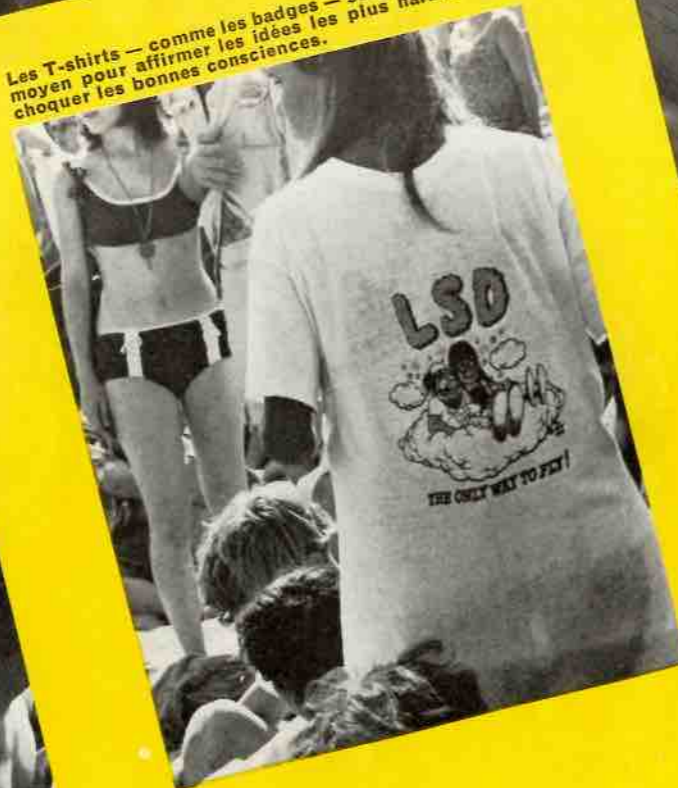
Cinq garçons sympathiques et bourrés de talent ont conquis les premières places partout dans le monde : les Beach Boys seront certainement encore parmi les tout premiers en 1967.



Un groupe qui monte : « Everpresent Fullness ». Des garçons étonnamment libres et pleins d'humour.



Les T-shirts — comme les badges — sont un excellent moyen pour affirmer les idées les plus hardies... et choquer les bonnes consciences.



L'expression du jazz n'a pas de frontières. Le seul cadre qui semble lui convenir est un horizon illimité, comme ici l'Océan Pacifique.

La révolution dans le pop-song. Frank Zappa, leader des Mothers of Invention, avec sa tête de Groucho Marx, est un véritable génie musical.



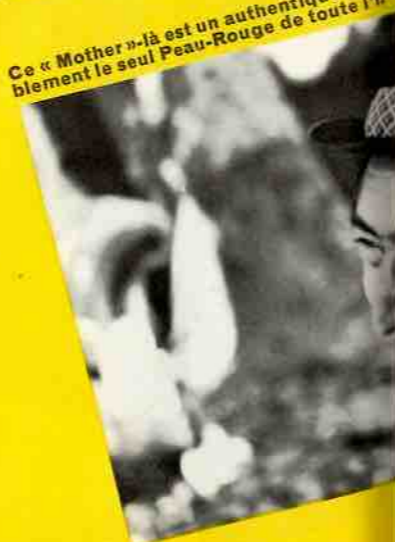
Ses compères ont tous des allures pour le moins et Karl, l'agent de publicité du groupe.



Ce « Mother »-là est un authentique Indien. Il Cherokee. C'est probablement le seul Peau-Rouge de toute l'h...



Cherokee. C'est probablement le seul Peau-Rouge de toute l'histoire du rock.



anges, tel

l'atmosphère la plus délirante qui se puisse imaginer. A côté de leurs prestations, la plus folle nuit du Palladium ressemble à une exhibition de patronage un jour de distribution des prix. Déjà, beaucoup de groupes marchent sur leurs traces, comme « Everpresent Fullness » — l'un des plus sympathiques —, « The Seeds », « The New Generation » à Los Angeles. Et à San Francisco, « Jefferson Airplane », « Grateful Dead » et « Big Brother and the Holding Co » sont les plus populaires. Mais le fait principal chez tous ces groupes, à John Lennon et aux trois autres, c'est leur dévotion inconditionnelle à leur originalité propre, chacun d'eux conservant un caractère (vraiment) très particulier, qui apporte toujours quelque chose de neuf. Et là, je pense surtout aux musiciens de San Francisco.

Peu avant de quitter Los Angeles, je fus avisé par Free Press, LE journal beatnik de la Californie, que Joan Baez allait procéder à une vente de jouets contre la guerre sur la plage de Venice. Je m'y précipitai, mais la grande chanteuse était déjà partie. Pourtant, je fus récompensé; un ensemble de free-jazz se produisit en jam-session sur le sable même. Spectacle extraordinaire que ces musiciens improvisant ensemble ou à tour de rôle face à l'océan. Une foule bigarrée écoutait religieusement cette espèce de message qui bien peu devaient intercepter. Par moments, une fille se dressait et hurlait « no more war », « no more war », comme une plainte, une prière suppliante, établissant un dialogue avec les autres instrumentistes. La scène prenait une allure fascinante, accentuée par le soleil se couchant dans la brume du Pacifique. Une très jolie brune aux longs cheveux sur les reins vint alors vers moi, engagea gentiment la conversation, puis s'embrava aux longs cheveux sur les reins mena à travers le dédale des allées couvertes de sable de Venice vers sa petite maison où elle m'offrit l'hospitalité durant ma dernière semaine ici. Je dus la quitter avec regret, car j'avais très envie de voir San Francisco.

Trois jours de stop, du camion de 30 tonnes à la voiture de sport; les nuits dans l'herbe ou dans une voiture abandonnée. Parfois, un étudiant m'offre de partager son maigre repas. En passant, je visite Big Sur, hauteur de la poésie beatnik, et Carmel Valley, où Joan Baez dirige son école de la non-violence. Et un matin, sur la route de Monterey, je suis pris en charge par une amie du grand écrivain Michael Mac Clure. Felicia va me garder chez elle une semaine, me faisant connaître toute la haute société beatnik de San Francisco, les plus grands, les plus merveilleux personnages que j'ai jamais rencontrés. Elle va m'aider, avec ses amis, à me mettre à la poursuite des Hell's Angels sur lesquels je voulais faire un reportage. Malheureusement, ils sont insaisissables et disparaissent à la vue des journalistes... ou leur demandent des sommes pharamineuses pour répondre à leurs interviews, comme les grandes vedettes.

Il ne me reste plus alors qu'à me laisser bercer par la douceur de vivre californienne et à ouvrir tout grand mes yeux et mes oreilles pour découvrir ce monde où tout est neuf, où tout se crée, tant en musique qu'en littérature et bientôt en peinture. Je vis dans un décor digne des « Subterraneans » de Jack Kerouac : Redwood Street, maisons en bois du vieux San Francisco préservées du tremblement de terre et de l'incendie de 1910, ruelles en cul-de-sac, encombrées d'énormes motos pétaradantes, murs couverts d'inscriptions, de graffiti et même de peintures. Après un pèlerinage à City Light Books, la librairie-édition qui, grâce à Lawrence Ferlinghetti, lança Allen Ginsberg, Bob Kaufman, Gregory Corso et tant d'autres, je me rends à l'Université de Berkeley. J'y rencontre les étudiants les plus étranges sur les épaules, garçons aux cheveux sur les épaules, portant tunique sur les épaules, sans lacés jusqu'au genou — les sandales grecques sont aussi très à la mode —, filles en mini-mini-jupe et longs, très longs cheveux. Quel peuple magnifique! Ce soir, ils se déchaîneront à l'« Avalon Ballroom » ou au « Fillmore » avec « Jefferson Airplane » ou « The Peanut Butter Conspiracy ». San Francisco, pays des mille danses, est aussi la ville aux mille orchestres et est en train de prendre la relève de Londres et de Liverpool. Gardez un œil ouvert sur San Francisco : c'est de là que viendront les futurs Beatles et autres Stones. Ici, dès leur plus jeune âge, les gens s'initient aux mystères de la guitare et de bien d'autres instruments. Nous en avons vu les premiers résultats : Mama's and Papa's, Monkees. D'autres viendront toujours plus nombreux. Déjà des revues britanniques comme « Rave » annoncent une invasion en force des groupes californiens. On connaît le succès rencontré par les Beach Boys. Vraiment, 1967 s'annonce comme une grande année pour le pop-song. Un très bon cru. De Californie, bien sûr.

I HATE EVERYBODY

IF IT'S LIQUID-- I DRINK IT

PSYCHIATRY: THE NEW INQUISITION

WAR IS GOOD BUSINESS INVEST YOUR SON

KILL FOR PEACE

WE SHALL OVERCOME

ALAIN DISTER



Nous commençons ce mois-ci une série d'interviews consacrées aux producteurs de radio « rock & folk ». Voici d'abord José Artur qui, tous les soirs, anime le « Pop Club » sur France Inter et en a fait l'une des émissions les plus écoutées de l'O.R.T.F. Le « Pop Club », où se mêlent les interviews les plus diverses aux disques les plus « in », se déroule dans l'ambiance décontractée d'un bar où l'on vient discuter le coup. On n'y présente que de la variété de qualité, principalement rythmée (Pierre Lattès anime même une séquence « Rock & Folk » plus particulièrement destinée aux purs) et le ton des propos ainsi que la tenue musicale de l'émission sont un constant hommage à la « pop music ». Quant à José Artur, il règne sur son monde avec un humour perçant et une verve allègre. Derrière le micro, on devine cependant un personnage lucide et compréhensif qui pratique de constants appels à l'intelligence.

JOSÉ ARTUR, VOUS ÊTES, PHYSIQUEMENT, LE MOINS JEUNE DES PRODUCTEURS « ROCK & FOLK » QUI PRONENT LA MUSIQUE RYTHMÉE SUR DIVERSES LONGUEURS D'ONDES. COMMENT EN ÊTES-VOUS VENU A ASSURER LA DIRECTION DU POP CLUB ?

Je suis un des plus grands flemmards que la terre ait portés. Ce sont les ennuis qui m'ont obligé à bosser. Jusqu'à mon mariage, à 27 ans, j'étais un joueur terrible... A Saint-Germain-des-Prés, je faisais le con, j'étais le secrétaire de François Périer, l'ami intime des couples, le pique-assiette marrant. Je faisais le même numéro qu'aujourd'hui mais il n'était pas payant. Je suis un ancien comédien par goût et encore comédien de temps en temps par intérêt : depuis que j'ai abandonné le théâtre et le cinéma, j'ai beaucoup de propositions alors que j'en manquais quand c'était mon métier, évidemment ! J'ai fait de la radio à Europe 1 et Luxembourg avec Chouquet et puis je me suis marié, j'ai eu un môme et ma femme s'est tirée. Deux solutions dans ce cas-là : ou se

flinguer ou travailler comme un dingue. Il y a eu « Table ouverte », il y a eu le « Magazine des jeunes », « Flirtissimo » et enfin le « Pop Club ». Le Pop Club me donne beaucoup de travail mais j'ai surtout une équipe formidable. Je me compare à Louis XIV parce que je suis très simple ; eh bien, j'ai des Colbert merveilleux, j'ai des Louvois, j'ai des Lenôtre. Claude Villers, il faut le supporter, mais il est bourré de qualités, il connaît les disques de « pop music » formidablement, il a de l'étoffe. Et j'en ai profité pour marier diverses activités qui se complètent : je suis également directeur des manifestations artistiques du paquebot France. J'ai compris un jour qu'on pouvait vendre vingt fois la même chose dans la vie. J'ai lu dans les journaux que, quand on vend vingt fois le même appartement, on va en prison, mais quand on vend une chanson vingt fois, on ne va pas en prison, on fait fortune. Je me suis donc dit : « Quand j'engage une vedette pour le France, pourquoi ne pas la faire venir au Pop Club, mettre en boîte l'interview pour son émission posthume ». Il y a des tas de mecs, maintenant, j'attends qu'ils meurent et j'ai l'émission posthume toute prête. C'est très agréable.

VOUS ÊTES VENU TOUT RÉCEMMENT, JE CROIS, A LA POP MUSIC. IL Y A PEU DE TEMPS ENCORE, VOUS N'AIMIEZ PAS ÇA.

Je ne voulais pas faire le Pop Club, au début. J'ai toujours eu peur de faire « vieux beau ». Mais j'ai pensé que les minets qui écoutaient Filipacchi à 14 ans devaient évoluer et qu'à 19 ans ils viendraient à une émission comme le Pop Club. Les gens qui m'aiment, je crois, n'aiment pas Hubert ni Rosko, bien qu'ils aiment les disques que nous passons tous les trois. Je ne fais pas de concessions. Quand j'ai commencé cette émission, l'écoute de France Inter le soir était bien en dessous de Luxembourg et d'Europe, maintenant nous avons rattrapé. Donc, c'est la preuve qu'il y a des auditeurs qui se passent

de la distribution d'oranges et de porteclés et qu'ils sont nombreux. Moi, je blague avec les auditeurs comme les chansonniers : « Oh la dame, avec son chapeau ! » ; ils adorent ça, finalement. Les restaurants qui marchent à Paris ne sont pas ceux où on est bien assis, mais ceux où l'on bouffe le mieux. Alors, finalement, en faisant la conquête d'un public, j'ai été moi-même conquis par les disques que je n'écoutais pas au début. Là, je suis vraiment sincère : j'ai commencé cette émission presque en faisant des clins d'œil à mes amis parce que c'était pour moi comme si l'on m'avait fait présenter du catch. Et puis, c'est comme le gosse qui crache sa première cuillerée de caviar et qui en raffolera ensuite. J'y ai pris goût. Cette année, j'ai reçu des vœux de toutes les grandes écoles : mes futurs directeurs viennent me voir, encore tout admiratifs. Plus tard, ce sont eux qui me dirigeront mais, pour l'instant, ils viennent annoncer au Pop Club leurs bais d'école et moi, j'adore les recevoir. Je ne veux pas jouer au vieux con mais j'adore les mômes. Je les aime parce qu'ils m'acceptent. Ils me considèrent comme un type qui en a simplement vu un peu plus qu'eux et à qui, malgré tout, ils apprennent quelque chose. Je venais de Brel, Barbara et Luc Berimont, j'étais loin de Rosko. L'O. R. T. F. — il faut lui rendre hommage — a eu l'intelligence de me payer un voyage d'étude à New York. Là-bas, j'ai vu les inspireurs d'Hubert et Rosko. Et maintenant, on vient me demander d'écrire la préface d'un livre sur Dylan ; j'en suis ravi. Je crois maintenant avoir le public qui aime la « pop music » en profondeur, qui ne se contente pas de la dernière nouveauté et qui écoute trois fois un disque avant de l'acheter, le public de votre journal.

CONNAISSANT MAL LA POP MUSIC AU DÉBUT DU POP CLUB, COMMENT VOUS EN ÊTES-VOUS TIRÉ ?

Je suis très consciencieux et je sais que j'ai beaucoup de lacunes. Alors, comme (suite page 57)

LE POP CLUB DE JOSÉ ARTUR

HORIZON

*Entre le folk et la chanson douce,
Hugues Aufray va-t-il choisir une direction précise ?*

Chatenier : Hugues, n'es-tu pas en train d'abandonner peu à peu le folk-song ?

Aufray : Absolument pas. Pourquoi ?

Chatenier : Certains des titres de ton dernier album sorti fin décembre sont, par leur accompagnement et par leur esprit même, beaucoup plus « pop » que folk. Déjà, « Céline » annonçait ce changement. Est-ce une évolution ou un tournant ?

Aufray : Je te répondrai que Picasso a changé plusieurs fois de manière. Mais il a fait une œuvre. Et une œuvre qu'on vient justement de fêter à Paris par une exposition formidable. Pour un artiste, l'œuvre est faite de renoncements, de changements... Il faut toujours tenter des expériences, ne pas se laisser emprisonner dans un style. Ne pas se renouveler, c'est se scléroser.

Chatenier : Pourquoi ce titre « Horizon » ?

Aufray : Si j'ai choisi de donner ce titre à mon nouvel album, c'est justement pour montrer que je ne voulais pas m'en tenir là et que je regardais devant moi, vers l'horizon, vers les nouveaux espaces à découvrir, à explorer.

Chatenier : Es-tu content de ce disque, dans son ensemble ?

Aufray : Franchement, pas tellement. Il y a des tas de trucs que je ne ferais déjà plus comme ça maintenant. D'autre part, nous l'avons enregistré, en grande partie, dans des conditions épouvantables. A Londres, avec des musiciens et des techniciens qui ne parlaient pas français, à cause de la grève des musiciens. Il y a aussi deux titres : « San Miguel » et « Y'avait Fanny qui chantait » qui ont été enregistrés il y a deux ans et que nous avons quand même mis là parce que la grève des musiciens bloquait les studios. J'ai changé depuis.

Chatenier : Quels sont les titres que tu préfères ?

Aufray : C'est difficile à dire. Mais c'est peut-être « La blanche caravelle », « Dam di dam », et « Il faut ranger ta poupée » que j'aime particulièrement parce que je l'ai écrite en pensant à ma première fille. Et ce sont aussi les chansons qui ont un aspect plus nouveau pour moi. J'aime aussi les chansons plus folkloriques comme « La princesse et le troubadour » et « Le serpent ».

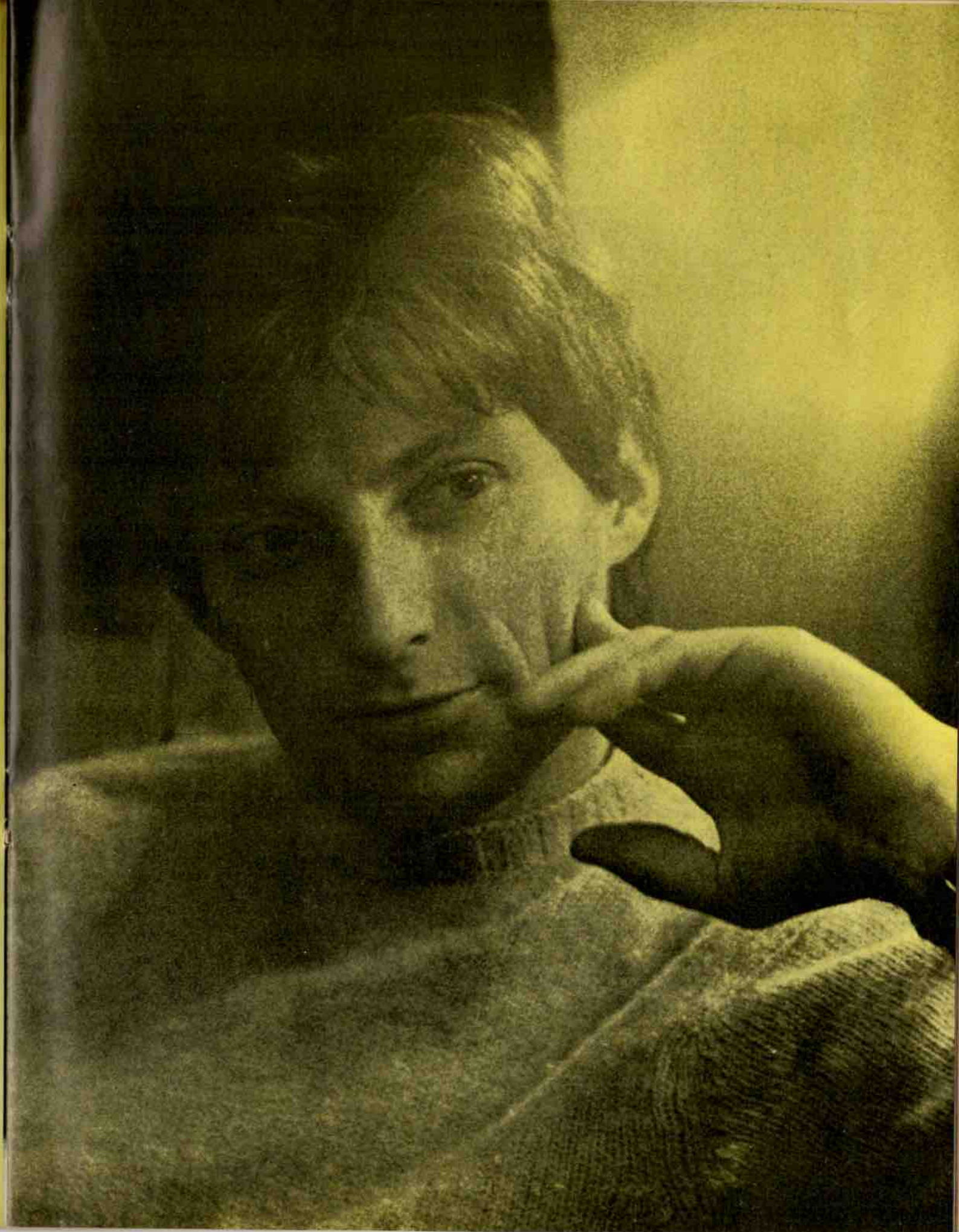
Chatenier : Est-ce qu'il n'y a pas quand même dans ce mélange des préoccupations commerciales ?

Aufray : Absolument pas. J'ai peut-être été tirillé, pour ne pas dire influencé, par des considérations de ce genre qui ne viennent pas de moi, mais des gens qui sont justement chargés de vendre mes disques. Il est normal qu'une maison de disques veuille vendre le plus de disques possible. Et « Céline » est la meilleure vente de l'année. J'insiste là-dessus parce que j'ai vendu plus de disques que Johnny Hallyday et Dalida.

Chatenier : La situation de chanteur de folk-songs n'est donc pas très stable en France ?

Aufray : Le public français en général n'aime pas le folk-song. Je ne peux pas être un chanteur de folk-song en France. Je n'ai pas encore un nom assez fort pour imposer ça. Et pour en arriver là, il me faut louvoyer encore. Aux USA, un chanteur comme Pete Seeger chante du folk depuis dix ans et il en chantera encore pendant dix ans.

Chatenier : Le public français n'est pas fidèle ?



Aufroy : Non, il suit la mode. Et, en ce moment la mode vient d'Angleterre.

Chatenier : Tu viens justement d'aller deux fois à Londres très récemment.

Aufroy : Je n'ai pas eu le temps de beaucoup me rendre compte. Les deux fois, j'ai été très occupé. La première fois, c'était pour le disque et la seconde fois pour y tourner une émission pour la Télévision Française. Je n'ai pas compris pourquoi d'ailleurs. La télé avait un budget pour tourner une séquence à Londres. Et ils m'ont choisi, comme ça. J'ai dû adapter une chanson exprès. Mais Londres, ça a l'air vraiment formidable en ce moment. Tout le monde paraît plus libre. Dans les rues, il y a une ambiance folle. Rien de tout ça à Paris où tout est petit. A Londres, pendant mon premier séjour, j'ai loué une Rolls-Royce, comme celle de la Reine, avec un chauffeur. C'est vraiment terrible. A Paris, ce n'est pas possible. Les gens ne comprendraient pas. Je serais bêtement critiqué. Un chanteur engagé en Rolls !... Je vois déjà le parti idiot qu'en tireraient certains journalistes.

Chatenier : Tu as aussi fait récemment une tournée qui, dit-on, n'a pas très bien marché. Pourquoi ?

Aufroy : En effet. La tournée s'est traduite par un échec. Mais pas pour moi... pour les organisateurs. Nous avons fait des demi-salles, et aussi des salles pleines. A Rennes, il y avait 6.000 spectateurs. Personnellement, j'ai eu du succès tous les soirs. A Lyon, j'ai eu quinze minutes de rappel. On n'avait jamais vu ça à Lyon. Même Johnny n'a jamais fait ça. Seulement, la presse n'en

parle pas dans ces cas-là. La tournée a été organisée par les Copains-Menier et sur des salles de 1.000 spectateurs, il y avait, parfois, seulement 20 ou 30 Copains-Menier. C'était là l'échec.

Chatenier : Crois-tu que le système actuel des tournées ne soit pas bon ?

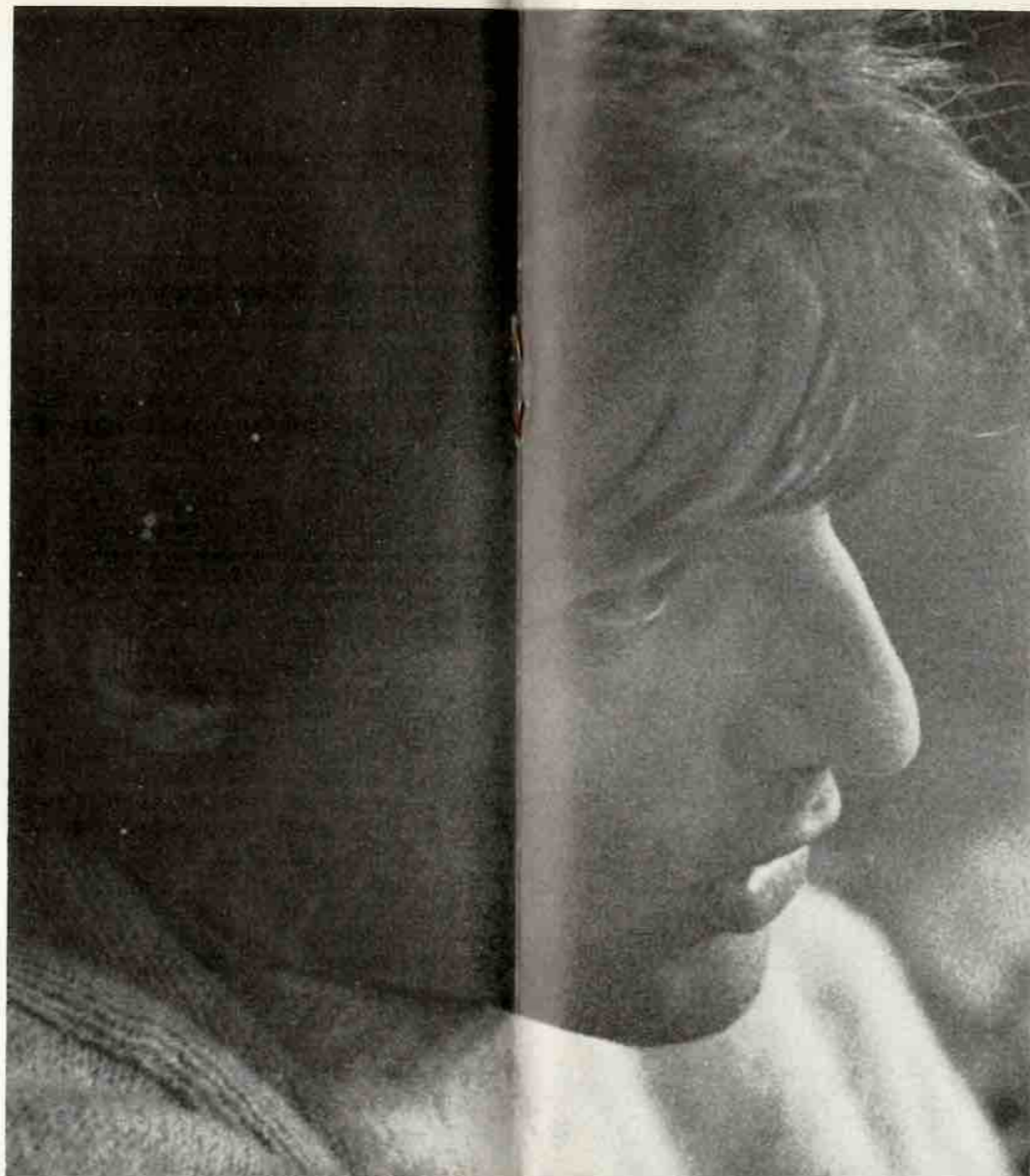
Aufroy : Je ne sais pas, mais je crois qu'on inflige, et qu'on a infligé aux spectateurs des premières parties sans intérêt. Ils viennent voir une vedette et ils doivent endurer toute une série de jeunes chanteurs qui ne savent pas se tenir en scène. Les jeunes ne font pas leurs premières armes sur scène. Maintenant, on commence par enregistrer. Moi, j'ai débuté dans les petits cabarets, et même dans la rue, devant les cafés. C'est une autre école.

Chatenier : Que comptes-tu faire alors ?

Aufroy : J'ai un grand projet. Très important. Je vais faire, le 25 janvier à Bruxelles, un récital. Ce sera d'ailleurs la première fois que je ne chanterai pas à « L'Ancienne Belgique », mais au tout nouveau Théâtre d'Essai. Il n'y a plus de première partie. Je suis seul en scène pendant deux heures, accompagné par mon « skiffle group » et aussi par un orgue, des violons... etc., pour certains morceaux. Je suis très content de cette expérience. Je crois que c'est la suite normale d'une évolution pour un chanteur. Je t'avoue que ça me fait quand même un peu peur. Car il ne s'agit plus là de connaître quinze chansons et de les chanter.

Chatenier : Et comment vois-tu ce récital ?

Aufroy : Je ne sais pas encore. J'hésite. De toutes façons, il ne faut pas



mélanger les genres. Je ferai sûrement une partie folk-song et une partie pop. Mais je ne sais pas laquelle faire en premier.

Chatenier : Puisque tu restes quand même très attaché au folklore et que je sais que tu as l'habitude de penser longtemps à l'avance tes « œuvres », peux-tu me dire dès maintenant comment sera ton prochain disque ?

Aufroy : Il sera très folklorique. Il y a très longtemps que j'ai envie de le faire. Mais je n'ai pas pu pour les raisons que je t'ai dites. Peut-être les gens vont-ils penser, alors, que je fais machine arrière. Pas du tout. Je crois que le

folklore est quelque chose d'extrêmement vivant et moderne, si on l'aborde d'une manière moderne, et non en conservateur de musée. Je connais un tas de chansons qui sont très belles, des chansons bretonnes en particulier.

Chatenier : As-tu d'autres projets pour 1967 ?

Aufroy : Je vais me tourner un peu plus vers l'étranger. En avril, je dois aller au Canada. Et je viens juste d'apprendre que je dois faire aussi un gala à New York. J'ai une passion pour l'Amérique. Cet été, j'irai encore à l'étranger, et en novembre, mais là il n'y a rien de sûr, j'ai seulement marqué ça au crayon sur mes cartons, je ferais l'Olympia.

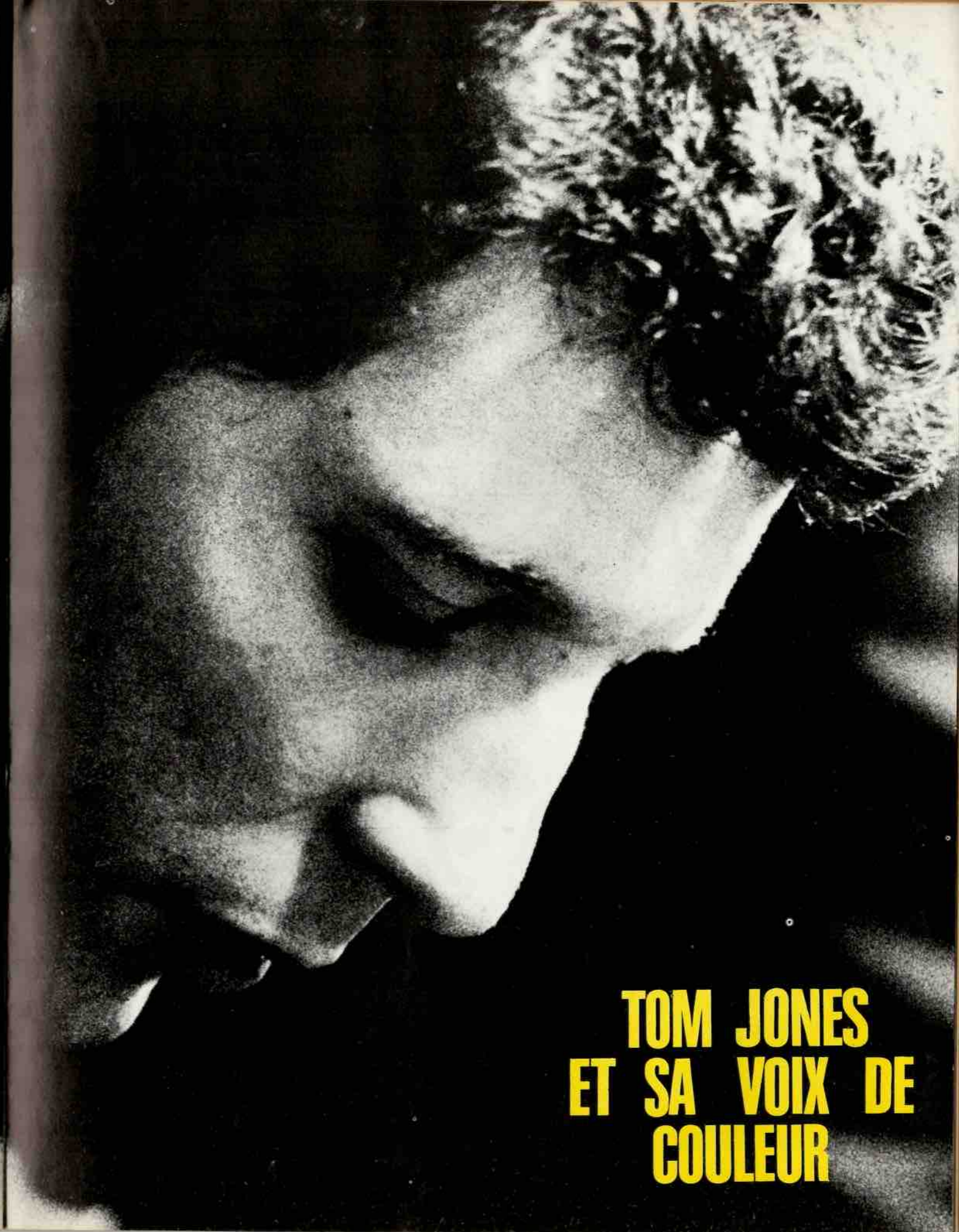
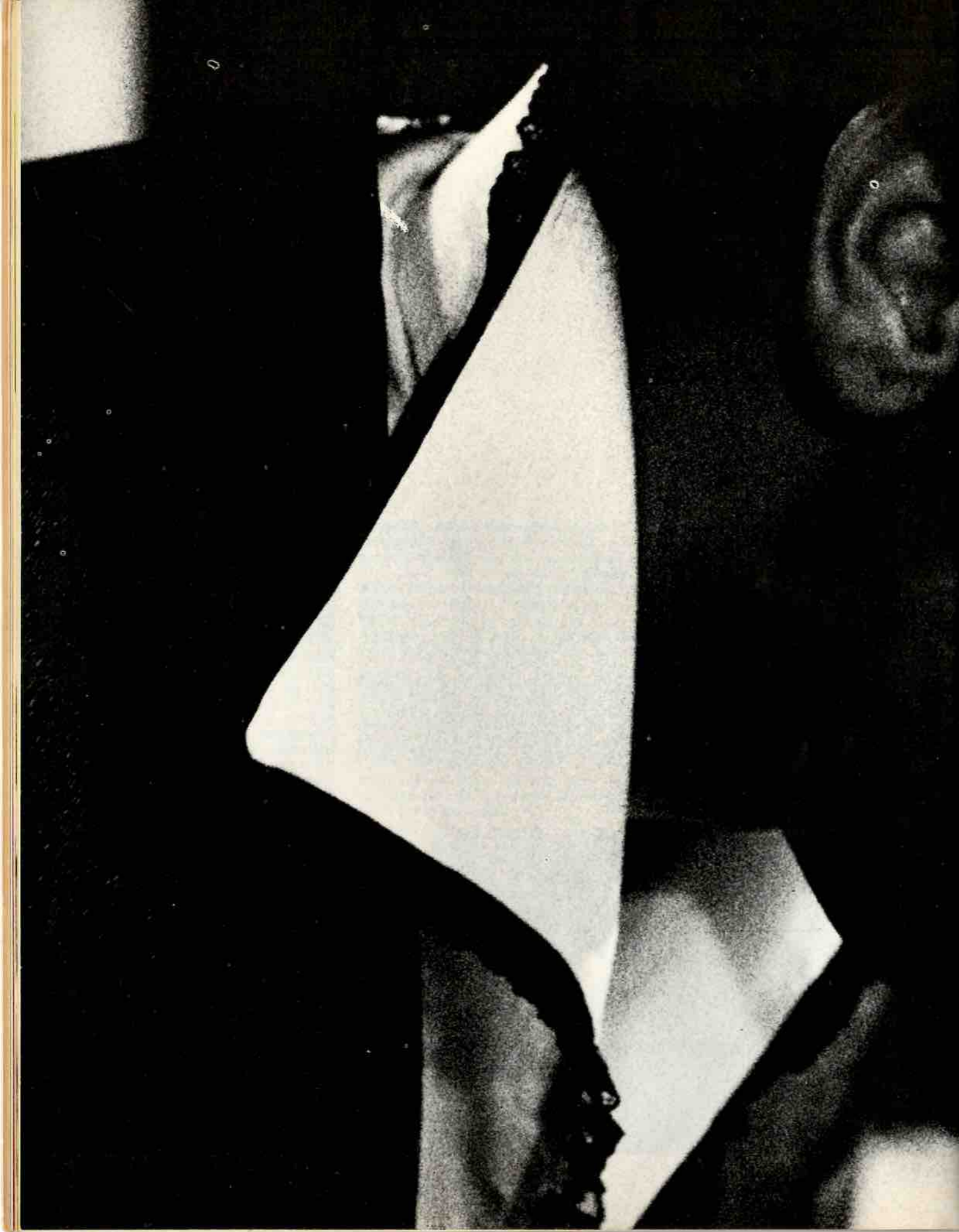
Chatenier : Participerais-tu aujourd'hui à une marche pacifique ?

Aufroy : J'ai comme projet, dans la mesure où j'aurai le temps, de faire un gala à la Mutualité pour une équipe de jeunes cinéastes qui veulent partir au Viet-Nam et à Hanoï tourner un film et à qui il manque trois millions. Mais je voudrais à cette occasion qu'il y ait en même temps une manifestation pacifique, une sorte de marche qui descendrait le boulevard Saint-Germain jusqu'à la Mutualité.

Chatenier : Hugues, il y a chez toi un petit paradoxe. Tu es plutôt considéré comme un chanteur jeune et pour jeunes. Tu as pourtant 37 ans. Comment expliques-tu ça ?

Aufroy : Je suis un enfant. C'est même toi qui l'as déjà dit. Et si ce n'est pas toi... tu aurais dû.

PIERRE CHATENIER



**TOM JONES
ET SA VOIX DE
COULEUR**



Lorsque j'ai rencontré Tom Jones dans un bar de la rue Caumartin, il débordait d'enthousiasme à propos de Lou Rawls, ce nouveau monstre du « showbusiness » américain dont nous vous parlions dans notre dernier numéro :

— Hier soir j'étais dans une discothèque à Bruxelles et on m'a demandé ce que je pensais de Lou Rawls ; à vrai dire je n'avais jamais entendu parler de lui. Moi qui croyais connaître tous les chanteurs noirs américains !...

— Cela fait six ans déjà qu'il enregistre...

— Oui, et il a même été n° 1 dans les classements de R'n'B en Angleterre. Malheureusement je ne regarde jamais les hit-parades.

— Avez-vous l'intention, Tom, de vous inspirer de lui ?

— J'aime ses idées. Je sens que j'ai besoin d'une présentation scénique impeccable, parfaitement au point et variée à la fois ; quelque chose qui ne fasse pas sauter la baraque, un style « cool » mais qui maintienne l'intérêt d'un bout à l'autre.

— Pourtant, dans les concerts, vous chantez toujours du rock and roll ?

— Oui bien sûr, en particulier lorsque je suis en France ou dans un pays non-anglophone. L'auditoire dans ces cas-là aime les morceaux qui balancent, parce qu'ils offrent une plus grande participation visuelle qui compense l'incompréhension des paroles.

— A ce propos, lors de votre premier passage à l'Olympia, beaucoup de gens ont jugé votre attitude très sexy, on a même dit que vos contorsions étaient indécentes.

— J'adore danser et je ne pense pas être indécent. Quand vous voyez quelqu'un jerker dans un club ou en privé, vous n'y faites pas attention, mais quand il s'agit d'une seule personne en scène, naturellement les spectateurs observent et détaillent les moindres mouvements. De toute façon, de quoi parlent les chansons sinon d'amour et de sexe ? Si je chante « If you need me », il n'y a pas d'équivoque dans les termes.

— Revenons un peu à votre répertoire : même en France, vous chantez des morceaux plus lents du genre « I can't stop loving you » ?

— Ça, c'est un classique. C'est du Ray Charles, tout le monde connaît. Il en va pareillement de « Georgia » : ces ballades, on peut les chanter devant n'importe quel public.

— En ce qui concerne « Green, green grass of home », est-ce pour vous la chanson idéale ?

— En réalité je l'ai enregistrée parce que je ne savais pas très bien quoi faire. J'ai participé à la tournée de Jerry Lee Lewis et j'aimais cet original extrait de l'un de ses récents 33 t. Lors d'un show à la télévision, je l'ai chanté et des tas de gens ont écrit en demandant que je l'enregistre. Ce qui a été fait. Le choix de la

direction de Decca s'est porté sur ce titre lorsqu'il a fallu décider d'un nouveau simple ; choix judicieux, je pense.

(Au moment où j'écris ces lignes « Green, green grass of home » est, pour la sixième semaine, n° 1 en Angleterre).

— Y a-t-il un disque de vous, Tom, que vous préférez tout spécialement ?

— « With these hands ». Il n'est pas très connu en France parce que chez vous le super sur lequel il est sorti avait pour morceau vedette « Untrue, unfaithful »...

— Tom, vous a-t-on dit que vous avez une voix « coloured », que vous chantez comme un Noir ?

— Je ne m'en étais jamais rendu compte jusqu'à ce que mes disques sortent aux États-Unis. Là-bas, quand ils ont entendu « It's not unusual », ils étaient tous persuadés que j'étais noir ; lorsqu'ils m'ont vu arriver, ils ne pouvaient en croire leurs yeux !!!

— Au fait de quelle manière avez-vous commencé à chanter ?

— Au début, je me suis mis aux vieux chants traditionnels gaéliques, mais sans conviction. J'écoutais énormément la radio, Frankie Laine, Bill Haley, Presley, Jerry Lee Lewis. Et puis il y a eu Little Richard et sa voix fantastique. Je crois qu'il a été le premier à me faire prendre conscience qu'une voix pouvait être « coloured ». Des gens comme Nat King Cole chantent très bien, mais ils n'avaient pas ce « truc » en plus que l'on retrouve chez Little Richard et par la suite chez Ben E. King, Sam Cooke, Solomon Burke. Ces chanteurs-là m'ont beaucoup influencé, mais d'une manière naturelle, imperceptible ; de même, lorsque quelqu'un vous apprend à jouer au golf, vous jouez comme il vous a appris. Moi j'ai appris en écoutant des Noirs, il est naturel que je chante « coloured ».

— Votre style vocal est toujours très « wild », très sauvage ?

— Ma voix est dure, rugueuse. Pas seulement quand je chante ; quand je parle c'est la même chose !

— Pensez-vous qu'il se forme actuellement une nouvelle école de chanteurs dans votre style, dans le style de Ben E. King, et qui aille en sens opposé à celle des chanteurs du genre opéra comme Johnny Mathis, Mario Lanza, Jackie Wilson ?

— Certainement. Les jeunes cherchent plus à phraser. Qu'essaient de faire les chanteurs « soul » ? Ils apportent le maximum de « feeling » dans chaque note. Tout le monde se pâme devant Frank Sinatra. Pour moi c'est un bon chanteur, un point c'est tout. Il chante une note comme elle est écrite. Quelqu'un lui compose un morceau comme ça, il l'interprétera comme ça. Si vous êtes capable de prendre une note et d'y placer tout votre « feeling », si vous pouvez dans un mot exprimer tout ce que vous ressentez, alors oui, ça c'est le « soul », ça sort naturellement ; il faut que

vous puissiez prendre la note, l'abaisser, la remonter, en faire ce que vous voulez !

— D'accord, mais ça élimine pas mal de gens ?

— Sûrement. S'il ne tenait qu'à moi, Frank Sinatra aurait déjà été éliminé depuis longtemps. Il a un joli « sound » ; si les gens aiment ça, tant mieux. Mais quand on vient me dire que Sinatra est terrible : non !

— En Angleterre, il y a un autre chanteur dont on affirme qu'il possède également une voix « coloured », c'est Stevie Winwood. Quelle est votre opinion à son égard ?

— Je pense qu'on l'a beaucoup surestimé. Il a les éléments de base d'un bon chanteur, mais il me semble avoir forcé la note, il a voulu absolument sonner « coloured », parfois il manque un peu de naturel. A part cela, je le tiens pour un musicien formidable. Je préfère de loin l'écouter jouer de la guitare plutôt que chanter.

— Tom, une question pour les pionniers qui lisent « Rock & Folk » : que pensez-vous de Bill Haley ?

— Une légende. Le styliste d'un genre maintenant dépassé. Je crois qu'il vaudrait mieux pour lui qu'on le considérât désormais comme un bon souvenir plutôt que comme quelqu'un qui essaie en vain de regagner les lauriers passés. Il a été formidable.

— Avez-vous rencontré aux U.S.A. les artistes que vous aimez ?

— Oui, à peu près tous : Ben E. King, Chuck Jackson, Solomon Burke, Presley.

— Vous avez rencontré Elvis ? Comment cela s'est-il passé ?

— Très bien ! L'ennui c'est qu'il ne disait pas grand-chose. Je voulais le faire parler mais, à mes questions, il se contentait de répondre par oui ou par non. J'aime échanger des impressions avec les autres artistes ; il me disait que j'étais formidable, mais moi, ça ne m'intéressait pas ; je voulais lui demander certaines choses, mais à chaque fois il se remettait à parler de moi !!!

— Avez-vous rencontré les Beach Boys ?

— Non et je ne l'ai pas cherché. Je ne les ai jamais trouvés sensationnels. Je n'aime pas les trucs élaborés et compliqués. « Good vibrations », pour moi, c'est du vide. Le son a été fabriqué mais ça manque totalement de « soul ».

— Partagé entre le Pays de Galles d'où vous êtes originaire, l'Angleterre et les U.S.A., où vous sentez-vous le plus chez vous ?

— Sentimentalement au Pays de Galles ; mes parents, ma famille habitent encore là-bas, c'est le « green, green grass of home ». Musicalement parlant, je me sens très américain. Mon endroit favori c'est New York. D'ailleurs même les Anglais me considèrent comme un chanteur « pour Américains ». Il se pourrait qu'un jour je parte vivre là-bas. PHILIPPE RAULT

LES JEUNES

CARNEMENTS



*Après avoir rencontré Tom Jones, Philippe Rault
a discuté lors de leur passage à Paris avec
des Américains qui montent : les Young Rascals*

Quatre « garnements » en provenance directe de New York City étaient, il y a quelques semaines, les hôtes de la capitale ; Eddie Brigatti, Felix Cavaliere, Gene Cornish et Dino Danelli (plus connus sous le nom de Young Rascals et respectivement chanteur-percussionniste, organiste, guitariste et batteur de leur emploi) ont produit une très forte impression dans les milieux du « show-biz » parisien. A la Locomotive comme à l'Olympia, ils ont déchainé un enthousiasme tout naturel lorsqu'on songe aux atouts qu'ils alignaient : professionnalisme, décontraction, un répertoire composé d'originaux de première classe, l'un des deux meilleurs batteurs que j'ai jamais rencontrés dans le métier (l'autre étant Ginger Baker), un instrumental surprise, « Cute », qui commence à la Jimmy McGriff, se prolonge en « raga rock » et prend fin dans une des plus belles apothéoses « psychedelic » que je connaisse. Voulez-vous une preuve de l'intérêt qu'ils ont suscité ? Au cours des répétitions à l'Olympia, ce mardi-là, qui s'étaient terminées en force par « Cute », j'ai vu — pour la première fois en de telles circonstances — la centaine de personnes présentes (en majorité des attachés de presse et directeurs artistiques, public blasé s'il en est) applaudir à tout rompre nos « jeunes garnements » tellement c'était formidable ! Un hommage qui est rare, je puis vous l'assurer ! Par-delà les planches j'ai découvert quatre garçons pleins d'humour et terriblement sympathiques. Eddie apporte la note comique dans la formation ; Gene est celui qui prend la vie comme elle vient ; Felix fait figure d'intellectuel et de penseur ; quant à Dino, s'il n'est pas très bavard, il fait preuve toujours d'une extrême amabilité et d'une grande politesse.

Nos quatre amis ont beaucoup apprécié Paris : « C'est la première fois que nous venons en Europe », m'a confié Gene, « c'est même la première fois, à part un saut à Hawaï, que nous quittons le continent américain ». Par quoi ont-ils été particulièrement frappés dans notre capitale ? Par le boulevard Haussmann. Eh oui ! Avec toutes les illuminations de fin d'année, ils ont trouvé à cette célèbre artère parisienne un côté « psychedelic just great ». Par l'abondance des monuments : « On croirait marcher dans un musée ! » s'esclaffait Dino. Par le Louvre : Felix voulait à tout prix se faire photographier devant la Joconde. Il est simplement dommage que nous ayons choisi le mardi, seul jour de fermeture de la semaine, pour nous y rendre. Par la cuisine française aussi : Eddie, après avoir apprécié les délices

de notre gastronomie, tenait absolument à écrire une chanson vantant les qualités de nos maîtres queux.

Attablés à une terrasse des Champs-Élysées, Eddie et Felix ont répondu (d'une manière souvent pittoresque d'ailleurs) aux questions de Rock & Folk : — Eddie, quand as-tu commencé à t'intéresser au domaine musical ?

— En 1945 (Eddie a 21 ans, faites le compte !). J'avais alors l'habitude de chanter toute la nuit, mais je me heurtai à une vive opposition du côté de mes parents. Encore une vocation brimée !

— Et après cette période de frustration profonde ?

— A la maison, on s'est toujours passionné pour la musique. Cela provient peut-être de nos origines : ma famille (comme celles de Felix et de Dino) est de nationalité italienne. Nous sommes originaires de Sicile pour plus de précision.

— Le pays de la mafia et de la vendetta. — C'est cela même !

Et sur ce, il tira de derrière son énorme ceinturon une lame étincelante d'environ 15 centimètres de longueur. Les bonnes vieilles traditions ancestrales étaient toujours vivaces ! Je conseillai à Eddie de ranger sa quinquillerie, les clients nous jetant des regards inquiets et vaguement effarouchés. Il continua son récit.

— Mon frère chantait avec Joey Dee et les Starlighters, tu te souviens, les créateurs du twist au Peppermint Lounge ? Ensuite, je l'ai remplacé et je suis resté deux ans dans le groupe. Le seul ennui, c'est que Joey nous payait avec un lance-pierre. J'en ai eu assez et je suis parti.



— De ton côté, comment ça c'est passé, Felix ?

— Il m'était arrivé de jouer avec les Starlighters, comme ça, de temps en temps ; aussi je connaissais Eddie. D'autre part j'avais formé un groupe, Felix et les Escorts, dont Dino était déjà membre. Le jour où Eddie a quitté le Peppermint Lounge, je lui ai proposé de monter une nouvelle formation avec Dino. Il nous manquait un guitariste, c'est à ce moment-là que nous avons rencontré Gene.

— Vous vous appeliez comment à cette époque ?

— Au début nous avons eu un tas de noms bizarres ; entre autres « les Sardines » et puis « les Crayons »...

— Et en définitive vous vous êtes fixés sur « Young Rascals » ?

— Un jour à la télé, un comique bien connu aux États-Unis, Soupy Sales, nous a présentés en scène sous ce pseudonyme. Il nous a plus et nous l'avons gardé. Naturellement, sept mois plus tard, Dino prétendait que c'était lui qui nous avait trouvé ce nom-là !

— Ensuite c'est l'époque du « Barge », la boîte « in » de New York. Paul McCartney, les Stones, Dylan viennent vous y applaudir. Les maisons de disques commencent à se bagarrer pour vous prendre sous contrat...

— Nous les avons vues défiler les unes après les autres pendant trois mois. C'était RCA Victor qui nous proposait le plus. En fin de compte, nous avons préféré Atlantic parce que, pour nous, c'est le label « soul » par excellence et nous étions très heureux d'entrer dans la même écurie que Wilson Pickett et Otis Redding.

— C'est aussi au « Barge » que vous avez rencontré Sid Bernstein ?

— Oui, Sid est notre manager et notre meilleur ami. C'est vraiment un type épatant. Le seul reproche qu'on puisse lui faire, c'est qu'il mange trop. En plus c'est un gourmet, alors depuis qu'il est à Paris...

— Felix, c'est vous qui composez les chansons du groupe ?

— La musique très souvent ; Eddie écrit les paroles.

— Quelles sont les originaux dus à votre plume qui ont le mieux marché ?

— « Mustang sally », « I ain't gonna eat out my heat any more », « Love is a beautiful thing », « Come on up ».

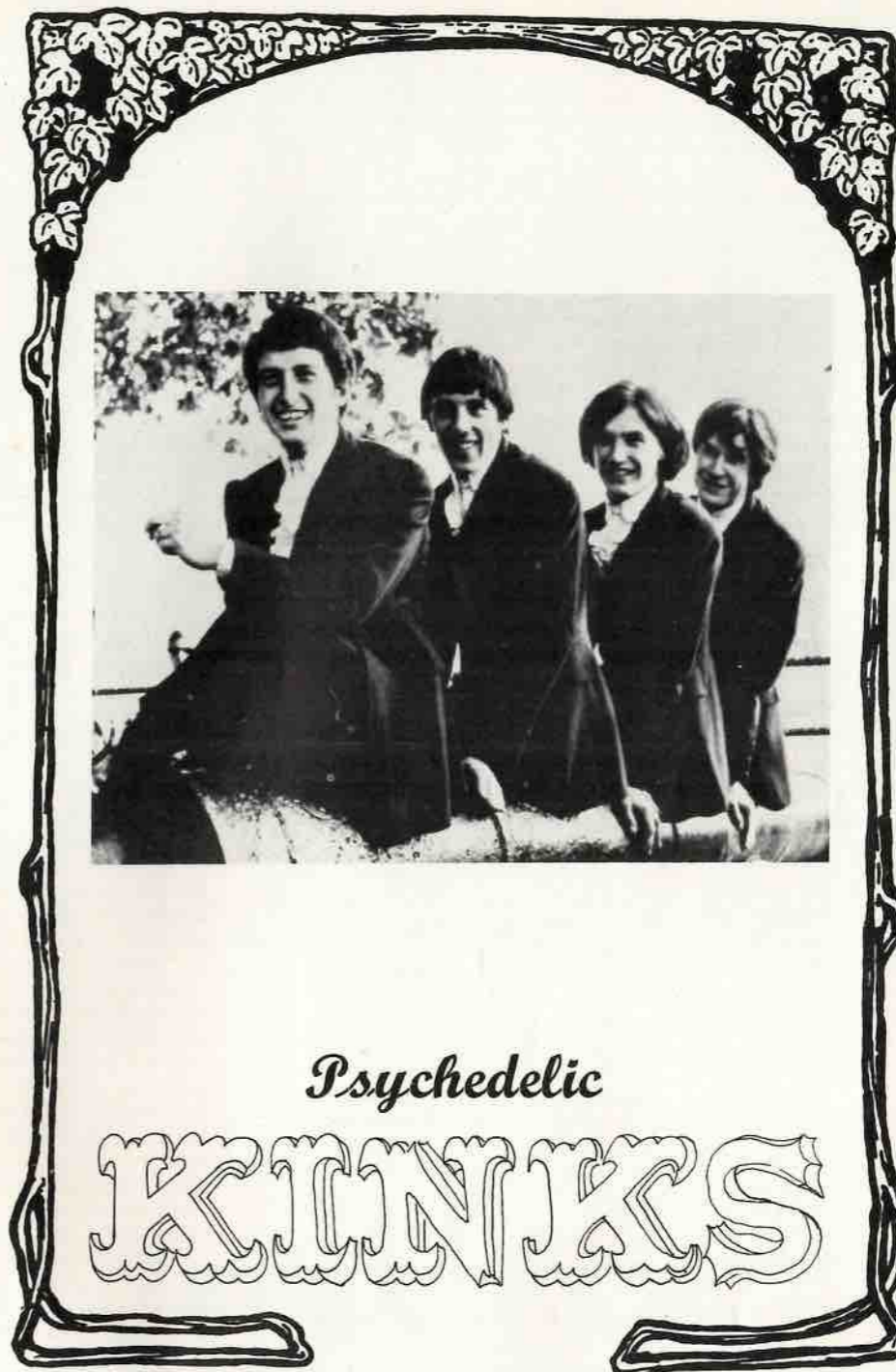
Et Eddie d'ajouter :

— « Heartbreak hotel », « Black is black », « C'est si bon »...

— La 5^e Symphonie aussi peut-être ?

— Non, ce n'est ni Felix, ni moi. Ce sont Gene et Dino qui l'ont composée ensemble !

PHILIPPE RAULT



*Ils sont fous, fous, fous,
mais quelle
musique originale !*

On croyait sérieusement que c'en était fait d'eux. Depuis leur dernier tube « Dedicated follower of fashion », trop de mois s'étaient écoulés. De plus Pete Quaife, le bassiste, avait quitté le groupe, John Dalton le remplaçant : à la fin d'un gala, leur « road-manager » étant malade,

Pete décida de conduire la camionnette. Il eut un accident, une jambe cassée. Fut-ce la cause de la brouille ? Toujours est-il que Pete partit pour la Suède, où l'on prétendit qu'il allait se marier. Quant à Robert Wace, l'un de leurs managers, on craint un moment qu'il ne se désinté-

ressât d'eux. Puis, stupéfaction, Pete réintégra six mois plus tard la formation. Après trois mois de silence, les Kinks sortaient enfin un disque, « Dead end street », qui se classa dans les différents « tops » et ils reprirent leurs galas. Dès lors, tout laisse augurer une reprise satisfaisante... De ces changements d'humeur et autres fantaisies, il ne faut pas se formaliser. C'est dans la tradition des Kinks. Il suffit de passer une semaine avec eux pour en être complètement convaincu. J'en témoigne. Quoique sympathiques, ils sont fous-fous-fous. Un style brutal, un rythme lancinant, un son sale — avec les voix rauques de Ray et Dave Davies — caractérisent le « Son-Kinks ». Ray Davies, Pete Quaife, Mick Avory et Dave Davies possèdent, sur scène, un dynamisme démoniaque. « Il nous est nécessaire de chanter ce que nous ressentons, m'a confié Dave Davies. Il nous faut être sincères envers notre public. Nous essayons de communiquer avec lui, et cela de la façon la plus simple car notre musique est simple ». Cela donne un jeu de scène peu courant et qu'ils veulent sexuel. Parfois, des spectateurs se trouvent décontenancés par leurs attitudes quelque peu osées. Mais cela correspond effectivement à leur personnalité musicale. Tant pis si certains sont choqués ! Les Kinks se sont formés il y a un peu plus de cinq ans. Les deux frères Davies, Ray et Dave, quoique encore jeunes, s'étaient découverts une certaine attirance pour la musique. Après avoir fait la connaissance de Pete Quaife, qui délaissa la guitare espagnole pour la basse, il leur fallut trouver un batteur qui convint à leurs exigences. Ils en eurent plusieurs avant d'adopter Mick Avory. Très rapidement, les garçons bénéficièrent d'une bonne popularité dans le quartier de Muswell Hill, à Londres. Non seulement à cause de leurs cheveux longs et de leur façon extravagante de s'habiller, mais aussi et surtout par leur musique. A l'époque, celle-ci s'inspire déjà d'une certaine forme de blues que les Kinks ne tarderont pas à développer et à perfectionner. Selon Dave Davies, ce serait Muddy Waters qui les aurait le plus influencés.

A l'inverse d'autres groupes anglais, les Kinks n'ont pas commencé leur carrière dans des clubs, mais bien dans des salles de bal où l'on exigeait d'eux quatre à cinq heures de prestation. Leur rencontre avec Greenville Collins et Robert Wace leur fut bénéfique : ces deux jeunes businessmen les firent enregistrer sous la direction artistique d'un « recording-manager » américain réputé, Shel Talmy (c'est encore à lui que nous devons, tout récemment, le fameux « Friday on my mind » des Easy Beats). Leurs deux premiers disques furent « Long tall sally » et « You still want me ». Puis avec la sortie de « You

really got me », vint leur premier succès, avec cette sonorité qui reflète si bien leur personnalité et qui allait les imposer. Leurs détracteurs prétendent que leur musique ne signifie pas grand-chose puisque l'on y dénote toujours ce leitmotiv musical, popularisé avec « You really got me ». C'est ridicule. Le « Kinks-Sound » veut que, dans une juste mesure, l'on retrouve leur griffe dans plusieurs de leurs hits. Il en a été de même pour de nombreux autres artistes, tels que Bo Diddley, Chuck Berry, pour ne citer qu'eux... Il n'empêche que les Kinks ont subi une évolution. Leur « son » s'est modifié. Cela s'est amorcé tout d'abord avec « A well respected man », puis avec « Till the end of the day ». Cette évolution s'est ensuite concrétisée avec « Dedicated follower of fashion » et même « Dandy ». Elle s'est enfin confirmée avec « Dead end street ». On est loin de cette sonorité première que révélait, par exemple, « All the day and all the night » !

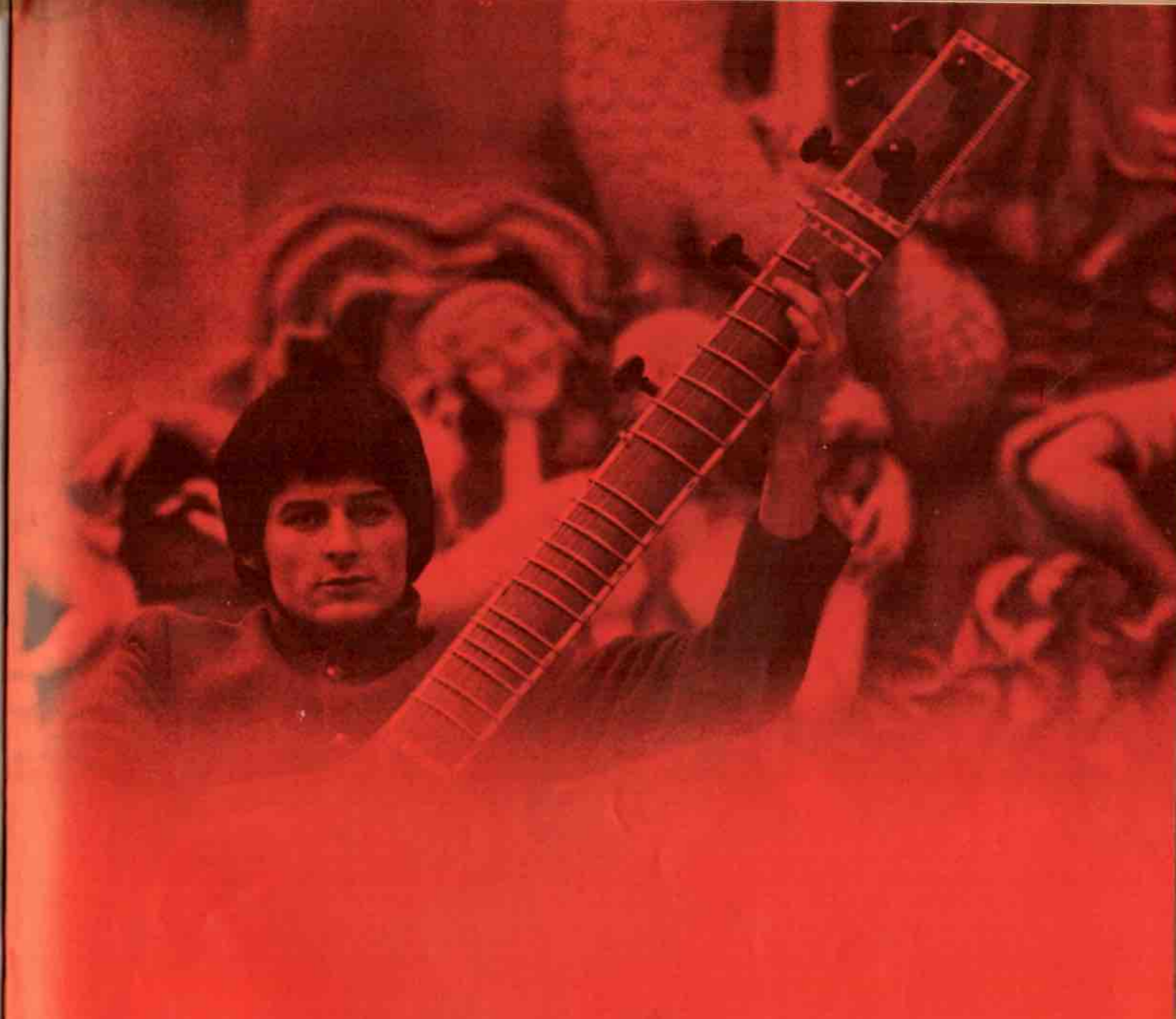
Le terme « psychedelic » est actuellement très en vogue. Il s'applique à la musique quand celle-ci, de plus en plus libre, sort du conformisme. Le mot s'applique aux Kinks. « Depuis « You really got me », m'a confié Dave Davies, je désirais employer certains effets de larsen en tirant profit des sifflements et autres sonorités aux effets étonnants qui, parfois, sortaient de nos amplis. A l'époque, un groupe semi-professionnel, alors appelé les High Numbers, se produisait avec nous. Depuis, les High Numbers sont devenus les Who et ils n'ont cessé de progresser dans ce sens pour créer ce que l'on a nommé le « Pop-Art ». » C'est « psychedelic », ou « freak out » ; comme vous voudrez ». Les Kinks — sauf ces derniers mois — sont un des groupes qui produit le plus de nouveaux titres. Dave Davies l'explique : « Nous utilisons du matériel original et nous avons de nombreux titres en réserve. Il nous est donc possible d'enregistrer de suite ce que nous désirons. Si l'un de nos microsillons a été intitulé « Kinks Controversial », nous le devons à notre firme de disques, Pye. » En effet, pendant un certain temps en Angleterre, journaux et revues ont monté en épingle leurs prétendues disputes. C'est sans doute leur récent silence, depuis trois mois, qui a inspiré le titre de leur dernier album, « Face to face ». Ray Davies (c'est lui qui signe toutes les compositions de la formation) déclare qu'actuellement, l'un des grands problèmes du groupe tient justement dans ce besoin de renouvellement. C'est peut-être pour cette raison que Dave vient d'acquiescer un saxo. « Nous sommes fatigués de faire toujours les mêmes choses » dit-il... Ray Davies ne compose pas uniquement pour les Kinks mais aussi pour divers autres artistes réputés dont les Pretty Things. Ray est un per-

sonnage assez renfermé, au caractère difficile et irritable. Lors de leur tournée en Belgique en mars dernier, il est tombé subitement malade et n'a pas accompagné le reste de la formation. Son absence ne s'est pas tellement fait remarquer. D'ailleurs, Ray pense bien quitter un jour définitivement le groupe. S'il ne l'a pas encore fait, c'est à cause de son frère cadet Dave, dit-il : « Auparavant, je voudrais assurer l'avenir et la stabilité financière de Dave. Il vient à peine de mettre les pieds sur terre »... « Psychedeliquement », Ray préfère la drogue à l'alcool. Lui qui aime tant Pluto et Dumbo déclare que c'est le meilleur moyen d'être « vraiment » Walt Disney. Dave Davies est le plus jeune et le membre le plus délirant de la formation. Il se fait beaucoup remarquer, sur scène, par divers déhanchements et certaines contorsions. Rien de bien sérieux. L'ambition de Dave, actuellement, est de devenir saxophoniste (après avoir été le soliste du groupe) ainsi que chanteur et auteur-compositeur.

Pete Quaife, bassiste et « Kink prodige », comme on le surnomme en Angleterre, est un modèle de décontraction. La basse en bandoulière, il arpente la scène de long en large ou vient vous raconter des histoires en coulisse. Lors de leur dernière venue à Paris, ils devaient se produire dans un club, aux environs de 18 h. A 17 h 30, ils n'avaient toujours donné aucun signe de vie. Soudain, la présidente du club Kinks vint me trouver, affolée, en disant que Pete était là. Cela se passait quelques mois après la tournée que j'avais suivie. Les retrouvailles faites, je m'inquiétai quand même des autres membres, du matériel : « Tout est à l'hôtel », me dit Pete et il m'y emmena ; le matériel était bien dans le hall de l'hôtel. Afin de l'emporter, on fit appel à plusieurs taxis. Alors que le retard pouvait encore être rattrapé, Pete sentit le besoin de prendre un bain, puis on alla au bar ! Le personnage le plus effacé est certainement Mick Avory, le batteur. Avec lui, au moins, on ne s'attend à aucune catastrophe. Il arrive sur scène avec un petit sac dans lequel il entasse peaux, serviettes de toilette et baguettes. Il s'installe à sa batterie loin derrière les trois autres et semble un peu perdu. Le show terminé, il emmène son sac et rentre sagement à l'hôtel.

Avec « Dead end street », les Kinks ont de nouveau prouvé qu'ils restaient l'un des groupes anglais les plus en vogue. Leur prochain disque devrait s'intituler « Village green » (l'histoire d'un village anglais infesté de touristes). On l'attend avec une certaine impatience. Attendons-nous aussi à ce qu'ils défraient encore les chroniques et à ce qu'ils inventent de nouvelles excentricités. Je vous l'ai dit : quoique bien sympathiques ils sont fous-fous-fous ces Ki-Ki-Kinks...

JEAN-NOEL COGHE



**SULLIVAN,
QU'EST-CE QUE
C'EST ?**



QUI ÊTES-VOUS, SULLIVAN ?

— Chanteur, auteur, compositeur, guitariste...

— Et vous taquinez du sitar ?

— Oui.

— Ça fait beaucoup, ça, pour un seul homme, non ? Vous avez quel âge ?

— Je suis né à Paris en 1944.

— Et comme ça, de but en blanc, vous vous lancez dans la chanson ?

— Pas exactement. En tant que guitariste accompagnateur j'ai fait partie de quelques groupes. Et puis j'ai fini par composer un tas de trucs qui me trottaient dans la tête, que je voulais interpréter moi-même. Connaissant Christian Fechner, nous avons décidé, ensemble, de tenter le coup.

SULLIVAN

DES GOÛTS ET DES COULEURS

Sullivan est un garçon réservé, pas très loquace, un peu méfiant peut-être ? Je le contemple dans sa tunique vermillon.

— Vous vous intéressez à la mode ? (Sourire).

— Non. (Pause)... plus exactement : je n'y consacre pas beaucoup de temps. N'étant pas un esprit qui flotte dans la nature, il faut bien que je m'habille, alors que ce soit de préférence de manière plaisante. (Des yeux à la fois malicieux et inquiets me scrutent pour voir si je ne trouve pas cette déclaration trop aberrante).

— Vous lisez beaucoup ?

— Oui, de préférence des bouquins scientifiques ou métaphysiques ; des auteurs comme Jimmy Guieu, Peter Randa, Jacques Bergier (« Le matin des magiciens »), Albert Ducrocq (dans « Sciences et Avenir ») ou Frédéric Dard (« San Antonio »).

Et nous voilà partis sur l'astronomie. Sullivan m'apprend qu'il se passionne pour cette branche, qu'il a une lunette... Non, il n'a pas vu de soucoupes volantes, mais le sujet l'intrigue et il ne se contente pas des déclarations « officielles » qui prétendent que c'est de la fumisterie. Nous passons devant un cinéma qui affiche « Docteur Jivago ». Remueménage dans la bagnole. Sullivan, Dadou et Luigi (deux de ses inséparables) s'affolent subitement : « Et dire que nous n'avons pas encore eu le temps de voir ce film ; mais on n'a jamais le temps avec ce métier ! »

— Quels sont vos films favoris, Sullivan ?

— En principe les dessins animés et les grands spectacles en technicolor, mais si vous me demandez un titre en particulier, je citerai « Quand passent les cigognes ».

— Quel est, à votre sens, le pire défaut ?

— L'hypocrisie. J'ai horreur des « faux intelligents » (les bluffeurs qui cherchent à faire croire qu'ils connaissent tout) et des « faux bêtes » (ceux qui affichent un air de camaraderie dans l'espoir de pouvoir mieux abuser de votre confiance).



— Et vos goûts en musique ?

— J'écoute indifféremment du classique ou des variétés. En classique, j'ai une préférence pour les romantiques, Schumann et Chopin en particulier. D'une manière générale je préfère la musique instrumentale. En variété je n'ai pas de préférences particulières.

— Vous mettriez Bécaud, Brel, Johnny Hallyday et Eddy Mitchell dans le même panier ?

— Non, les deux premiers sont pour ainsi dire hors concours : ils n'ont plus de progrès à faire, ils sont arrivés au sommet.

— Et le jazz ?

Sullivan avoue avoir eu peu l'occasion d'approfondir la question, pas plus d'ailleurs que le rhythm'n'blues. Par contre il adore les Beach Boys, les Beatles, Donovan et Bob Dylan.

SULLIVAN ENREGISTRE

Pas de croulants. Pas de casse-pieds. Christian Fechner, arrangeur-directeur-producteur met au point quelques détails sur une partition avec Hervé, pianiste-arrangeur (en chemise blanche). Fechner, c'est lui qui a lancé Antoine, puis les Charlots...

Pendant l'enregistrement du quatuor à cordes, Dadou, dans un coin du studio recoud un bouton. Non, on ne l'entendra pas sur le disque (ce serait un « new sound » à essayer une prochaine fois !), par contre on l'entend à la guitare à douze cordes.

Avant la prise définitive, Sullivan discute d'un passage de sitar avec Hervé, entouré du violoncelliste, du flûtiste et de l'inévitable Luigi. Luigi Ojival, en principe, s'occupe des tournées et des galas, mais il s'arrange toujours pour assister aux séances d'enregistrement.

Reportage de KURT MOHR
Photos de PATRICK GHNASSIA



Violoncelliste, flûtiste, Sullivan tenant son sitar, Hervé, Luigi. Plus bas, Christian Fechner et Hervé.

Le 2 février 1959, Buddy Holly vient de se produire à Mason City, dans l'Oklahoma ; il est déjà très tard et le car qui doit l'emmener vers la prochaine étape de sa tournée est retardé par la neige. Impatients, Buddy, Ritchie Valens et Big Bopper - ces deux derniers figuraient au même programme - décident d'utiliser un petit avion pour gagner Fargo, ville du North Dakota. L'avion décale et s'engloutit dans la brume.

Fargo, le 3 février, Bobby Vee, au pied levé, a remplacé Buddy qui n'est toujours pas arrivé. On apprend soudain par la radio que l'avion vient d'être retrouvé enseveli dans la neige, écrasé dans des barbelés à quelques kilomètres de Mason City. Près de l'épave, les corps des trois artistes et du pilote, éjectés sous le choc. Quelques jours plus tard, on enterrait Buddy dans sa ville natale.



L'histoire commence quand ce jeune chanteur-guitariste de hillbilly, originaire de Lubbock (Texas), rencontra un batteur nommé Jerry Ivan Allison, originaire d'Hillsboro (Texas). Auparavant, Buddy avait déjà chanté dans divers clubs des Etats-Unis et animait même sa propre émission de radio, "The Buddy and Bob Show", sur l'une des innombrables stations américaines. Un jour, un chanteur dont le nom est devenu mondialement célèbre se produit à Lubbock ; il s'agit d'Elvis Presley. Nos deux compères, Buddy et Jerry, animent la première partie. C'est l'histoire classique : un directeur de la firme Decca est là ; intéressé, il leur propose un contrat. Quelques semaines plus tard, Holly et Allison se retrouvent dans les studios Decca à Clovis (New Mexico). Ils mettent en boîte onze chansons sous la direction de Norman Petty. Parmi ces titres, "Rock around the ollie vee", "Love me" et "That'll be the day".

C'est le bide total et nos deux gaillards déconfits se font mettre à la porte de leur firme de disque. Ils rentrent chez eux. Un peu plus tard, ils font la connaissance de Nicky Sullivan et Joe Benson Mauldin, respectivement rythmique et bassiste. Tous quatre forment Les Crickets et travaillent d'arrache-pied leur répertoire. En peu de temps, ils sont au point. Décidés, ils retournent voir Norman Petty qui leur accorde à nouveau sa confiance. Ils réenregistrent "That'll be the day". En quelques semaines, le titre devient un super-tube (octobre 1957, pour être précis), en Amérique comme en Grande-Bretagne. Le Tex-Mex est né, il va s'imposer avec "Peggy Sue", "Oh boy", "Maybe baby", "Rave on", "Heartbeat"... Nicky Sullivan, aussi étrange que cela puisse paraître, a déjà quitté le groupe pour reprendre ses études. Les disques, tant demandés, sortent simultanément sous le nom de Buddy Holly chez Coral et des Crickets chez Brunswick. Norman Petty, le directeur artistique, joue lui-même de l'orgue et du piano lors de certaines séances.

En Angleterre, ils ont jusqu'à quatre titres classés en même temps dans les listes des meilleures ventes de disques du New Musical Express et du Record Mirror. Au moment de leur apogée, en mars 1958, ils viennent faire une extraordinaire tournée dans ce pays et sont les vedettes de l'émission télévisée "Sunday night at the London Palladium", une émission très sélective quant aux artistes qui s'y produisent. A l'époque, c'était assez exceptionnel d'y voir un groupe de rock'n'roll. Buddy devait souvent dire plus tard : "C'est le meilleur souvenir de toute sa carrière".

En décembre 1958, au moment même où "Heartbeat" est un nouveau succès, une nouvelle se répand : Buddy Holly et ses Crickets se sont séparés. Pourquoi ? On ne le saura jamais. Buddy est marié secrètement depuis cinq mois à Maria Helena Santiago, une jeune Porto Ricaine avec laquelle il vit maintenant dans le quartier new-yorkais de Greenwich Village. De leur côté, Joe, Jerry et sa fiancée Peggy Sue (celle-là même qui les avait inspirés pour composer leur grand succès du même nom) décident d'aller vivre en Californie. Dès lors, Buddy n'enregistre plus qu'avec des musiciens de studio. Les anciens Crickets continuèrent à se produire avec un nouveau chanteur, Earl Sinks, et un nouveau guitariste, Tommy Allison. Les Crickets + Buddy Holly et son propre orchestre figuraient, en fait, au programme de la même tournée quand eut lieu la catastrophe.

MAUDLIN

HOLLY

ALLISON

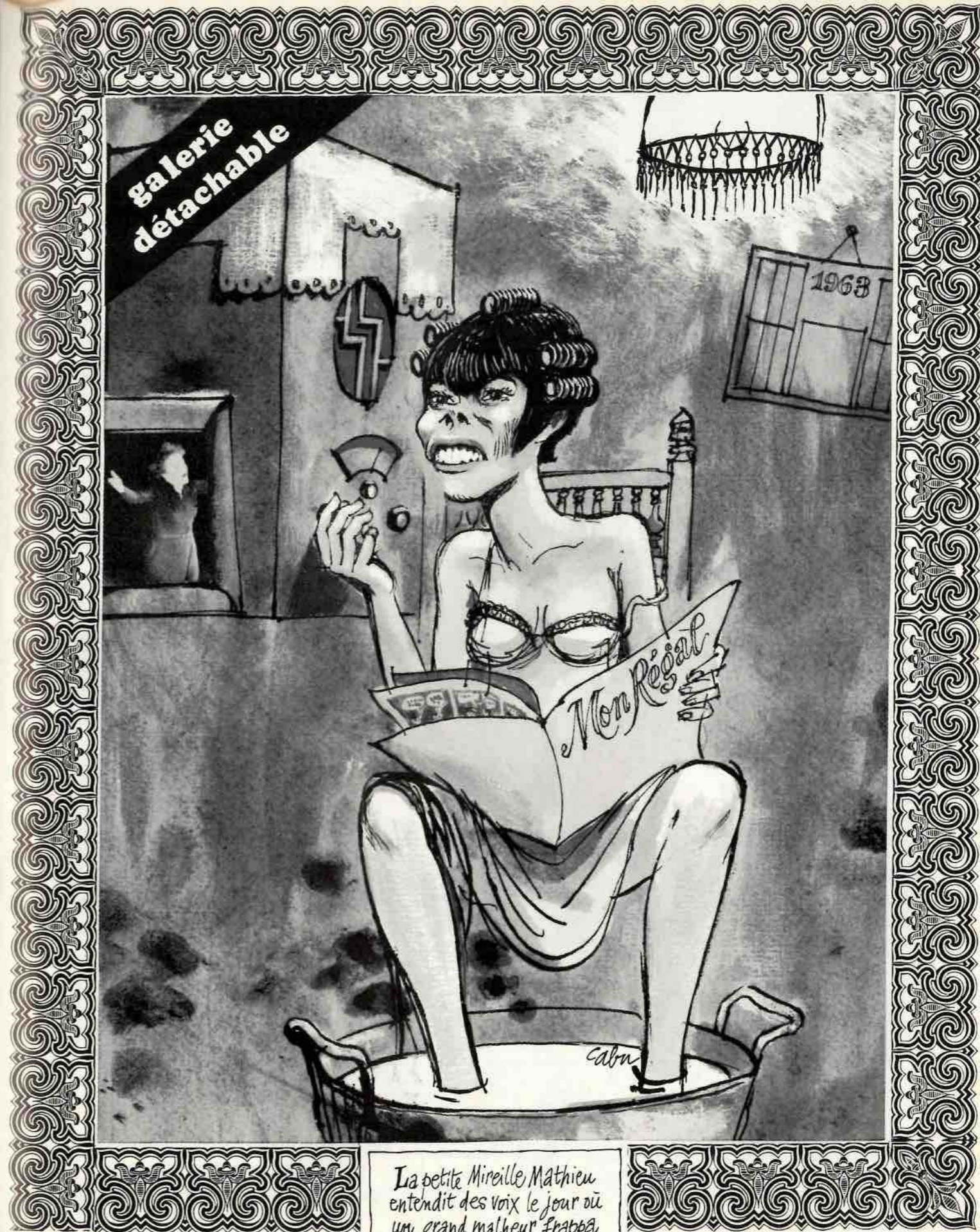


Autre ironie du sort, le numéro 1 de Buddy à l'époque où il disparut avait pour titre "It doesn't matter any more" (cela n'a plus d'importance), une composition de Paul Anka. Depuis, plusieurs de ses enregistrements ont connu la gloire : "What to do", "Baby I don't care", "Bo Diddley", "Reminiscing", "Brown eyed handsome man", "Wishing" (il est accompagné par les Fireballs dans les quatre derniers titres)... Ses 30 cm sont encore très réclamés, particulièrement dans notre pays. Buddy fut l'un de ces fameux pionniers du rock et son style n'a pas vieilli ; il était réellement en avance sur son époque. Les Everly Brothers, Bobby Vee, Tommy Roe, les Rolling Stones (Not fade away), les Beatles ont, parmi d'autres, enregistré ses chansons. Les Beatles disent même avoir été terriblement influencés par Buddy au début de leur carrière.

Buddy est apprécié par les amateurs de rock mais aussi par les amateurs de country and western, de rhythm and blues, de pop music et de jazz. La "Buddy Holly Appreciation Society" compte encore aujourd'hui des milliers de membres à travers le monde. Le Tex-Mex de Buddy Holly a vraiment marqué la variété de ces dernières années. Il l'expliquait ainsi : "J'ai fait un mélange de country and western et de gospel auquel j'ai ajouté mes effets spéciaux vocaux, des gimmicks", mais il avait l'habitude de poursuivre en disant : "De toute manière, tous ces styles de rock ne se seraient pas développés sans Elvis Presley ; sans lui, où en serait la musique actuellement ? Il a vraiment été le premier à commercialiser notre musique à travers le monde entier !"

Buddy Holly, né Charles Hardin Holley le 7 septembre 1936, nous a quittés aujourd'hui mais les purs du rock ne l'ont pas oublié. Sa mère écrivait récemment dans un hebdomadaire anglais : "Buddy chantait déjà alors qu'il n'était qu'un bambin, c'est pour cela que plus tard nous lui achetâmes un violon qu'il troqua rapidement contre une guitare. Buddy, bien que très timide, avait beaucoup de copains qui le regrettent aujourd'hui encore". Et Dion de terminer : "Moi aussi, j'étais avec les Platters, les Crickets, Buddy, Ritchie et Bopper dans cette tournée "The Winter Dance Party". Buddy, très impulsif, n'en pouvant plus d'attendre le car, nous dit soudain : "Je prends l'avion, on se retrouve à Fargo demain". Si seulement il était resté sagement avec nous..."

JACQUES BARSAMIAN



La petite Mireille Mathieu
entendit des voix le jour où
un grand malheur frappa
Edith Piaf



Georges Chatelain et Bernard Estardy

vous attendent dans leur nouveau Studio
d'enregistrement et de photographie

C B E

- Magnétophones de 1 à 4 pistes
- Écho
- Réverbération
- Compression
- Effets spéciaux
- Acoustique des studios anglais
- Gravure des disques
- Parking facile hors zone bleue

Tarifs spéciaux pour répétitions et maquettes

CBE : 95, Rue Championnet - PARIS-18^e
Tél. : 255-49-95

SAINT-LAZARE MUSIQUE

33, Rue de Londres - PARIS-9^e
(angle Rue d'Amsterdam - Rue de Londres)

VENTE - ACHAT - ÉCHANGES

Disques introuvables
(U.S.A. - Angleterre)

LARGE STOCK

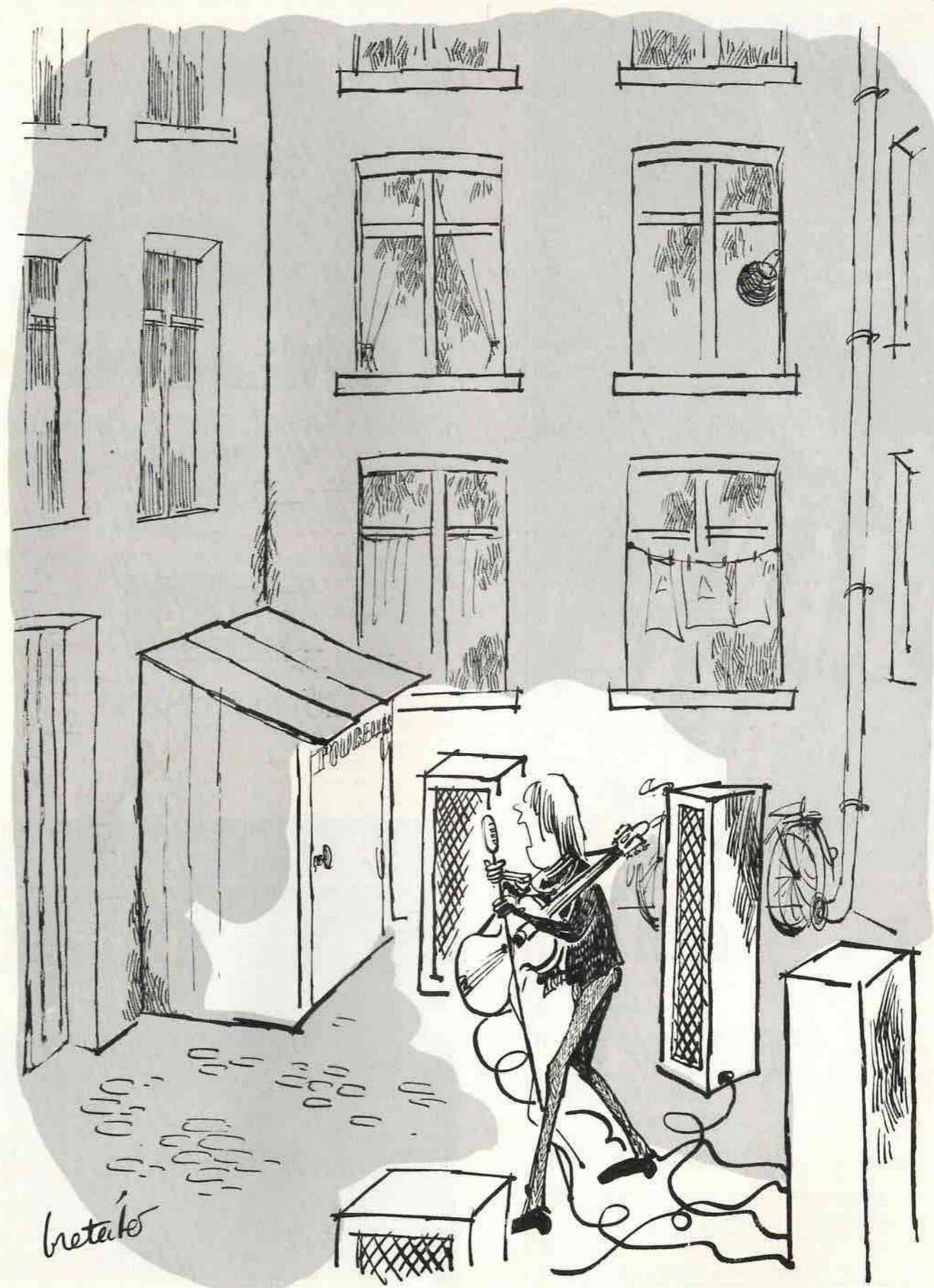
Dynacord
ENSEMBLE 80 WATTS

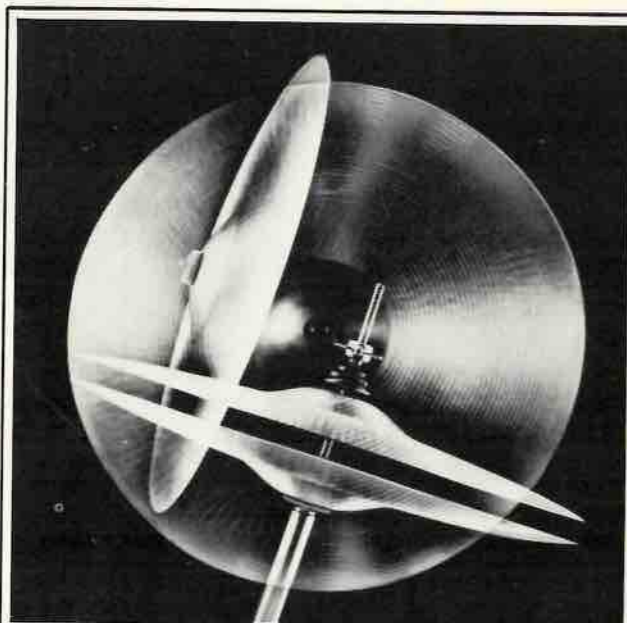
NOUVEAU

Ampli EMINENT II	Puissance : 80, 100 Watts
Chambre d'écho MINI	6 entrées mélangeables.
	Réglage basses et aigus sur chaque canal.
	Prise magnétophone (enregistrement et reproduction).
	Niveau écho - réverbération réglable sur chaque canal.
	Présentation en élégant coffret en fibre de verre.
Colonnes S 60	6 haut-parleurs à haut rendement par colonne.
Colonnes S 100	7 haut-parleurs à haut rendement par colonne.

Importé et garanti par : S.A.R.L. A. P. FRANCE - 28/30 avenue des Fleurs, LA MADELEINE/LILLE.
Distributeurs pour le Sud : TECMA - 161, avenue des Chartreux, MARSEILLE
TECMA - 10, rue d'Armagnac, TOULOUSE
RADIOVISION - 7, Cours de la Liberté, LYON

**le golf Drouot a choisi
Dynacord
pour sa sonorisation**





Solvignon

cymbales PAISTE

GIANT BEAT

importées de suisse.

les premières
conçues spécialement
pour le son "rock"
percutantes
couleur irisée
"special sunlight"

garantie totale • crédit longue durée

en vous recommandant de la revue, documentation
complète et gratuite sur simple demande.

g. beker 54, rue des petites écuries, paris 10^e - tél. : 770.17.18



TOM JONES

GREEN, GREEN, GRASS OF HOME
MY PRAYER

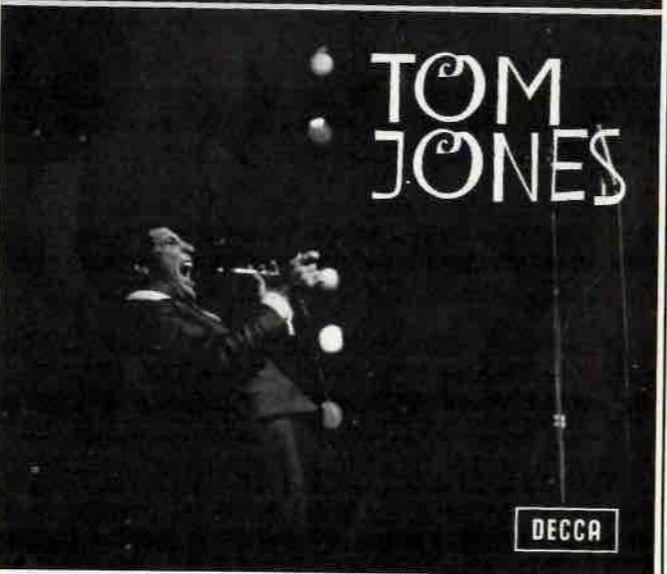
IF I HAD YOU
PROMISE HER ANYTHING

super 45 tours
457.134



TRIPLE CROSS
45 t. 79.004

GREEN, GREEN GRASS OF HOME



CLUBS ROCK & FOLK

LES CLUBS DE PARIS (rappel)

GOLF DROUOT. 2, rue Drouot. M^o Richelieu - Drouot. Ouvert tous les jours (sauf le mardi), à partir de 15 h. Les vendredis et samedis jusqu'à 2 h. Prix semaine : 4 F, week-end : 8 F. Animateur : Henri Leproux.

LA LOCOMOTIVE. Hall du cinéma Moulin-Rouge. M^o Blanche. Ouvert samedi et dimanche de 15 h à 19 h, samedi soir de 21 h à 5 h 30. Prix : 10 F. Animateur : Kiki Chauvières.

WEEK-END CLUB. Rue de la Gaîté. M^o Montparnasse. Ouvert samedi et dimanche de 15 h à 19 h, samedi soir de 21 h à l'aube. Prix : 10 F. Animateur : Alain Pillant.

BUS PALLADIUM. 6, rue Fontaine. M^o Pigalle. Ouvert tous les jours de 21 h à l'aube. Le dimanche à partir de 15 h. Prix : 10 F. Animatrice : Mme Collin.

POP'ARAMA. 105, rue du Temple. M^o Belleville. Ouvert samedi soir et dimanche après-midi. Prix : 7 F. Animateur : Simon Cliff.

LE RÉCIF. 6, rue Popincourt. Paris 11^e. M^o Voltaire. Vol. 61.59. Samedi soir à 22 h et dimanche à 14 h 30. Prix 7 F. Animateur : Michel Gold. Orchestre The Thunders.

BANLIEUE PARISIENNE

L'OMNI-BUS. 3, rue Saint-Denis. Colombes. Ouvert le vendredi de 21 h à 2 h. Sa-

medi de 21 h à 4 h 30. Dimanche de 14 h à 17 h 30. Entrée : 5 F. Consommation : 5 F. Animateur : Roberto Seto.

TCHOO-TCHOO (jerkium chez Johnny Hallyday). Robinson Village, 106, rue de Malabry. Plessis Robinson. Ouvert tous les jours (sauf le mardi et le mercredi). Prix week-end : 10 F, semaine : 3 F. Animateur : Claude.

LE TUBE. 11, av. Jeanne-d'Arc. Aulnay-sous-Bois. Ouvert les samedis de 21 h à 2 h. Dimanches de 14 h 30 à 19 h 30. Prix d'entrée : 8 F. Animateur : John Woster.

PROVINCE

LE TRIDENT. 23, avenue des Fauvettes. Neuilly-Plaisance. Ouvert tous les dimanches de 14 h 30 à 20 h. Entrée : 8 F consommation comprise. Ouvert depuis le 23 octobre. Animateur Jean-Claude Passault.

Chaque dimanche se produit un orchestre différent, la plupart du temps de très grande classe. Une ambiance très sympathique y règne et, contrairement à beaucoup d'autres clubs, le public est très chaud et applaudit facilement. Sont déjà passés : Les Peetles, les Dauphins, Jimmy Cliff, les Shamrocks, Les Moody Blues, Jimmy James et les Vagabonds.

LE POISSON-CLUB. 3, route de Noailles. Cauvigny

(Oise). (Nationale 1 jusqu'à Ste-Geneviève et première route à droite en direction de Mouy; Cauvigny est à 4 km). Ouvert tous les samedis de 21 h à l'aube et les dimanches de 15 h à 24 h. Entrée 8 F consommation comprise. Animateur : Christian Garcia. Un des plus beaux exemples de réussite d'un club. En effet, la ville la plus proche, Beauvais, est à 20 km et les clients font facilement 30 km et plus en auto-stop pour s'y rendre. La discothèque est composée des dernières nouveautés anglaises et américaines reçues souvent avant Europe N^o 1. S'y sont déjà produits : Vigon et les Lemons, Alan Jack's group, les Travel Five, Les Shamrocks, Les Stormsville Shakers, Jackie Edwards, Jimmy Cliff etc...

Christian Garcia organise aussi des galas où il fait passer les vedettes qui, faute de place, ne peuvent se produire au Poisson-Club. Parmi celles-là : Vince Taylor, Ronnie Bird, Bill Haley, les Pretty Things, Michel Polnareff et le Spencer Davis Group.

EDEN RANCH. 134, route de Lens. Loison-sous-Lens. Ouvert le samedi de 21 h à l'aube et le dimanche de 16 h à 1 heure du matin sans interruption. Entrée : 5 F. Animateur : Eugène Bernhard.

L'un des plus beaux et des plus grands clubs de France : 1 500 personnes peuvent y tenir à l'aise. Particularité : Une diligence du

Far West se trouve sur la scène, ce qui restreint un peu la place laissée aux orchestres et aux vedettes qui s'y produisent chaque semaine : Kinks, Moody Blues, Pretty Things, Shamrocks, Jimmy Cliff, Jimmy James et les Vagabonds pour ne citer que les meilleurs. Comme au Poisson-Club, les clients s'y rendent de très loin, quelques-uns même viennent de Paris. L'Eden Ranch se tient à l'avant-garde du rythme et soigne tout particulièrement le choix de ses disques. Détail intéressant : les consommations ne sont pas plus chères que dans un café, ce qui permet d'en prendre plusieurs.

BAT SOUND. 146, boulevard Étienne-Clémentel. Clermont-Ferrand. Ouvert en discothèque le mercredi de 21 h à l'aube et le jeudi de 14 h à 19 h : Entrée 3 F. Avec orchestre le samedi de 21 h à l'aube et le dimanche de 21 h à l'aube : Entrée : 7 F. Animateur : Claude Rousseau.

Le club a été inauguré le 14 janvier dernier avec Les Dalby, la meilleure formation régionale. Il est décoré dans le style « op-art » et possède deux pistes de danse dont l'une est surélevée. De vieilles autos-tamponneuses sont aménagées en tables. Les consommations sont au prix normal d'un café. Claude envisage de faire venir prochainement les Moody Blues, les Pretty Things, Vince Taylor et les V.I.P.'s. ROBERT ISMIR

PROGRAMME DES MUSICORAMAS D'EUROPE 1 :

Le 21 février : Chuck Berry à l'Olympia.

PROGRAMME DES SPECTACLES DE L'OLYMPIA DE PARIS :

Du 16 février au 28 février : Alain Barrière.

Du 2 mars au 14 mars : Eddy Mitchell.

Du 15 mars au 4 avril : Johnny Hallyday.

PROGRAMME DES SPECTACLES DE BOBINO A PARIS :

Du 15 février au 13 mars : Jean Ferrat et Francesca Solleville.

Du 15 mars au 3 avril : Félix Leclerc et Anne Sylvestre.

Du 5 avril au 24 avril : Spectacle Jacques Martin.

PROGRAMME DE LA TOURNÉE EN FRANCE DES V.I.P.'S EN FÉVRIER :

Le 3 : Golf Drouot à Paris.

Le 4 : Nancy.

Le 5 : Le Trident à Neuilly-Plaisance et l'Omni-Bus à Colombes.

Le 8 : Music-Hall de France.

Le 9 : Bobino à Paris.

Le 10 : Bat-Sound à Clermont-Ferrand.

Le 11 : Le Tube à Aulnay-sous-Bois.

Il était une fois un Prince Charmant technicien amoureux de musique
 Son nom était "J. Collyns" Personne ne le connaissait
 Jusqu'au jour où... ayant connu La Lutherie Moderne...
 Il devint célèbre en créant l'amplificateur B. 100 le premier
 D'une série prestigieuse de matériel professionnel



PARTICULARITÉS DE L'AMPLIFICATEUR " B 100 COLLYNS "

AUCUN FUSIBLE : DEUX DISJONCTEURS MAGNÉTO-THERMIQUES DE HAUTE-PRÉCISION SERVANT A LA MISE SOUS TENSION ET AU STANDBY. PLUS D'ENNUIS INTEMPESTIFS DEVANT VOTRE PUBLIC. **PUISSANCE 100 WATTS MODULÉS.** HAUT-PARLEUR DE 46 cm SPÉCIAL COLLYNS. **SONORITÉ OUTRE-MANCHE.** CORRECTEURS GRAVES, AIGUES+ "TRADE-MARK TONE". DEUX CANAUX DONT UN "BOOST" SUPER-AIGU. **FINITION :** PEGA GRAND LUXE NOIR. PIÈCES MÉTALLIQUES CHROMÉES.

MATÉRIEL DE PERCUSSION "MORI'S JAZZ", "LUDWIG", "ZILDJIAN"

COMMANDEZ VOTRE **SITAR** IMPORTATION DIRECTE DES INDES
 MODÈLE A 7 ET 18 CORDES
 ÉGALEMENT TABLAS-BASSES

SONORISATIONS à partir de 3000 F (100 W modulés) 2 Colonnes, 10 H. P.

DYNACORD - BIG M - STEVENS - INTERNATIONAL INSTRUMENTS

MICROPHONES: SHURE - MB - DYNACORD - AKG - INSTALLATION DE DISCOTHÈQUES AVEC MATÉRIEL "HI-FI"

LA LUTHERIE MODERNE

14, rue de Douai - PARIS (9^e)

Tél. : 744-73-21

Métro : Pigalle

AUDITORIUM



Nous nous excusons auprès de nos clients de province du retard qui peut avoir été apporté dans nos réponses, retard dû à l'épuisement de nos documentations. Nous informons cependant nos futurs correspondants que nous ne pouvons donner suite qu'aux demandes accompagnées de 5 timbres.

je suis malin, je me débrouille pour éviter la bourde. Et puis on me prête plus que je ne possède. Je dis devant un type érudit une phrase en me trompant, je commets un lapsus technique, le gars ne comprend pas parce qu'il n'y a rien à comprendre et se marre quand même. Mais je suis aussi très guetté donc, je ne suis jamais qu'apparemment détendu et, tous les soirs, avant l'émission, j'ai le trac.

VOTRE TON TRÈS LIBRE ET PARFOIS INSOLENT VOUS A-T-IL VALU DES ENNUIS ?

Oui, mais je peux jurer à la face du monde que je n'ai jamais eu de censure au préalable. J'ai subi des sermones après, qui n'ont jamais été suivies de sanctions graves. Ma formule de radio est, bien sûr : « Aller jusqu'où on peut aller trop loin », comme disait Cocteau. Je me permets de dire des trucs qui ne passeraient ni à Moscou, ni à Madrid, pour être franc. A Pékin je n'en parle pas et à Cuba, je n'en parle pas non plus. A Londres, à la rigueur. Maintenant, si l'on veut, je recueille les fruits de mon inconscience passée. A une certaine époque, la radio était beaucoup plus conformiste et j'ai pris des risques insensés. Maintenant, l'atmosphère est plus détendue et puis on se dit : « Vous allez voir ce rigolo, ce qu'il va dire, c'est charmant, etc. » Mais, avant, c'était de l'inconscience. Je suis un inconscient... très lucide.

Roland Dhordain est un type formidable, qui a fait la nouvelle radio et à qui nous devons tout, je le dis sans aucune flagornerie. Une fois, il m'a engueulé comme jamais et j'ai reconnu après coup qu'il avait raison. Pompidou avait fait un discours sur les cinq chaînes, télé, radio et tout — c'était à l'époque de « Table ouverte » — et il avait débordé de vingt minutes. Au lieu de commencer à huit heures et demie, j'ai démarré à neuf heures moins dix et j'ai dit, pour

faire rigoler les copains : « Vous comparez, c'est pas possible, je n'ai déjà qu'un poste pour moi, on ne m'en donne pas cinq, je préviens quand je commence en retard, remarquez, ce qu'il a dit était intéressant, mais enfin, tout de même... » Il paraît que dans les voitures présidentielles, ça a fait des embardées épouvantables, Dhordain a failli rentrer dans un platane, il s'est arrêté au premier bistrot et m'a téléphoné pour me dire qu'il me virait ; ça s'est arrangé, il m'a repris le lendemain matin, mais j'ai très bien compris sa réaction. Ce qui était valable et drôle en music-hall ou dans un cabaret ne pouvait pas passer ainsi à la radio. Je n'ai pas employé les bons mots, la forme était mauvaise. Mais je n'ai jamais eu de remontrances dans cette maison que je ne trouve juste après une nuit de sommeil.

COMMENT S'EST DÉVELOPPÉ LE STYLE POP CLUB, CE SALON TRÈS LIBRE OU TOUT LE MONDE VIENT DISCUTER ?

J'ai eu au Pop Club Salvador Dali, La Begum, Gaston Deferre, Le Prince Rainier, Grace Kelly, Marlon Brando, Simone Signoret, Rosko, Lucien Morisse. J'ai eu Jean-Marie Périer à propos de photos parues dans « Salut les Copains », que je nomme en toutes lettres. Je fais ce que je veux. Antoine est venu me voir en jeune homme timide avant d'avoir fait son premier disque. J'ai le souvenir de deux histoires marquant. J'ai eu Lord Arham, rédacteur en chef de l'Evening News, c'est lui qui a fait voter la loi protégeant les homosexuels. Il est arrivé au micro et il a dit : « La France est un pays très bien malgré sa dictature ». Effectivement, là, on tousse et puis on parle d'autre chose. Et puis j'ai eu — et ça c'est un souvenir merveilleux — Vadim qui est venu parler de l'érotisme. Et j'avais fait venir le même soir une vieille dame avec une légion d'honneur énorme, c'était Marthe Richard. Elle a dit : « Oh, je sais très

bien pourquoi on m'a fait venir, c'est parce que j'ai fait fermer les maisons closes ». Et Vadim lui a répondu : « C'est un pléonasme, Madame ».

LA MUSIQUE QUI PASSE AU POP CLUB EST TOUT A FAIT A LA POINTE DE L'ACTUALITÉ. ON PEUT Y ENTENDRE LES TOUTES DERNIÈRES NOUVEAUTÉS ANGLAISES ET AMÉRICAINES.

J'ai eu les Rolling Stones avant tout le monde ; j'ai eu le « Yellow submarine » avant tout le monde — c'est Claude Villers qui est allé le chercher à Londres en avion. Je reçois le Melody Maker avant les Londoniens. Le programme est fait de manière collégiale. Lattès s'en occupe avec son côté flemmard, comme moi ; Michelle Garetto, ma programmatrice, abat un travail énorme ; Claude Villers est le gars qui reçoit les maisons de disques. J'ai un expert londonien qui s'appelle Philip Wood et qui m'apporte des nouveautés. Pour mettre au point tout ça, je dois reconnaître qu'on a eu l'intelligence de me payer des voyages, l'un à New York, les deux autres à Londres, uniquement pour voir comment ça se passait et rencontrer des gens déjà dans le coup. C'est comme ça que j'ai commencé à piger, quand j'ai pris contact avec tous ces gens qui, pour moi, avaient des noms de machine à laver ou de téléviseur (« Vous aurez une meilleure image avec Donovan, lavez vos chemises avec Tom Jones... »). Et là, après les avoir vus, je pouvais les situer, c'était autre chose pour moi que des noms difficiles à prononcer. Je crois que si je meurs, le Pop Club continuera, de toute façon ; c'est devenu une nécessité de la radio, cette boîte de nuit radiophonique où l'on vient boire un verre. Cela pourra changer de nom, d'animateur mais je pense que ça restera.

(Propos recueillis par PHILIPPE KOECHLIN)





**les
plus vendues
aux
U.S.A.**

batteries PEARL
importation directe du japon.
maintenant disponibles en france
rapport prix/qualité inégalé.

batterie complète 1392^F (cymbales en sus)
garantie totale • crédit longue durée

en vous recommandant de la revue, documentation
complète et gratuite sur simple demande.

g. beker 54, rue des petites écuries, paris 10^e - tél. : 770.17.18
a. le meur 94, rue bernardin de st pierre. 76-le havre - tél. : 42.50.54

ÉVOLUTION DANS LA DISTORSION !



LA NOUVELLE CHAMBRE d'AIGU et de DISTORSION " SONORYT "

SONORYTHMES vous présente sa nouvelle chambre
de DISTORSION, celle-ci se compose de deux parties :

- 1 partie DISTORSION,
- 1 partie CHAMBRE de SUPER AIGU (Booster Tone).

Elle peut fonctionner soit en DISTORSION seule,
soit en SUPER AIGU seul, soit les deux ensembles, ou en guitare normale
par simple commutation de deux boutons poussoirs.

" SONORYT " a fait ses preuves :

C'est la seule chambre de DISTORSION utilisée par
les musiciens dans les Studios d'enregistrement.

Par ailleurs, les principaux groupes accompagnateurs
de VEDETTES, tel que :

Johnny HALLYDAY, Sylvie VARTAN, Françoise HARDY,
Richard ANTHONY, Claude FRANÇOIS, Ronnie BIRD, etc...
ainsi, que tous les groupes en Vogue, utilisent la :

" SONORYT "

CENTRAL RYTHMES
PIGALLE

10, rue Frochot Paris 9^e - ☎ 878 46-03

25, boulevard de Clichy - ☎ 874.68-35

LES ASSOCIATION
Pandora's golden heebie
jeebies. Stand still.
RIVIERA 121.111 (45 t
simple - 5 F)

J'avais adoré « Along
comes Mary » et détesté
« Cherish ». Ce troisième
disque des Association me
laisse perplexe : la mélodie
n'a rien de très original,
il y a de vagues sonorités
indiennes au début et une
ligne d'harmonie d'inspiration
orientale vers la fin
du morceau ; les voix sont
bien en place. Je ne saurais
me prononcer ; écoutez
vous-même. En tout cas,
ce ne sera pas un succès.

P. R.

PATTI AUSTIN

Leave a little love. My
lovelight ain't gonna
shine no more. Take your
time. Take away the pain
stain.

CORAL 62002 (45 t EP -
9,90 F)

(U.S. Coral)

Une nouvelle chanteuse qui,
avec les chœurs, rappelle
beaucoup Martha & the
Vandellas (surtout dans les
deux derniers titres). Tous
les morceaux sont bons et
l'orchestre swingue, mais
les arrangements manquent
d'originalité. Il n'y a pas de
gros tube, mais le disque
est recommandé aux ama-
teurs de R & B en général
et du Motown Sound en
particulier.

K. M.

LES BADGES

L'année du badge. So-
phistiquée. L'ère de la
lune. Le papa de Nancy
Sinatra.

FESTIVAL FX 1522 M (45 t
EP - 9,90 F)

Un petit disque très sympa,
si l'on oublie « L'année du
badge ». Le reste est bien
envoyé, joliment chanté par
un petit ensemble vocal. Les
chansons signées Le Veel
et Pultek pourraient fort
bien être dues à Charles
Level et Roland Vincent.
« Le papa de Nancy Sin-
atra », parti d'une très bonne
idée, constitue un excellent
slow.

O. W.

BOBBY BLAND
Poverty. Building a fire

with rain. Good time Char-
lie (1 & 2)

VOGUE INT 18105 (45 t
EP - 10 F)

(U.S. Duke)

« Good time Charlie » était
déjà paru en simple. Si vous
ne l'avez pas trouvé, voilà
l'occasion de vous le pro-
curer, car il s'agit vraiment
d'un disque exceptionnel.
Je sais que Bobby Bland est
beaucoup moins connu en
Europe que James Brown,
Wilson Pickett ou les
artistes Tamla - Motown ;
n'empêche que ses meil-
leurs disques valent en tous
points ceux de ses col-
lègues. Au point de vue
orchestre, je dirais même
que celui de Bobby Bland
leur est supérieur. Dommage
qu'on lui fasse encore enre-
gistrer des arrangements
ridicules comme « Building
a fire » (démodé et mal
exécuté), mais si vous vou-
lez vraiment vous défoncer,
écoutez « Good time Char-
lie ». Et pendant qu'on y est,
achetez aussi « Ain't doin'
too bad » (en 2 parties) —
Vogue EPL 8297 — c'est de
la même veine.

K. M.

LES BRETTELL'S

Je suis fou de toi. La
neige, la glace. Notre
dernière danse. Je ne
pleure pas.

RIGOLO 18.743 M (45 t
EP - 10 F)

Ah, quel formidable en-
semble ! Ces quatre Italiens
(épaulés par Tonton Sal-
vador dans les virages !) ont
méchamment pigé le truc
et font le maximum pour
sonner comme les Four
Freshmen ou les Hi-Lo's.
« Je suis fou de toi » est
une très bonne adaptation
du fameux « I've got my
love to keep me warm »
qui vient d'être remis à la
mode par les Four Seasons.
Seul reproche : l'interpré-
tation manque un peu de
muscle. « Notre dernière
danse » est une chanson
très club, mais c'est drôle-
ment chouette (écoutez le
piano !). Quant à « La neige,
la glace », c'est la troisième
adaptation de « The more I
see you ». Après « La mer,
la plage » et « L'air qui ba-
lance », nous voilà main-
tenant en pleine montagne.

Au cas où les adaptateurs
manqueraient d'imagination
pour les traitements sui-
vants, qu'on me permette
de leur proposer : « La
grosse, la grasse », « La
rue, la place », « La mère,
le père », « Le fric, le frac »
et pourquoi pas... « Le rock,
le folk » !

Ph. A.

LUCKY BLONDO

La vie. Dommage, dom-
mage. Tous ces voyages.
Ah oui, ah oui !

FONTANA 460.983 ME (45 t
EP - 9,90 F)

Disque un petit peu déce-
vant. « La vie », adaptation
du « That's life » de Sinatra,
a perdu du nerf en traversant
l'Atlantique. « Dommage,
dommage » fait vraiment
rengaine. Les paroles de
« Ah oui, ah oui ! » sont un
peu tartignolles. On reste
sur sa faim d'un bout à
l'autre du disque. Lucky
peut et doit faire mieux.

O. W.

PAUL BUTTERFIELD BLUES BAND

EAST-WEST. Walkin' the
blues. Get out of my life,
woman. I got a mind to
give up living. All these
blues. Work song. Mary,
Mary. Two trains running.
Never say no. East-West.
VOGUE CLVLXEK 107 30
(30 cm - 19,95 F)

Cet excellent groupe de
« Chicago-blues » - composé
de Mike Bloomfield (guitare
solo), Paul Butterfield (har-
monica et chant), Elvin
Bishop (guitare rythmique),
Jerome Arnold (basse),
Mark Naftalin (orgue et
piano) et Billy Davenport
(batter) - nous propose un
album assez extra avec
entre autres leur version
personnelle du grand succès
de Lee Dorsey « Get out of
my life woman » et des blues
plaintifs comme « I got a
mind to give up living » et
« Never say no » ; ils ter-
minent chaque face par des
longs morceaux instrumen-
taux : le traditionnel « Work
song » dure 7 minutes 53 se-
condes et « East-West »
nous transporte dans une
atmosphère orientale pen-
dant 13 minutes 10 se-
condes ; le tout avec beau-
coup de feeling ! Admirez

surtout les solos de Mike Bloomfield et la sonorité de l'harmonica de Paul Butterfield. J. B.

LES CHARLOTS.

Elle a gagné le yoyo en bois du Japon, avec la ficelle du même métal. Charlots Pub's. Der Noel von Scharlots. Elle avait du poil au ventre. VOGUE 8502 M (45 t EP - 10 F)

D'abord bravo pour la pochette qui est excellente. Bravo ensuite pour la voix du soliste. Bravo enfin pour le sens du gag et l'aspect joyeusement cocasse de cet enregistrement. Ceci dit, il est difficile de faire rire et les Charlots n'ont pas trouvé là un nouveau « Je dis n'importe quoi, je fais tout ce qu'on m'a dit ». « Le yoyo » est la meilleure chanson du lot. De toute façon, le numéro scénique que sont en train de mettre au point les Charlots devrait leur assurer une carrière sans... problèmes! Ph. A.

CLEO

Les fauves. Dis, petit. Et moi, et toi, et soie. Madame la terre. VOGUE EPL 8503 M (45 t EP - 10 F)

Cléo, sans Cédric. Est-ce une séparation provisoire ou définitive?... L'avenir nous le dira. Aux dernières nouvelles, Cédric serait devenu animateur dans une boîte de sports d'hiver. Quoi qu'il en soit, le disque de Cléo n'est pas mauvais du tout. Elle a une voix fraîche, dans le coup et ses chansons sont amusantes et jolies. En tête, « Madame la terre ». A. R.

LES CREAM

Wrapping paper. Sweet wine. I'm so glad. Cat's squirrel. POLYDOR 27.791 M (45 t EP - 9,90 F)

Lorsque l'on a, comme moi, entendu Eric Clapton il y a un an avec John Mayall, lorsque l'on sait que le batteur Ginger Baker et le bassiste Jack Bruce sont aussi classés parmi les

meilleurs musiciens européens de rhythm'n'blues, on est déçu en entendant cet EP pour la première fois. Pourtant en l'écoutant un peu plus, on ne peut s'empêcher d'avoir dans la tête les airs de « Wrapping paper » et de « I'm so glad ». « Sweet wine » et « Cat's squirrel » sont eux par contre plus proches du blues modernes. J. B.

MAURICE DULAC

Poulliche. Ma voiture est à l'arrêt. Et moi je meurs. Danse d'amour en 14 temps. RIVIERA 231.219 M (45 t EP - 10 F)

C'est bien. Dulac n'en est pas à son coup d'essai : il avait déjà retenu l'attention avec « La veuve Sylvie ». Il récidive avec « Poulliche » et « Ma voiture est à l'arrêt », deux chansons au rythme intéressant : Dulac, et Jean-Michel Rivat qui les signe avec lui, ont visiblement écouté les Indiens, Ravi Shankar and Co. La « Danse d'amour » est réussie, elle aussi. Bon disque donc. Ph. A.

JOHNNY HALLYDAY

Si j'étais un charpentier. On s'est trompé. Je veux te graver dans ma vie. La fille à qui je pense. PHILIPS 437.281 BE (45 t EP - 9,90 F)

Le « comeback » de Johnny se confirme avec ce « Si j'étais un charpentier », adaptation par Long Chris du « If I were a carpenter » de Bobby Darin. C'est une belle chanson d'amour et Johnny la défend avec beaucoup d'émotion. Les trois autres titres sont extraits du 33 t - 30 cm. O. W.

TOM JONES

Begin the beguine. You came a long way from St Louis. My foolish heart. It's magic. Someday. Georgia on my mind. Kansas City. Hello young lovers. A taste of honey. The nearness of you. When I fall in love. If ever I would leave you. My prayer. That old black magic.

DECCA ST 258.025 (30 cm - 26,90 F)

Bon album de Tom Jones qui aurait pu être excellent si le choix des morceaux avait été plus judicieux. La plupart sont des classiques (« My foolish heart », « My prayer », « That old black magic ») que Tom interprète avec une classe terrible, mais je ne me ferai jamais à l'idée qu'il aborde des rythmes latino-cubains du genre « Begin the beguine » et « It's magic ». Je retiens surtout deux titres « Rock & Folk » : « Kansas City » et « You came a long way from St Louis ». Que dire de l'accompagnement et de la prise de son : tous deux parfaits. Les arrangements de l'orchestre sont vraiment fantastiques, d'ailleurs sur ce point on n'a jamais pu reprocher quoi que ce soit aux disques de Tom produits

de main de maître par Peter Sullivan. De toute façon, cet album compatible mono-stéréo reste une acquisition de valeur pour tout amateur de bonne musique. P. R.

TOM JONES

Green, green grass of home. If I had you. My prayer. Promise her anything. DECCA 457.134 (45 t EP - 9,90 F)

N° 1 pendant 7 semaines au Melody Maker : cela se passe de commentaires, à une époque où même les Beatles ne restent pas plus de deux ou trois semaines au sommet. Un « super-hit » mais aussi une excellente interprétation qui ne donne pas dans la guimauve parce que c'est la voix chaude et virile de Tom Jones qui la propulse jusqu'à nos

JOE DASSIN

JOE DASSIN A NEW YORK

Excuse me Lady. Sometime lovin'. Guantanamera. Je change un peu de vent. Celle que j'oublie. Comme la lune. Petite Mama. Joli Minou. Dans la brume du matin. Vive moi. Katy cruel. Ça m'avance à quoi? CBS 62.823 (30 cm - 26,90 F)

Enregistré aux États-Unis dans les studios CBS, ce premier 30 cm de Joe Dassin est excellent. Les chansons sont bonnes, l'orchestre discret et agréable. Quant à Joe lui-même, il a une voix chaude et amicale qu'il ne force jamais. « Excuse me Lady », joyeux et bien enlevé, est le titre qui marche le mieux avec « Guantanamera », l'adaptation du dernier hit de l'ami Pete. Mais la plupart des autres chansons méritent l'écoute. « Sometime lovin' » et « Katy cruel » sont tous deux interprétés en américain : ce sont deux exercices de style très brillants et parfaitement réussis. « Je

change un peu de vent » et « Celle que j'oublie » (Bravo Monsieur Jean-Michel Rivat!) n'ont rien à se reprocher. J'avoue n'avoir jamais tellement goûté « Comme la lune » : ce fut néanmoins un succès et il était normal de le remettre sur le 30 cm. « Petite Mama » est de la même veine : c'est une chanson pour Tino mais pas pour un « folker » (!). « Joli Minou », « Dans la brume du matin » et « Ça m'avance à quoi? » (une reprise) passent bien la rampe. Enfin « Vive moi » est très réussi, grâce à l'arrangement ravissant et à la présence peu habituelle d'un clavecin. Le seul petit reproche que l'on puisse finalement adresser à cette remarquable réalisation réside dans une certaine uniformité de tempo : « Excuse me Lady » et « Vive moi » sont pourtant là pour prouver que Joe est à son affaire sur les rythmes rapides.

PHILIPPE ADLER

oreilles. Les trois autres plages sont bonnes et swinguent dans « If I had you » et « Promise her anything ». Un excellent super pour débiter l'année 1967. P. R.

LES KINKS

Dead end street. Session man. Big black smoke. House in the country. PYE 24.184 M (45 t EP - 10 F)

Avec « Dead end street », Ray Davies (compositeur des quatre titres de ce super 45 t) prouve encore une fois qu'il est bien l'un des meilleurs créateurs contemporains dans le genre. Oui, « Dead end street » — et son « New Orleans sound » — est un tube monstrueux. Les Kinks nous comptent aussi l'histoire d'un musicien de studio (« Session man »), puis d'une fille quittant sa campagne (« Big black smoke »), avant de terminer par « House in the country » qu'ils avaient fait enregistrer par les Pretty Things cet été mais qui aurait très bien pu être un succès par les Kinks. J. B.

BRENDA LEE

Coming on strong. You keep coming back to me. It takes one to know one. Ain't gonna cry no more. DECCA 60.009 (45 t EP - 9,90 F)

Après le retour en force de Bobby Darin, Brenda Lee semble vouloir enfin reprendre un titre valable après une myriade de ballades déliquescentes. La voix de Brenda s'est affirmée en vieillissant et le petit génie d'il y a dix ans est devenu une grande chanteuse. Les trois autres morceaux de ce super sont toujours aussi guimauve, bien que « Ain't gonna cry no more » soit un peu plus valable. Pour Brenda Lee, tout peut recommencer à condition qu'elle veuille bien ne plus tenir compte de ses conseillers artistiques qui, depuis trois ans, par leurs avis déplorables, l'ont tenu à l'écart de la scène internationale. P. R.

LES

LOVIN' SPOONFUL
Rain on the roof. There she is. Didn't want to have to do it. Other side of this life. KAMA SUTRA 617.105 M (45 t EP - 9,90 F)

« Rain on the roof », le dernier tube de cet excellent quartet américain, est du « good time music » (« Daydream » et Cie) et accroche bien. Finalement, c'est « There she is », extrait de leur 30 cm « Daydream »,

que je préfère. Il est du même cru que leur fameux « Summer in the city ». J. B.

LULU

What a wonderful feeling. Tossin' and turnin'. You

HUGUES AUFRAY

HORIZON.

La blanche caravelle. Le serpent. Il faut ranger ta poupée. Le lion et la gazelle. Pauvre Rutebœuf. Céline. Dam Di Dam. La soupe à ma grand-mère. La princesse et le troubadour. Le Bon Dieu s'énerve. San Miguel. Y avait Fanny qui chantait. BARCLAY 80.341 S (30 cm 26,90 F)

Bon disque, quoiqu'un peu inégal. « La blanche caravelle » (Davy-Aufray-Delanoé) est très réussie et parfaitement dans le style Aufray. « Le serpent » (Aufray-Delanoé) est un simple exercice de style et l'apport des cornemuses ne change rien à l'affaire. « Il faut ranger ta poupée » (les mêmes plus Guy Magenta) est à mon avis la meilleure chanson du lot. Elle a d'ailleurs pris le pas dans les hit-parades sur « La caravelle », pourtant mieux « plagée ». C'est une histoire ravissante chantée avec beaucoup d'émotion par Hugues. Bien. Vraiment bien. « Le lion et la gazelle » (arrangement de Bert Kaempfert) a un petit côté feu de bois et safari : sous un autre titre (que j'ai oublié, excusez-moi M'sieurs-Dames!), ce fut un « tube » en son temps. « Pauvre Rutebœuf » est par contre totalement raté : Léo Ferré avait fait un véritable chef-d'œuvre de cet admirable poème et la musique qu'il avait composée était belle et émouvante. Tout cela est — je suis au regret de le dire — complètement masqué par l'interprétation qui nous en est donnée là. « Céline » provient d'un

précédent 45 t : cette chanson fut dans le peloton de tête du hit-parade. « Dam di Dam (Aufray-Delanoé et Michel Fugain) est une ravissante chanson. A noter l'emploi des violoncelles, devenus les instruments à la mode depuis la parution du « Revolver » des Beatles. « La soupe à ma grand-mère » a un petit côté gospel-song revu par Henri Genès. Faut aimer! S'il n'y avait pas eu avant « When the saints go marchin' in », ça passerait mais là, il faut bien le dire, le potage de la grand-mère ne vaut pas le détour. Retour à la

qualité avec « La princesse et le troubadour », bien mise en valeur par les arrangements de Christian Chevallier. « Le Bon Dieu s'énerve » appartient à la cuvée « Céline ». « San Miguel » (très chouette) et « Y avait Fanny qui chantait » sont des reprises de l'époque où Aufray n'était point encore ce qu'il est. En définitive, vous le voyez, « Horizon » est un bon album avec quelques très belles chansons mais aussi quelques fautes de goût qui nous étonnent quelque peu de la part d'aufray.

PHILIPPE ADLER



Gilbert Nencioli

touch me baby. You'll never leave her.

DECCA 457.132 M (45 t EP - 9,90 F)

Considérée par les spécialistes comme l'une des meilleures chanteuses de rock avec Brenda Lee et Wanda Jackson, Lulu est accompagnée ici par l'Alan Price Set pour les deux premières plages et par un grand orchestre pour les deux autres. « What a wonderful feeling » est d'ailleurs une composition d'Alan Price très dansante et commerciale. « You touch me » est dans le style pionnier. J. B.

LES MAMA'S & PAPA'S
Cass, John, Michelle, Dennie. No salt on her tail. Trip, stumble and fall. Dancing bear. Words of love. My heart stood still. Dancing in the street. I saw her again. Strange young girls. I can't wait. Even if I could. That kind of girl. Once was a time I thought.

R.C.A. VICTOR 440.902 (30 cm - 26,90 F)

Un très bon 30 cm pour les amateurs des Mama's & Papa's, un « sound » très folk américain. A l'exception de « My heart stood still » de Rodgers et Hart et du classique « Dancing in the street », tous les morceaux sont de leur propre cru. « Words of love » (rien à voir avec celui de Buddy Holly) est très commercial, « Dancing in the street » très personnel et « Strange young girls » très intrigant. Beaucoup de bons slows, quelques jerks et leur « I saw her again » extra. J. B.

JAVOTTE MARTIN

Pourquoi t'en vas-tu mon ami? Quand l'hiver viendra. A travers le vent. D'où venais-tu l'étranger? PHILIPS 460.989 ME (45 t EP - 9,90 F)

Une nouvelle venue dans le secteur « folk-song ». Le minois est ravissant, la voix fragile et gracieuse, les paroles pleines de poésie. On pense à Joan Baez et à Anne Sylvestre. C'est TRÈS chouette! A. R.

LES MOVE

Night of fear. The disturbance. DARAM 18.001 (45 t simple - 5 F)

Cinq jeunes anglais, Chris Kefford (basse), Roy Bevan (batter), Carl Wayne (chanteur), Roy Wood (soliste) et Trevor Burton (rythmique) viennent de grimper dans les « best-sellers » anglais avec « Night of fear », inspiré par l'Ouverture de 1812 de Tchaïkovski. C'est l'histoire d'un gars transporté dans un cauchemar après avoir absorbé une bonne dose de L.S.D. Cotés dans les clubs londoniens en raison de leur style d'avant-garde, les Move nient pourtant faire partie de la vague du « psychedelic sound ». J. B.

LE NEW VAUDEVILLE BAND
WINCHESTER CATHEDRAL. Whatever happened to Phyllis Puke. A nightingale sang in Berkeley square. I can't go no wrong. That's all for now, sugar baby. There's a kind of hush. Whispering. You're love ain't what it used to be. Lili Marlene. Oh Donna Clara. Diana goodbye. Tap your feet.

FONTANA 687.928 TL (30 cm - 19,95 F)

Ce n'est ni du rock, ni du folk, et pourtant ce 33 t mérite qu'on lui accorde une petite place dans notre rubrique mensuelle. Le New Vaudeville Band, qui vient d'être numéro 1 avec « Winchester Cathedral » en Grande-Bretagne et aux États-Unis, nous ramène vers les années 1925-1930. Le chanteur Alan Klein, adoptant le style de l'époque est très relax. Certains morceaux me font penser aux disques que produisaient il y a cinq ou six ans les Temperance Seven, une autre formation britannique du même calibre. C'est plaisant à écouter de temps en temps, particulièrement « Whispering », un air que j'ai toujours adoré. J. B.

ELVIS PRESLEY

Spinout. All that I am.

Smorgasbord. I'll be back.

R.C.A. VICTOR 86.538 M (45 t EP - 9,90 F)

Quatre chansons du film « California holiday » par le « King ». Les deux premières étaient déjà parues sur le 45 t simple RCA-Victor 45.607 (cf. Rock & Folk numéro 2). Ce disque rappelle les enregistrements qu'Elvis faisait avant 1958 et est sans doute l'un des meilleurs qu'il ait fait depuis plusieurs années, « I'll be back » plus particulièrement. J. B.

ALAN PRICE SET

Willow weep for me. Yours until tomorrow. DECCA 72.084 (45 t simple - 6,50 F)

Voilà pour moi un disque parfait. Tout est chouette dans ce morceau : la chanson, la voix d'Alan et les arrangements, un solo à l'orgue vraiment génial. Il est donc à croire que les choses parfaites ne touchent pas beaucoup le public puisqu'en Angleterre « Willow weep for me » n'a fait qu'une brève apparition dans le hit-parade. J'espère très sincèrement que la France réservera un tout autre accueil à ce 45 tours, que nos concitoyens pour une fois feront preuve de bon goût. P. R.

OTIS REDDING

I'm sick y'all. Day tripper. ATCO 35 (45 t simple - 5 F)

(U.S. Volt) « I'm sick » est du bon Redding, plaintif et désespéré. Par contre le verso est un triste massacre de la version originale des Beatles. Ce genre d'adaptation n'est tout simplement pas possible. Pourquoi n'avoir pas gardé l'accouplement original américain avec « Try a little tenderness »? K. M.

LITTLE RICHARD

Directly from my heart. I'm back. Bring it back home to me. Slippin' and slidin'. POLYDOR 27.792 M (45 t EP - 9,90 F)

Deux chansons réenregis-

trées : « Directly from my heart », un blues. L'orchestration varie et me rappelle ce que produisaient les musiciens de Fats Domino, il y a quelques années. « Slippin' and slidin' », un rock, n'est pas tellement modifié, mais je préférerais vocalement la première version. Deux nouvelles chansons : « I'm back », un rock qui déménage, nous prouvant que Richard est bien de retour parmi nous. Enfin, « Bring it back home to me » manque un peu de punch, surtout si on l'écoute après la version des Animals faite l'an dernier. J. B.

LITTLE RICHARD

I need love. The commandments of love. EPIC 4-7262 (45 t simple - 6,50 F)

Second 45 t de Little Richard ce mois-ci. Sorti dans la série Gemini, il est produit par Larry Williams. Dans sa forme de « Poor dog », Little Richard chante « I need love » (j'ai besoin d'amour); l'orchestration rapide est moderne et swingue. « The commandments of love », titre du verso, est un slow typique à la Little Richard. Le tout forme un disque sur mesures pour les clubs et les surbousms. J. B.

JOHNNY RIVERS

GOLDEN HITS. Land of 1000 dances. Muddy water. John Lee Hooker. Memphis. Midnight special. Susie Q. Seventh son. Work song. Maybelline. It wouldn't happen to me. POLYDOR 657.115 (30 cm - 19,95 F)

Johnny Rivers sort constamment d'excellents enregistrements en public. Il est accompagné sur cet album par Joe Osborne, bassiste, Larry Knechtel, organiste et Michael Jones (ou Hal Blaine), batter : 33 t idéal pour danser le jerk, constitué par des classiques du rock, du folk et du rhythm'n'blues. C'est le genre de disque qu'il vous faut pour mettre de l'ambiance dans vos surprises-parties. De « Land of 1000

dances » à « It wouldn't happen to me », on ne s'ennuie pas. J. B.

JOHNNY RIVERS

Poor side of town. A man can cry. Muddy water. Roogalator. POLYDOR 27.790 M (45 t EP - 9,90 F)

Encore un très bon disque de danse de la part de Monsieur Johnny Rivers, surtout grâce à « Muddy water » idéal pour jerker et « Poor side of town », un slow pour lequel il est accompagné par un grand orchestre et des chœurs féminins. Il est dommage qu'on ne parle pas plus de ce chanteur-guitariste dont les enregistrements sont toujours très bien faits. J. B.

DICK RIVERS

Via Lucifer. Le premier qui s'en va. Qui se cache. Trois garçons, trois amis. PATHÉ EG 1015 M (45 t EP - 10 F)

C'est à Londres que Dick a enregistré ce disque et il en a profité pour utiliser le talent de Big Jim Sullivan, un guitariste qui connaît la musique sur le bout des doigts. Écoutez son introduction de « Via Lucifer » au sitar indien, c'est le pied ! La chanson est d'ailleurs excellente. « Trois garçons, trois amis » raconte l'histoire d'un Johnny, d'un Eddy et d'un Dick. Vous voyez sans doute de qui il peut s'agir. Et pour une fois, ce n'est pas une déclaration de guerre. C'est même le contraire ! Les deux autres sont des slows. Personnellement, je préfère Dick en tempo rapide. O. W.

JIMMY RUFFIN

What becomes of the brokenhearted. Baby I've got it. I've passed this way before. Tomorrow's tears. TAMLA-MOTOWN TMEF 538 (45 t EP - 10 F) (U.S. Soul)

Jimmy Ruffin débuta en 1962 à Detroit sur la marque Miracle. Mais ce n'est que l'année passée (avec son quatrième disque) qu'il décrocha le gros tube : « What

becomes of the brokenhearted ». C'est vraiment ça LE titre du disque qui nous occupe : merveilleuse mélodie, splendides arrangements, avec chœurs, violons et tout le tremblement. Ça swingue mais on est

quand même loin du rock ou du R & B. Les autres thèmes sont moins bons ; l'avenir de Jimmy Ruffin dépendra pour beaucoup des thèmes et de l'accompagnement dont il bénéficiera. K. M.

GEORGES ET JACKY SINDRESS

Un homme est venu. Attends. Les enfants. La secrétaire. J.S. (Distribution : Festival) 45.001 (45 t EP - 9,90 F) Deux frères. Ça ne vaut pas

LES MONKEES

LES MONKEES

Saturday's child. I wanna be free. Tomorrow's gonna be another day. Papa's Jean's blues. Take a giant step. Last train to Clarks-ville. This just doesn't seem to be my day. Let's dance on. I'll be true to you. The Monkees. Gonna buy me a dog. RCA VICTOR 430.950 S (30 cm - 26,90 F)

« The Monkees », c'est le titre d'une émission télévisée qui fait actuellement fureur aux États-Unis et en Grande-Bretagne ; les Monkees, c'est aussi le nom d'un groupe de quatre jeunes gens qui ont battu tous les records de ventes de disques avec deux 45 t et un album 33 t (celui que nous commentons ici même).

« The Monkees », émission de télévision, est une série d'épisodes de trente minutes chacun qui a pour thème l'ascension de quatre jeunes musiciens vers la gloire : « Nous ne chantons que deux morceaux par épisode, le reste du temps nous jouons la comédie et il nous arrive des aventures fantastiques », disent-ils.

Les Monkees, groupe vocal inspiré au départ par les Beatles, sont : Davy Jones, né le 30 décembre 1945 à Manchester (Angleterre), bassiste qui avait déjà participé à plusieurs feuilletons de la télévision britannique avant d'aller s'installer aux États-Unis et dont le groupe préféré est les Beatles. S'il n'avait pas percé dans la chanson, il serait devenu jockey étant donné qu'il ne me-

sure qu'un mètre cinquante-sept.

Mickey Dolenz, né le 8 mars 1945 à Los Angeles ; son père George Snr était un acteur célèbre ; lui aussi a déjà participé à des émissions télévisées depuis l'âge de dix ans. C'est le batter du groupe. Son violon d'Ingres : les filles.

Mike Nesmith, né le 30 décembre 1942 à Dallas dans le Texas, a entraîné de collègue en collègue avant de devenir un des Monkees. Il est le compositeur de deux des chansons de ce 30 cm, « Papa's Jean's blues » et « Sweet young thing » ; c'est le guitariste rythmique de la formation.

Pete Tork, né le 13 février 1944 à Washington, joue de la guitare solo. Il raffole du rock, du folk et du blues, son chanteur préféré étant Ray Charles et ses groupes favoris, les Beatles et les Lovin' Spoonful. Son ambition serait de devenir prési-

dent des États-Unis!

Comment se sont-ils rencontrés? Un jour, deux producteurs de télévision, Robert Rafelson et Bert Schneider, voulant faire un programme pour les jeunes, firent passer l'annonce suivante : « Nous cherchons quatre garçons âgés de 17 à 21 ans et très farfelus ». Le lendemain, il y avait cinq cents candidats, seuls nos quatre compères furent retenus. Les Monkees étaient nés. Le style du 33 t est proche de celui que produisaient les Beatles il y a un an ou deux. Les harmonies vocales sont agréables à écouter. « The Monkees » et « Last train to Clarks-ville » sont des plages très commerciales. Personnellement, les titres que je préfère sont : « Let's dance on », « Tomorrow's gonna be another day » et surtout « Gonna buy me a dog », qui me rappelle certains morceaux des Coasters. JACQUES BARSAMIAN



VINCE TAYLOR,

et les meilleures formations
jerk disponibles pour

GALAS, SOIRÉES, CLUBS, etc...

Se renseigner auprès de :
JACQUES BARSAMIAN

93, avenue de la République, Montrouge-92 - ALE 28-43

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner à ROCK & FOLK à compter du
n° pour :

— six mois soit six numéros (1)

— un an soit douze numéros (1)

à m'expédier à :

Nom :

Prénom :

Adresse :

Veillez m'envoyer le n° spécial ÉTÉ 1966 - le n° 1 -
le n° 2 - le n° 3 (1). Je joins 2 F. 50 par exemplaire (3 F.
pour l'Étranger).

Je verse la somme de :

aux Éditions du Kiosque, 14, rue Chaptal, Paris-9^e
par chèque bancaire (1)
par virement ou versement au compte chèque postal
Paris 1964-22 (1)

TARIF DES ABONNEMENTS

FRANCE	SUISSE
6 mois : 13 F.F.	6 mois : 16 F.S.
1 an : 25 F.F.	1 an : 30 F.S.
BELGIQUE	AUTRES PAYS
6 mois : 160 F.B.	6 mois : 18 F.F.
1 an : 300 F.B.	1 an : 35 F.F.

Je désire - ne désire pas (1) recevoir un spécimen
gratuit de la revue JAZZ-HOT.

(1) Rayez les mentions inutiles.

les Walker Brothers mais ce
n'est pas mal du tout pour
un premier disque. « Un
homme est venu » vient en
tête. C'est Bouchéty qui
est au pupitre. Ph. A.

LES SHEIKS

**I'm feeling down. Try to
understand. Tears are com-
ing. I've got to give up.**
**ODÉON MEO 131 (45 t EP -
10 F)**

Un disque qui va faire
dresser bien des oreilles :
Les Sheiks, un groupement
portugais (eh oui, pourquoi
pas?), sont passés à Paris
au Bilboquet au mois de
décembre, mais leur disque
a été enregistré dans leur
pays natal. On pourrait
(comme les récents Beatles
et Beach Boys) le qualifier
de style « catch », c'est-à-
dire « tous les moyens sont
permis ». Deux plages qui
sont carrément de la mu-
sique de chambre, avec
cordes et cors sur « I'm
feeling down », avec flûtes
et clavecin sur « Tears are
coming ». Arrangements sé-
vères ! Les deux autres
plages sont du jerk qui
remue, tous résonateurs
dehors.

Tout cela, c'est vachement
bon ; les seuls défauts qu'on
pourrait trouver sont dans
les vocaux qui parfois
manquent de justesse ou
bien dans les timbres de
voix pas très heureux. Ma
plage préférée (car des bons
jerks, on en trouve beau-
coup) est « I'm feeling
down ». Le morceau débute
comme « Anyone who had
a heart » de l'équipe Burt
Bacharach et Dionne War-
wick, mais l'orchestration
et l'harmonisation sont
beaucoup plus poussées ;
dommage qu'on y ait re-
noncé à toute section ryth-
mique : c'était parfaitement
concevable et cela aurait pu
donner une vraie bombe.
Quelques auditions suffisent
pour que ce truc vous trotte
dans la tête mais « Tears
are coming » est peut-être
plus facilement abordable.

K. M.

LES SMALL FACES

My mind's eye. I can't

dance with you. Shake.
One night stand.

**DECCA 457.133 M (45 t EP -
9,90 F)**

Décidément les « petits vi-
sages » n'ont pas fini de
nous étonner. Comme leur
précédent EP, celui-ci est
extra. Leur rythme est vérita-
blement envoûtant. Le prin-
cipal titre « My mind's eye »
nous transporte dans une
ambiance de fêtes de fin
d'année et de souvenirs.
Mais je lui préfère les deux
rhythm'n'blues au son très
noir américain, c'est-à-dire
« I can't dance with you »
et le « Shake » de Sam
Cooke. J. B.

CAT STEVENS

**I love my dog. Portobello
road.**

**DERAM 18.000 (45 t simple
- 5 F)**

Vieux succès et succès mé-
rité, « I love my dog » béné-
ficie d'un accompagnement
de première classe. Rap-
pelons que ce 45 t de Cat
Stevens est le premier du
nouveau label Deram sorti
par Decca anglais. La chose
intéressante, c'est que Cat
a composé lui-même son
« hit » et l'autre côté « Por-
tobello road ». Ce deuxième
morceau, excellent par ail-
leurs, ne va pas sans me
rappeler Eric Andersen ;
d'ailleurs le phrasé et la
manière de chanter sont à
peu près identiques au
style du poète-vagabond
américain. Un bon élément
pour votre discothèque
« Rock & Folk ». P. R.

LES TROGGS

**Cousin Jane. Anyway
you want me. 66.54.321.**

You can't beat me.
**FONTANA 460.987 ME (45 t
EP - 9,90 F)**

Contrastant avec leur style
habituel, les Troggs inter-
prètent un très joli slow
(« Anyway you want me »),
actuellement au sommet du
hit-parade britannique. La
sonorité de leurs guitares,
elle, reste identique. « Cou-
sin Jane », autre slow, est
moins mélodique. Enfin, on
retrouve les Troggs typiques
dans les deux autres titres

signés Reg Presley, chan-
teur du groupe (pour ceux
qui ne le sauraient pas en-
core). J. B.

SYLVIE VARTAN

**Par amour, par pitié. Noël
sans toi. Quand un amour
renaît. Garde-moi dans ta
poche.**

**RCA VICTOR 86.187 M
(45 t EP - 9,90 F)**

C'est un bon disque et
Sylvie ne cesse de pro-
gresser. La chanson que je
préfère est « Quand un
amour renaît », excellente
adaptation du formidable
« Walk away René ». «
Garde-moi dans ta poche »
est l'adaptation de « I can't
help myself », un succès de
l'écurie Tamla-Motown. Les
deux autres sont des ori-
ginaux de Gilles Thibaut et
Jean Renard. C'est bon et
Sylvie — dont, soit dit entre
nous, la voix a beaucoup
changé depuis l'arrivée du
petit Smet — est en excel-
lente forme. Tant mieux
parce que nous ne sommes
pas très riches en chan-
teuses. Ph. A.

LES YARDBIRDS

**Happening ten years time
ago. What do you want.**
**Hot house of Omagarar-
shid. Psycho daisies.**

**RIVIERA 231220 M (45 t EP-
10 F)**

Bien que « Happening ten
years time ago » ne soit pas
l'un de leurs plus grands
succès, les Yardbirds nous
proposent une nouvelle fois
un excellent 45 t très « pop-
art » et nous prouvent leur
soin dans la recherche.
Quoiqu'un peu court « Psy-
cho daisies » est mon titre
favori : il est vocalement
très Beach Boys et sur le
plan instrumental le soliste
Jeff Beck est sous l'in-
fluence de Django Reinhardt.
Les autres sont extraits de
leur 30 cm. J. B.

JR. WALKER & THE ALL STARS

How sweet it is. Last call.
Money (1 & 2)

**TAMLA-MOTOWN TMEF
539 (45 t EP - 10 F)**

(U.S. Soul)

Jr. Walker enregistre en
public : Il y règne une
atmosphère indescriptible,
délirante. La prise de son
est excellente et l'assistance
(dans un petit cabaret ou

un studio) reprend les re-
frains et se défoule joyeu-
sément sans être le moins
du monde gênante — tout
au contraire. Ce disque peut
servir de test : si vous

prenez le pied, c'est que
vous pigez la musique des
Noirs, sinon, faites-vous une
raison, vous êtes imper-
méable à ce genre d'expé-
rience. K. M.

PETE SEEGER

GOD BLESS THE GRASS

The power and the glory.
**Pretty saro. 70 miles. The
faucets are dripping. Ce-
ment octopus. God bless
the grass. The quiet joys
of brotherhood. Coal
creek march. The girl I
left behind. I have a
rabbit. The people are
scratching. Coyote, my
little brother. Preserven
el parque elysian. My
dirty stream. Johnny Ri-
ley. Barbara Allen. From
way up here. My land is
a good land.**

CBS 62618 (30 cm - 26,90 F)
Nous sommes comblés
ces temps-ci avec Pete
Seeger puisque ce disque,
sorti récemment, parve-
nait à « R & F » le jour

même du passage de Pete
à l'Olympia ! Comblés en-
core, parce que ce LP ne
contient pas moins de...
18 titres ! Ils sont princi-
palement de deux ordres :
airs traditionnels (« Pretty
saro », « Johnny Riley »)
arrosés de quelques
excellents solos au banjo
(« The girl I left behind »
et « Coal creek march »)
ou à la flûte ; d'autre part
des compositions mo-
dernes comme « The
power and the glory » sur
lequel s'ouvre l'album
(écrit par Phil Ochs, c'est
un hymne enthousiaste et
descriptif à la beauté des
États-Unis), ou « Coyote »
de Peter La Farge. L'au-
teur de cette pièce s'en
est expliqué ailleurs en
ces termes : « Dans l'un
des langages indiens, le
mot pour « coyote » et
pour « petit frère » est le
même, et je crois que
nous avons une leçon à
en tirer. » Pete, lui, en
tire une interprétation
résonnante, assaisonnée

de cris de coyotes tels
qu'on s'y croirait ! Il y a
aussi les « Quiet joys of
brotherhood » du regretté
Richard Farina et plu-
sieurs titres à tendance
« satire sociale » de Mal-
vina Reynolds (en parti-
culier « From way up
here » qui décrit la terre
vue du ciel). Les lapins
aussi sont à l'honneur
(« I have a rabbit » et
« The people are scrat-
ching », protestation
contre le meurtre des
lapins commis par les
cultivateurs pour préser-
ver leur récolte). « Pre-
serven el parque elysian »
est une pétition pour que
l'on ne transforme pas les

espaces verts en chan-
tiers (« C'est un beau
parc, les enfants en ont
besoin, arrêtez les bull-
dozers »). Enfin « God
bless the grass », le plus
beau chant du disque à
mon avis, est une prière
qui dit entre autres :
« Dieu bénisse la vérité,
l'ami des pauvres ».
Un très beau disque donc,
très pur, avec une prise de
son de qualité (c'est im-
portant pour avoir l'im-
pression de relief indis-
pensable) et qui doit figu-
rer dans toute disco-
thèque de folklore qui se
respecte.

JACQUES VASSAL



Gilbert Nencioni

remment d'accord, mais ne le mettez pas dans la rubrique télégrammes, s'il vous plaît! Tous les vrais « fans » de Dylan doivent en effet savoir que son accident a eu lieu vers la fin du mois d'août, vous ne croyez pas? Ça a été publié à peu près dans tous les journaux! Attention, parce qu'on pourrait croire qu'il y a eu une panne d'électricité prolongée ou que votre système n'est pas au point! Je voudrais demander aux lecteurs de m'envoyer des articles sur Bob Dylan. Je fais un cahier où je colle les articles sur lui. J'en ai fait un premier, que je lui ai donné lors de son passage à l'Olympia. Je voudrais aussi que les « fans » de Dylan correspondent avec moi.
Sylvie Beauvillain,
5, route Nationale,
Caudry (59).

GRAND MITCHELL

Le reportage sur Little Richard est formidable, les photos extra, les textes francs. J'espère que dans l'un des prochains numéros, vous consacrerez un grand article sur le « Grand Mitchell ». Car, en France, seul Eddy Mitchell reste rock. Il est l'unique, l'inégalable. Et je souhaite une longue carrière à votre canard.
Jacques Assolen,
Marseille.

ON VEUT DU ROCK

Je connais votre revue depuis le n° 2 et, je dois l'avouer, je n'ai guère été convaincu par ce journal qui se dit rock et qui nous parle de crèmes comme Dutronc, Antoine, St Laurent... J'espère que vous consacrerez un grand reportage avec de nombreuses photos, et pourquoi pas une couverture, à Dick Rivers qui est le meilleur rocker français. Son dernier disque le prouve. « Lucifer » est un chef-d'œuvre! Bravo, Dick! Continue.

Jean-Pierre Stephan,
69, rue de la Fontaine,
Quimper (29 S.).

PAPA MOHR

Félicitations à toute l'équipe de Rock & Folk pour avoir sorti un bouquin aussi dément et sublime. Je m'adresse plus particulièrement à « papa » Mohr; sortez-nous de votre dossier Ruth Brown, Ike and Tina Turner, Etta James, Booker T. et bien d'autres. D'accord, Monsieur Mohr? Merci à vous pour l'article sur Junior Walker et sur Tamla; faites un article sur le fabuleux Joe Tex; sur quelle marque a-t-il sorti sa version de « C. C. rider? » Et quand vous aurez cinq minutes de détente, parlez-nous de Steve Cropper, OK?
Gradt Alain,
36, rue Planchat,
Paris XX^e.

TOUT SUR BILL

J'ai les idées larges, mais je préfère considérer le rock français comme inexistant à part... Dutronc, oui! Nous faisons de la bonne variété, mais pas du rock. Le but de cette lettre était donc de vous féliciter et de vous apporter tout le soutien d'un connaisseur en rock n'roll. Je voulais aussi vous faire une proposition. Pourriez-vous signaler à vos lecteurs mon nom et mon adresse en leur disant que je suis prêt à donner toutes informations concernant Bill Haley, dans tous les domaines; cela peut intéresser les divers Fan Clubs. Je peux écrire tous les articles possibles et imaginables sur Bill et donner toutes les précisions requises; éventuellement, je vous propose d'écrire quelque chose (ce que vous voulez) pour Rock & Folk. Donc, que tous les « fans » de rock et amateurs de Bill m'écrivent, je les renseignerai sur le père du rock.

Joël Fournier,
Club Bill Haley France,
Mulhouse (68).

LES KINKS

J'ai lu dans votre n° 3 la lettre d'un Mulhousien, comme moi, qui accusait et

critiquait « Dandy ». Je ne voudrais pas me faire l'avocat de la chanson, mais du groupe « les Kinks » qui, à mon avis, est un des meilleurs groupes anglais, au même titre que les Animals ou les Pretty Things. Ce lecteur semble vivre trop dans le culte des grands morts illustres. Buddy Holly, Eddie Cochran, bien sûr, doivent rester gravés dans nos mémoires mais pas au point d'y prendre toute la place.
Jean Marie,
Mulhouse.

VIVE LE COURRIER

J'ai lu le n° 3 de Rock & Folk. Terribles, vos reportages. Celui de Little Richard est excellent mais ce qui me plaît le plus, c'est le courrier des lecteurs car, grâce à cette rubrique, les lecteurs ont droit à la parole. Et je suis content de voir qu'il y a des connaisseurs: je veux parler des vrais rockers qui mentionnent des noms comme Screamin Jay Hawkins ou Dick Dale. J'avoue que, moi aussi, je suis « fan » de Dick Dale. Ce qui est curieux, c'est qu'en France il est inconnu alors qu'aux U.S.A. c'est l'un des plus grands du rock.
Anonyme.

PETITES ANNONCES

5 F. la ligne

• Leçon batterie technique et jazz (également par correspondance), Piano, Solfège, Théorie. Enseignement d'orchestre pour tous instruments et chanteurs. F. Vetti, B.P. 29. Saint-Mandé (Seine). Tél.: 328-81-24.

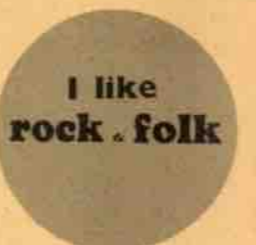
• Parolier débutant style « dans le vent » cherche contacts professionnels. A. Eric Bergner, 5, Avenue de Touraine. 78 - Villepreux.

• A vendre n° spécial d'été 1966, n° 1, 2 et 3 de « Rock & Folk ». Envoyer 2,50 F. pour la France et 3 F.F. pour l'étranger, par exemplaire, aux Editions du Kiosque, 14, rue Chaptal, Paris-9^e. C.C. Paris 1964-22.

• Part. vd chaîne hi-fi Philips: tourne-dsq semi-pro 4 vit. AG 2230, tête diam. magnétodynam. Ampl. stéréo AG 9018 2x15 W. 2 enceintes acoust. AD 5055 avec 3 HP chacune. Etat impeccable. Prix exceptionnel. Tél. au journal.

Offre
spéciale
Rock'n'folk :
4
badges
pour
5 F. !

A l'occasion de la parution du reportage de son collaborateur Alain Dister consacré aux U.S.A., la revue « Rock'n'folk » propose en direct à tous ses lecteurs une SÉRIE DE 4 BADGES STYLE AMÉRICAIN (dont le badge Rock'n'folk) au prix exceptionnel de 5 F.



Pour obtenir ces 4 badges, il vous suffit de découper (ou de recopier) le bulletin ci-contre et de le renvoyer à TEEN SERVICE RF, BULLION - 78, avec un titre de paiement (chèque ou mandat-lettre) de 5 F. Vous recevrez les 4 badges dans les 20 jours qui suivront.

Merci de remplir très lisiblement le bulletin.

Envoyez-moi vite les 4 badges « R & F »

Nom

Adresse

Signature :

Ci-joint la somme de 5 F. à l'ordre de Teen service par chèque postal, mandat-lettre, C.P. au compte Teen service n° 2365-48 Paris.



18, 20, Passage du Grand Carrefour
PARIS-2^e — GUT. 88-77 et 78